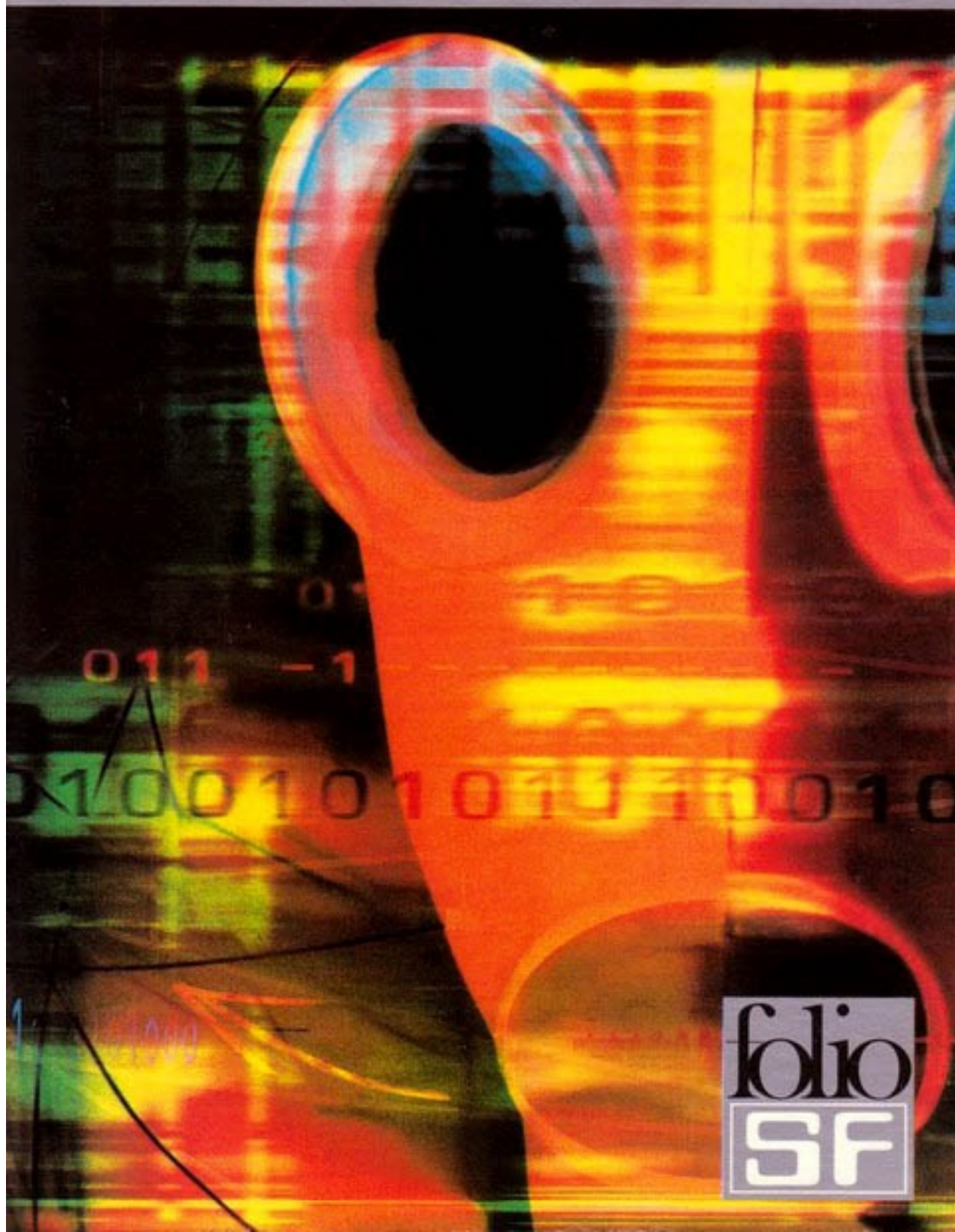


Fredric
Brown

Une étoile m'a dit



folio
SF

Fredric Brown

Une étoile m'a dit

*Traduit de l'américain
par Jacques Papy*

Denoël

Titre original :

S P A C E O N M Y H A N D S

© 1951, *by Shasta Publishers, New York*

© *Éditions Denoël, 1954,*

pour la traduction française.

Tour à tour sténographe, bibliothécaire, commis voyageur, receveur d'autobus, plongeur de restaurant et même détective privé, Fredric Brown (1906-1972) a tardivement débuté dans la littérature par des romans policiers, avant de donner à la science-fiction quelques-unes des œuvres les plus drôles et les plus sarcastiques du genre.

Spécialiste des très courtes histoires à chute, dynamiteur impitoyable des clichés en vigueur, Fredric Brown incarne une science-fiction délibérément décalée, héritière du *nonsense* propre aux œuvres de Lewis Carroll dont il fut un fervent admirateur. *L'Univers en folie*, *Martiens*, *go home !*, mais aussi ses nombreuses nouvelles, sont de petits bijoux d'humour et d'invention qui le placent parmi les auteurs cultes de la science-fiction américaine.

Quelque chose de vert...

L'énorme soleil cramoisi flamboyait dans un ciel violet. À la lisière de la plaine brune, parsemée de buissons bruns, s'étendait la jungle rouge.

Mac Garry se dirigeait vers elle à grandes enjambées. Fouiller ces jungles rouges était un travail pénible et dangereux, mais absolument nécessaire. Mac Garry en avait déjà exploré plusieurs centaines : ça n'en ferait qu'une de plus...

— On y va, Dorothy, dit-il. Est-ce que tu es prête ?

La petite créature à cinq membres placée sur son épaule ne répondit pas, selon son habitude. Elle était incapable de parler, mais c'était un être à qui parler, une agréable compagnie. Par sa taille et son poids, elle donnait à Mac Garry l'étrange impression d'une main appuyée sur son épaule.

Dorothy était avec lui depuis... Au fait, depuis combien de temps ? Au moins quatre ans. Il y avait bien cinq ans qu'il était là, dans la mesure où il pouvait s'en rendre compte, et il avait trouvé Dorothy quatre ans auparavant. Il avait présumé qu'elle appartenait au sexe faible, en se basant uniquement sur la douceur avec laquelle elle reposait sur son épaule, comme une main de femme.

— Dorothy, reprit-il, je crois qu'il vaut mieux nous tenir prêts à affronter quelques dangers. Il pourrait bien y avoir des lions ou des tigres là-dedans.

Il ouvrit l'étui pendu à sa ceinture et étreignit la crosse de son pistolet solaire. Pour la millième fois au moins, il remercia sa bonne étoile d'avoir pu sauver des débris de l'astronef cette arme précieuse entre toutes, capable de fonctionner indéfiniment sans munitions. Il suffisait de l'exposer aux rayons du soleil une ou deux heures par jour. Elle absorbait ainsi de l'énergie qu'elle rejetait quand on pressait la détente. Sans ce pistolet, Mac Garry n'aurait pu subsister pendant cinq ans sur Kruger III.

Comme il s'y attendait, il aperçut un lion avant même d'atteindre la lisière de la jungle rouge. Naturellement, l'animal ne ressemblait à aucun lion terrestre. Il avait un pelage bordeaux vif, dont la couleur différait à peine de celle des buissons pourpres derrière lesquels il s'embusquait. Il possédait huit pattes sans articulations, aussi souples et vigoureuses qu'une trompe d'éléphant, et une tête écailleuse munie d'un bec de toucan.

Mac Garry appelait ce monstre un lion. Il aurait pu tout aussi bien lui donner un autre nom, car la bête n'avait jamais été baptisée. À tout le moins, si elle avait déjà eu un parrain, celui-ci n'était jamais revenu sur la Terre pour faire un rapport sur la flore et la faune de Kruger III. D'après les statistiques officielles, un seul astronef avait atterri sur cette planète avant Mac Garry, et il n'en était pas reparti. C'était cet appareil qu'il cherchait : il le cherchait systématiquement depuis le début de son séjour.

S'il parvenait à le découvrir, peut-être pourrait-il y trouver quelques-uns de ces tubes électroniques qui s'étaient écrasés lors de l'atterrissage forcé de son propre astronef. Dans ce cas, il serait à même de regagner la Terre.

Il s'arrêta à dix pas de la jungle rouge, et braqua son pistolet solaire sur les buissons où l'animal était tapi. Il pressa la détente. Il vit jaillir un éclair d'un vert éclatant, très bref mais d'une beauté sans pareille ; et il n'y eut plus de buissons ni de lion à huit pattes.

Mac Garry se mit à rire doucement :

— Tu as vu ça, Dorothy ? C'était du vert, la seule couleur qui n'existe pas sur ta foutue planète rouge. C'est la plus belle de toutes les couleurs, Dorothy. Le vert... Je connais un monde où c'est la teinte dominante, un monde où nous irons bientôt, toi et moi. Ça ne fait pas un pli. C'est le monde d'où je viens, le monde le plus magnifique de tout l'univers. Il te plaira beaucoup, Dorothy.

Il se retourna pour embrasser du regard la plaine brune parsemée de buissons bruns, sous le ciel violet où flamboyait le soleil cramoisi, le soleil éternel de Kruger, le soleil qui ne se couchait jamais sur le « côté jour » de cette planète, auquel il faisait toujours face comme un côté de la Lune fait toujours face à la Terre.

Pas d'alternance de jour et de nuit, à moins que l'on ne franchît la ligne d'ombre servant de frontière au « côté nuit », région si froide que nulle vie n'y subsistait. Pas de saisons. Une température uniforme, immuable : ni vents ni orages.

Pour la millième fois, Mac Garry songea qu'il aurait été assez agréable de vivre sur Kruger III si elle avait été verte comme la Terre, s'il y avait eu à sa surface quelque chose de vert outre la décharge de son pistolet solaire. L'atmosphère était respirable ; la température modérée variait entre cinq degrés près de la ligne d'ombre et trente degrés à l'endroit où les rayons du soleil rouge tombaient d'aplomb. La nourriture abondait ; il avait depuis longtemps appris à distinguer les plantes et les animaux qu'il pouvait manger sans inconvénient de ceux qui le rendaient malade. Il n'avait jamais rien trouvé qui l'eût empoisonné.

Oui, c'était un monde merveilleux. Mac Garry avait même fini par s'habituer à être le seul habitant intelligent de cette planète. Sur ce plan, Dorothy l'avait beaucoup aidé : c'était une créature à qui parler, quoiqu'elle ne répondît pas.

En vérité, son existence sur Kruger III lui paraissait tolérable, à cette exception près qu'il voulait à tout prix, ô, Seigneur ! revoir un monde vert.

La Terre.

La Terre... Le seul endroit où le vert fût la couleur dominante, où la vie des végétaux fût basée sur la chlorophylle.

Les autres planètes, même au sein du système solaire, même dans le voisinage de la Terre, n'offraient que de minces bandes verdâtres sur des roches très rares : une forme de vie rudimentaire dont la teinte pouvait, à la rigueur, être baptisée brun verdâtre. On pouvait vivre des années sur toute autre planète que la Terre sans jamais voir quelque chose de vert.

Mac Garry soupira, et, après avoir pensé pour lui seul, il se mit à exprimer ses pensées à haute voix pour le bénéfice de Dorothy, sans en avoir interrompu le cours :

— Oui, Dorothy, la Terre est la seule planète sur laquelle il vaille la peine de vivre ! Vertes prairies, vertes pelouses, vertes forêts... Vois-tu, Dorothy, jamais plus je ne la quitterai une fois que j'y serai revenu. Je me bâtirai une cabane dans les bois, au milieu des arbres, mais il faudra que les arbres soient assez espacés pour permettre à l'herbe de pousser à leur pied. De l'herbe verte. Et je peindrai la cabane en vert.

Il soupira de nouveau, puis regarda la jungle rouge étalée devant lui.

— Qu'est-ce que tu m'as demandé, Dorothy ? (Elle ne lui avait rien demandé du tout, mais il jouait souvent à prétendre qu'elle lui parlait : ce jeu lui permettait de ne pas devenir fou.) Si j'ai bien entendu, tu veux savoir si je me marierai à mon retour, n'est-ce pas ?

Il réfléchit pendant quelques instants avant de répondre :

— Ma foi, peut-être que oui, peut-être que non. Vois-tu, je t'ai donné le nom d'une femme que j'ai laissée sur la Terre. Une femme que j'étais sur le point d'épouser. Mais cinq ans, c'est beaucoup,

Dorothy. J'ai été porté disparu ; on me croit mort. Je doute qu'elle ait attendu tant de temps. Si elle a eu la patience nécessaire, bien sûr que je l'épouserai... Tu me demandes ce que je ferai si elle ne m'a pas attendu ? Ma foi, je ne sais pas. Il sera toujours temps d'y penser quand nous serons revenus là-bas. Naturellement, si je pouvais trouver une femme *verte*, ou simplement une femme à cheveux verts, je l'aimerais à la folie. Mais, sur ma planète, presque tout est vert sauf les femmes.

Il rit doucement de cette plaisanterie, puis, pistolet au poing, il pénétra dans la jungle, cette jungle rouge où il n'y avait rien de vert sauf, de temps à autre, la décharge de son arme.

Quand on y pensait, ça semblait assez bizarre : sur Terre, l'éclair du pistolet était bleu : ici, sous le soleil rouge, il était vert. Pourtant, ça s'expliquait de façon très simple. Un pistolet solaire empruntait l'énergie d'un astre proche, et sa décharge avait la couleur complémentaire de celle de sa source d'énergie. Lorsque l'énergie venait d'un soleil jaune, ça donnait un éclair bleu ; lorsqu'elle venait d'un soleil rouge, ça donnait un éclair vert.

Outre la présence de Dorothy, ça avait été peut-être la seule chose qui lui eût permis de conserver sa raison. Un éclair vert plusieurs fois par jour. Quelque chose de vert pour lui rappeler ce qu'était cette couleur ; pour que son œil restât accommodé à cette teinte, s'il devait jamais la revoir...

Il constata qu'il venait d'entrer dans un petit coin de jungle (du moins ce qu'il fallait entendre par « petit coin » sur Kruger III). Il semblait y avoir des millions de jungles pareilles, et peut-être n'était-ce pas une illusion, Kruger III étant plus vaste que Jupiter. En fait, une vie entière ne suffirait peut-être pas à en parcourir toute l'étendue.

Mac Garry le savait, mais il refusait d'y penser. Ça pourrait tourner très mal pour lui s'il se laissait aller à douter de découvrir un jour la carcasse de l'unique astronef qui l'eût jamais précédé sur cette planète. Ou encore s'il se laissait aller à douter de jamais trouver, une fois l'astronef découvert, les parties dont il avait besoin pour remettre son propre appareil en état de marche.

Le petit coin de jungle avait deux kilomètres carrés ; pourtant la végétation y était si dense que Mac Garry dut manger plusieurs fois et s'arrêter une fois pour dormir avant de déboucher en terrain découvert. Il tua deux lions et un tigre. Dès qu'il fut sorti de cette sylve enchevêtrée, il en fit le tour en marquant les arbres les plus gros pour ne pas courir le risque de la fouiller à nouveau. Les troncs étaient mous : son couteau de poche entaillait l'écorce rouge et pénétrait jusqu'à l'aubier rose aussi facilement qu'il eût pelé une pomme de terre.

Mac Garry reprit sa marche à travers la monotone plaine brune.

— Ce n'était pas celle-là, Dorothy. Peut-être aurons-nous plus de chance dans la prochaine. Par exemple, dans celle qu'on voit là-bas ; juste à l'horizon.

Ciel violet, soleil rouge, plaine brune, buissons bruns...

— Les vertes collines de la Terre, Dorothy... Oh, comme elles te plairont !

La plaine brune sans fin...

L'immuable ciel violet...

N'y avait-il pas un bruit là-haut ? Impossible : il n'y en avait jamais eu. Pourtant, il leva les yeux et vit...

Il vit un minuscule point noir dans l'étendue violette. Un point qui bougeait... *Un astronef. Ça ne pouvait être qu'un astronef. Il n'existait pas d'oiseaux sur Kruger III... D'ailleurs, les oiseaux ne laissaient pas derrière eux des traînées de flamme...*

Il savait ce qu'il devait faire : il avait songé des milliers de fois à la façon dont il pourrait signaler sa présence à un astronef, si jamais il s'en présentait un. Tirant son pistolet de son étui, il le braqua vers le ciel et pressa la détente. L'éclair, vu de l'appareil, devait être très petit, mais c'était

un éclair vert. Si le pilote regardait en ce moment, ou s'il jetait un seul coup d'œil avant de disparaître, il ne manquerait pas d'apercevoir un éclair vert dans un monde où le vert n'existait pas.

Il pressa la détente à nouveau.

Et le pilote vit. Après avoir coupé trois fois de suite ses jets de flamme (réponse standard à un signal d'alarme), il commença à tourner en cercles.

Mac Garry se mit à trembler de tous ses membres. Avoir tant attendu et toucher enfin au but de si brusque façon ! Il posa la main sur son épaule gauche pour caresser la petite créature à cinq membres dont le contact sous ses doigts et sur son épaule nue lui donnait l'étrange impression d'une main de femme.

— Dorothy, dit-il, c'est...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

À présent l'astronef s'appêtait à atterrir. Mac Garry s'examina machinalement et il eut honte du spectacle qu'il allait offrir aux yeux de son sauveteur. Il portait pour tout vêtement la ceinture où pendaient son étui à revolver, son couteau, quelques outils. Il était sale, il devait sentir mauvais. Sous la crasse, son corps émacié semblait presque vieux : mais cela provenait, naturellement, d'une nourriture insuffisante ; quelques mois de bonne alimentation sur Terre, avec des produits de la Terre, et il n'y paraîtrait plus.

La Terre ! Les vertes collines de la Terre !

Maintenant il courait, trébuchant parfois dans sa hâte, vers l'endroit où l'astronef allait atterrir. L'appareil volait très bas, et Mac Garry vit que c'était un monoplace. Bah ! ça n'avait pas grande importance : un monoplace pouvait, en cas de besoin, transporter deux passagers. Celui-ci l'emmènerait sans encombre jusqu'à la plus proche planète habitée où il trouverait un autre moyen de transport lui permettant de regagner la Terre. Les vertes collines, les vertes prairies, les vertes vallées...

Tout en courant, il priait et jurait tour à tour, tandis que les larmes coulaient sur ses joues.

Il attendait, immobile, lorsque la porte de l'astronef s'ouvrit, livrant passage à un jeune homme élané, en uniforme de la Patrouille Intersidérale.

— *Vous allez me ramener, n'est-ce pas ?*

— Bien sûr, dit le jeune homme. Il y a longtemps que vous êtes là ?

— Cinq ans ! (À présent Mac Garry se rendait compte qu'il pleurait, mais il ne pouvait retenir ses larmes.)

— Bon Dieu ! s'exclama le pilote. Je suis le lieutenant Archer, de la Patrouille Intersidérale. Naturellement que je vais vous ramener, mon vieux. Nous partirons dès que mes tubes se seront refroidis. Je vous déposerai à Carthage, sur Aldébaran II. De là vous pourrez aller où vous voudrez. Avez-vous besoin de quelque chose : de quoi manger ? de quoi boire ?

Mac Garry fit un signe de tête négatif. Ses genoux se dérobaient sous lui. Manger, boire... est-ce que cela comptait pour lui ?

Les vertes collines de la Terre ! Il allait les revoir. C'était cela qui comptait, et rien d'autre... Avoir tant attendu, et toucher au but si brusquement ! Le ciel violet se mit à danser devant ses yeux, puis vira au noir, tandis qu'il s'écroulait sur le sol.

Quand il revint à lui, il était étendu sur le dos et le jeune homme portait un bidon à ses lèvres. Il avala une grande gorgée du liquide brûlant, s'assit et se sentit mieux. Il regarda autour de lui pour s'assurer que l'astronef était toujours là, et il se sentit miraculeusement bien.

— Remettez-vous, mon vieux, dit le pilote. Nous allons partir dans une demi-heure. Six heures après, vous serez à Carthage. Est-ce que vous avez envie de parler en attendant d'avoir repris des

forces ? Est-ce que vous avez envie de me raconter tout ce qui vous est arrivé ?

Ils s'assirent à l'ombre d'un buisson brun, puis Mac Garry raconta tout. L'atterrissage forcé, son astronef abîmé, irréparable. Les cinq années consacrées à la recherche de l'appareil qui, d'après les rapports qu'il avait lus, s'était écrasé sur la même planète et conservait peut-être intactes les parties dont il avait besoin pour remettre son propre astronef en état de marche. Les cinq années interminables. Et la rencontre de Dorothy. Dorothy, perchée sur son épaule : une créature à qui parler.

Mais, à mesure que Mac Garry s'épanchait ainsi, le visage du lieutenant Archer avait pris une expression de plus en plus grave, de plus en plus compatissante.

— Mon vieux, dit-il enfin d'une voix douce, en quelle année êtes-vous venu ici ?

L'autre comprit aussitôt ce qui allait suivre. Comment aurait-il pu avoir une notion exacte du temps sur une planète sans saisons, où brillait un soleil perpétuel ?

— Je suis arrivé en 42, répliqua-t-il d'un ton neutre. De combien me suis-je trompé, lieutenant ? Quel est mon âge véritable, au lieu des trente ans que je m'accordais !

— Nous sommes en 2272. Il y a donc trente ans que vous êtes là, et vous en avez cinquante-cinq. Mais ne vous tracassez pas trop à ce sujet. La science médicale a fait de grands progrès : vous avez encore longtemps à vivre.

— Cinquante-cinq ans, répéta Mac Garry. Et j'en ai passé trente ici...

Le lieutenant Archer lui jeta un regard apitoyé avant de poursuivre :

— Écoutez, mon vieux, voulez-vous que je vous apprenne tout le reste en une seule fois ? J'ai d'autres mauvaises nouvelles pour vous et, sans me vanter d'être psychologue, j'estime qu'il vaut mieux vous mettre au courant sans plus attendre, car, à l'heure actuelle, vous pouvez encore réagir en jetant dans la balance le fait que vous allez quitter cette fichue planète. Vous sentez-vous capable d'encaisser le coup, Mac Garry ?

Il ne pouvait rien exister de pire que ce qu'il venait d'apprendre, à savoir : qu'il avait perdu trente ans de sa vie. Bien sûr qu'il était capable d'encaisser le reste, du moment qu'il allait regagner la Terre, la Terre verte.

Après avoir contemplé le ciel violet, le soleil rouge, la plaine brune, il déclara avec calme :

— Allez-y, lieutenant. Je me sens d'attaque.

— Vous avez merveilleusement bien résisté pendant ces trente ans, Mac Garry. Vous pouvez remercier Dieu d'avoir cru que l'astronef de Marley avait atterri sur Kruger III. En réalité, il est tombé sur Kruger IV. Vous ne l'auriez jamais trouvé ici, mais, comme vous me l'avez dit, cette recherche vous a permis de rester... à peu près sain d'esprit.

Il s'interrompit un instant avant de poursuivre d'une voix plus douce :

— Il n'y a rien sur votre épaule, Mac Garry. Dorothy est un simple produit de votre imagination. D'ailleurs, je ne trouve pas ça inquiétant : cette illusion vous a sans doute empêché de devenir fou.

Lentement, très lentement, Mac Garry posa la main sur son épaule gauche. Ses doigts touchèrent... son épaule. Rien de plus.

— Voyons, mon vieux, c'est extraordinaire que vous ayez encore toute votre raison sauf en ce qui concerne ce point particulier. Après trente ans de solitude, c'est presque un miracle. Et si cette unique illusion venait à persister, un psychiatre de Carthage ou de Mars vous en débarrasserait en un clin d'œil.

— Elle ne persiste pas, déclara Mac Garry d'un ton morne. Dorothy n'est plus là. Je... je ne suis même pas sûr, lieutenant, d'avoir jamais cru à son existence. J'ai dû la créer volontairement, afin d'avoir un être à qui parler, afin de garder ma raison dans tous les autres domaines. Vous ai-je déjà

dit qu'elle me donnait l'impression d'être une main de femme ?

— Oui, vous me l'avez dit. Et maintenant, voulez-vous apprendre le reste ?

— Quel reste peut-il y avoir ? demanda Mac Garry en le regardant d'un air stupéfait. J'ai cinquante-cinq ans. J'en ai passé trente à chercher un astronef que je n'aurais jamais pu découvrir parce qu'il se trouvait sur une autre planète. Pendant presque tout ce temps-là, j'ai été fou, du moins sur un certain plan. Mais rien de tout ça n'a aucune importance maintenant que je peux regagner la Terre.

Le lieutenant Archer hocha lentement la tête :

— Vous ne pouvez pas regagner la Terre, mon vieux. Mars, si vous voulez : les belles collines jaunes et brunes de Mars. Ou encore Vénus la violette, si vous supportez bien la chaleur. Mais pas la Terre. Plus personne n'y vit à l'heure actuelle.

— La Terre... a... disparu ? Je ne...

— Non, Mac Garry, elle est toujours à la même place. Seulement, ce n'est plus qu'une boule carbonisée, noire et stérile. Résultat de la guerre avec les Arcturiens, il y a vingt ans. Ils ont frappé les premiers, et ils ont eu la Terre. Nous avons fini par gagner, par les exterminer, mais la Terre était déjà fichue. J'en suis navré, mon vieux : il faudra que vous alliez vous installer ailleurs.

— Plus de Terre, dit Mac Garry d'une voix dénuée de toute expression.

— Oui, mon vieux. D'autre part, Mars n'est pas mal du tout. Vous vous y habituerez facilement. C'est le centre du système solaire, et quatre billions de Terrestres s'y trouvent réunis. Bien sûr, la verdure de la Terre vous manquera, mais Mars est assez agréable.

— Plus de Terre, répéta Mac Garry de la même voix impassible.

— Je suis content que vous preniez ça si bien, mon vieux. Ça a dû vous fichier un sacré coup... Eh bien, je crois que nous pouvons partir. Les tubes doivent être froids. Je vais aller m'en assurer.

Il se leva, puis se dirigea vers le petit appareil. Mac Garry tira son pistolet de son étui. Il pressa la détente, et il n'y eut plus de lieutenant Archer. Mac Garry se leva et s'approcha de l'astronef. Il braqua son pistolet, pressa la détente. Une partie de l'astronef disparut. Au bout de six décharges, il n'y eut plus d'astronef. Les petits atomes qui avaient été l'astronef et les petits atomes qui avaient été le lieutenant Archer, de la Patrouille Intersidérale, dansaient peut-être dans l'air, mais ils étaient invisibles.

Après avoir rengainé son arme, Mac Garry se mit en route vers la tache rouge de la jungle, à l'horizon lointain.

Il posa la main sur son épaule : Dorothy était là, elle avait toujours été là au cours des quatre ou cinq ans qu'il venait de passer sur Kruger III. Sous ses doigts et sur son épaule, elle lui donnait l'impression du contact d'une main de femme.

— Ne t'inquiète pas, Dorothy, dit-il. Nous le trouverons. Peut-être qu'il est tombé dans cette jungle. Et quand nous l'aurons trouvé...

Il était arrivé maintenant à la lisière de la jungle rouge. Un tigre en émergea, qui se rua vers lui pour le dévorer. Un tigre mauve à six pattes, à la tête grosse comme un tonneau. Mac Garry braqua son pistolet, pressa la détente.

Il vit jaillir un éclair d'un vert éclatant, très bref mais d'une beauté sans pareille ; et il n'y eut plus de tigre.

Mac Garry se mit à rire doucement :

— Tu as vu ça, Dorothy ? C'était du *vert*, la couleur qui n'existe sur aucune planète sauf celle où nous devons aller. C'était la plus belle couleur qui soit, Dorothy. *Le vert* ! Je connais un monde où c'est la teinte dominante, le seul monde de ce genre, et c'est là que nous allons. C'est le monde le

plus magnifique de tout l'univers, Dorothy, le monde d'où je viens. Il te plaira beaucoup, tu sais.

— J'en suis certaine, Mac, répondit-elle.

Sa voix basse et gutturale lui était familière. Il ne fut pas surpris qu'elle lui eût répondu : elle lui avait *toujours* répondu. La voix de Dorothy lui était aussi connue que la sienne propre. Il étendit la main et toucha la petite créature posée sur son épaule nue. Elle lui donnait l'impression du contact d'une main de femme.

Il se retourna pour embrasser du regard la plaine brune parsemée de buissons bruns, sous le ciel violet où flamboyait le soleil cramoisi. Il éclata d'un rire moqueur à l'adresse de ce monde sans verdure. Non pas un rire de fou mais un rire plein d'indulgence. Tout cela ne comptait pas car, bientôt, il découvrirait l'astronef qu'il cherchait ; il y trouverait les tubes qui lui permettraient de réparer son propre appareil et de regagner la Terre.

De regagner les vertes collines, les vertes vallées, les vertes prairies.

Une fois de plus, il caressa la main posée sur son épaule, puis détourna la tête. Pistolet au poing, il pénétra dans la jungle rouge.

Anarchie dans le ciel

Roger Jerome Phlutter, dont le nom absurde a pour seule excuse d'être vrai, occupait, au moment où se produisirent les faits relatés ci-dessous, un poste d'employé dans le bureau de l'Observatoire Cole.

Ce jeune homme, qui n'avait rien de particulièrement brillant, accomplissait avec zèle et application sa tâche quotidienne, étudiait chez lui le calcul infinitésimal à raison d'une heure par soirée, et espérait devenir un jour directeur d'un observatoire important.

Néanmoins, malgré l'insignifiance de ce personnage, notre récit des événements de la fin mars 1987 doit commencer par Roger Phlutter pour la bonne et suffisante raison qu'il fut le premier à observer l'aberration stellaire.

Permettez-moi de vous présenter Roger Phlutter.

De haute taille ; un visage pâli par le manque d'exercice et de grand air ; de grosses lunettes à monture d'écaille ; des cheveux noirs coupés ras à la mode du jour ; ni bien ni mal habillé ; tendance à trop fumer...

Ce jour-là, à cinq heures moins le quart de l'après-midi, Roger se livrait à deux occupations simultanées. D'une part il examinait au microscope à volet une photographie, prise la veille représentant une section des Gémeaux. D'autre part il se demandait s'il pouvait consacrer une partie des trois dollars qui lui restaient sur sa paie de la semaine précédente à téléphoner à Elsie pour lui demander de sortir avec lui.

Tout jeune homme normalement constitué s'est adonné, à un moment quelconque de son existence, à cette deuxième occupation, mais il ne s'ensuit pas qu'il ait su également se servir d'un microscope à volet. C'est pourquoi nous allons détourner nos yeux d'Elsie pour les lever vers les Gémeaux.

Un microscope à volet permet d'examiner deux photographies d'une même section du ciel prises à des moments différents. Les plaques sont juxtaposées avec le plus grand soin, et l'observateur peut alternativement concentrer sa vision, tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, en actionnant un petit volet. Si elles sont identiques, cette opération ne révèle rien : mais si l'un des points figurant sur la seconde plaque n'occupe pas exactement la même position qu'il avait sur la première, il attire aussitôt l'attention en ayant l'air de bondir en avant et en arrière.

Roger actionna le volet, et l'un des points bondit. Le jeune homme en fit autant. Il regarda de nouveau, oubliant complètement Elsie (comme nous venons de le faire) : le point bondit encore une fois. Il bondit environ d'un dixième de seconde.

Roger se redressa, puis se gratta la tête. Il alluma une cigarette, la posa sur le cendrier, recommença son observation. Le point bondit pour la troisième fois lorsqu'il actionna le volet.

Harry Wesson, qui assurait le service de nuit, venait d'entrer dans le bureau et accrochait son manteau.

— Dis donc, mon vieux ! s'exclama Roger. Il y a quelque chose de détraqué dans ce foutu microscope.

— Ah, vraiment ?

— Oui, vraiment. Pollux s'est déplacé d'un dixième de seconde.

— Ma foi, ça colle assez bien en ce qui concerne la parallaxe. Trente-deux années-lumière... la parallaxe de Pollux est de 0"101. Guère plus d'un dixième de seconde. Donc, si ta plaque témoin a été prise il y a six mois, au moment où la terre se trouvait à l'autre extrémité de son orbite, ça colle à peu près.

— D'accord, mais la plaque témoin a été prise la nuit dernière, ça fait vingt-quatre heures d'écart.

— Tu es cinglé !

— Regarde toi-même.

Bien qu'il ne fût pas encore cinq heures, Harry Wesson, faisant preuve de magnanimité, s'assit devant le microscope. Il actionna le volet, et Pollux bondit de la meilleure grâce du monde.

On ne pouvait douter que ce fût bien Pollux, car c'était de beaucoup le point le plus brillant sur la plaque (Pollux est une des vingt étoiles les plus éclatantes du ciel et, sans conteste, la plus éclatante de la constellation des Gémeaux). Par ailleurs, aucune des étoiles plus pâles qui l'entourent n'avait changé de place.

Harry Wesson fronça les sourcils, regarda à nouveau, puis déclara d'un ton doctoral :

— Une de ces plaques est mal datée, sans plus. Je vais procéder à la vérification nécessaire.

— Ces plaques sont parfaitement datées, répliqua Roger. Je m'en suis occupé moi-même.

— Ça prouve bien que j'ai raison. Rentre chez toi : il est cinq heures. Si Pollux a bougé d'un dixième de seconde la nuit dernière, je le remettrai à sa place pour toi.

Roger s'en alla.

Il se sentait mal à l'aise car il avait l'impression vague qu'il aurait dû rester à l'observatoire ; mais il ne pouvait déterminer exactement ce qui le tourmentait. Il décida de rentrer à pied au lieu de prendre l'autobus.

Pollux était une étoile fixe : elle n'avait pas pu se déplacer d'un dixième de seconde en vingt-quatre heures.

« Voyons, se disait Roger. Un dixième de seconde... Ça indiquerait un mouvement beaucoup plus rapide que la vitesse de la lumière. Ce qui est manifestement absurde ! »

Vous êtes bien de son avis, cher lecteur ?

Ce soir, il n'avait guère envie d'étudier ou de lire. Trois dollars lui suffiraient-ils pour sortir avec Elsie ?

La boutique d'un prêteur sur gages lui présenta ses trois boules^[1] comme un leurre : il succomba à la tentation. Après avoir mis sa montre en gage, il téléphona à Elsie pour lui offrir un dîner et un spectacle...

— Mais bien sûr, Roger !

Jusqu'au moment où il ramena sa bien-aimée chez elle, à une heure et demie du matin, il parvint à oublier l'astronomie. Cela me paraît tout à fait normal : j'aurais trouvé bizarre qu'il eût réussi à s'en souvenir.

Mais son sentiment de malaise lui revint dès qu'il l'eut quittée. D'abord, il ne put en retrouver la cause : tout ce qu'il savait, c'est qu'il n'avait pas envie de rentrer chez lui.

Le bistro du coin était encore ouvert. Il y entra pour boire un coup. Il retrouva la mémoire au moment où il avalait son second verre. Il en commanda un troisième.

— Dis donc, Hank, demanda-t-il au barman. Tu connais Pollux ?

— Pollux qui ?

— Ça va, n'y pense plus, murmura Roger.

Il but un quatrième verre, et se mit à réfléchir. Oui, il avait dû commettre une erreur. Il était

impossible que Pollux eût bougé.

Il sortit pour regagner son domicile. Juste avant d'y arriver, l'idée lui vint de lever les yeux vers Pollux. Par pure curiosité, car il ne pouvait déceler à l'œil nu un déplacement d'un dixième de seconde.

Il s'orienta d'après la faucille du Lion et trouva les Gémeaux : on ne voyait que Castor et Pollux, la nuit ne se prêtant guère à l'observation des astres. Ils occupaient leur place habituelle, mais ils lui parurent un peu plus écartés : impression absurde, car, dans ce cas, il aurait fallu compter par degrés, non par minutes ou par secondes.

Après quelques instants de contemplation, il passa à la Grande Ourse. Alors, il s'arrêta net et resta figé sur place. Il ferma les yeux, puis les rouvrit, très lentement.

La Grande Ourse n'avait pas son aspect coutumier : elle était déformée. Il y avait une plus grande distance entre Alioth et Mizar, à la queue du Chariot, qu'entre Mizar et Ackaïr. Par contre, les deux étoiles du bas du Chariot : Phegda et Méraïk, étaient plus rapprochées et formaient avec les deux étoiles du haut un angle nettement plus aigu.

Plein d'une stupeur incrédule, il traça une ligne imaginaire pour joindre les deux « guides » : Méraïk et Dubhé, à l'Étoile polaire. La ligne était courbe. Obligatoirement. S'il avait tracé une droite, elle serait passée à cinq degrés de la Polaire.

La respiration un peu oppressée, Roger ôta ses lunettes dont il frotta soigneusement les verres avec son mouchoir. Il les remit sur son nez : la Grande Ourse était toujours déformée.

Il remarqua la même chose à propos du Lion. À tout le moins, Régulus ne se trouvait pas à sa place : il s'en fallait de deux degrés au moins.

Deux degrés ! Alors que Régulus était à une distance de soixante-quinze années-lumière environ !

Alors, juste à temps pour ne pas devenir fou, Roger se rappela qu'il avait bu. Il regagna son domicile sans oser regarder le ciel à nouveau, se coucha, mais ne put s'endormir.

Il ne se sentait pas du tout ivre : simplement bien éveillé. Son excitation croissait de minute en minute.

Il se demanda s'il allait oser téléphoner à l'observatoire. Est-ce qu'on le prendrait pour un ivrogne ? Ma foi, zut ! On le prendrait pour ce qu'on voudrait !... Vêtu de son seul pyjama, il se dirigea vers l'appareil.

— Je regrette, déclara la préposée.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne peux pas vous donner ce numéro, expliqua la voix sucrée qui ajouta ensuite : Je regrette. Nous ne possédons pas ce renseignement.

Il obtint le chef de service et le renseignement demandé. Devant une avalanche d'appels provenant de divers astronomes amateurs, l'Observatoire Cole avait prié la compagnie du téléphone de ne plus transmettre que les communications des observatoires situés dans d'autres villes.

— Merci, dit Roger. Voulez-vous m'envoyer un taxi ?

Cette requête était pour le moins inhabituelle, mais le chef de service y accéda sans rechigner.

Roger trouva l'Observatoire Cole transformé en asile d'aliénés.

Le lendemain matin, la nouvelle figurait dans tous les journaux. Pour la plupart, ils lui accordaient à peine quelques lignes en troisième ou quatrième page, mais les faits étaient là : au cours des deux derniers jours, plusieurs étoiles (en général les plus brillantes) s'étaient déplacées d'un mouvement propre fort appréciable.

« Cela n'implique pas, écrivait finement *Le Phare* de New York, que leur mouvement ait été impropre le moins du monde dans le passé. Pour un astronome, un mouvement propre est le

déplacement d'une étoile dans le ciel par rapport à d'autres étoiles. Jusqu'à présent, c'est "l'Étoile de Barnard", dans la constellation Ophiuchus, qui possède le mouvement propre le plus considérable, car elle se déplace à la vitesse de dix secondes un quart par an. Ajoutons qu'elle est invisible à l'œil nu. »

Ce jour-là, aucun astronome ne dormit sur la surface du globe terrestre.

Les observatoires fermèrent leur porte à double tour après avoir rassemblé tout leur personnel à l'intérieur. De temps à autre, quelques rares reporters étaient autorisés à entrer et ressortaient presque aussitôt, l'air intrigué, persuadés enfin qu'il se passait des choses étranges.

Les microscopes à volet clignotaient tant qu'ils pouvaient, et les astronomes également. On consommait de prodigieuses quantités de café. Six observatoires des États-Unis demandèrent par téléphone l'envoi de détachements de police : deux d'entre eux parce qu'ils se voyaient menacés d'une invasion brutale d'amateurs furibonds ; les quatre autres parce qu'ils étaient le théâtre de bagarres à coups de poing dues à des discussions trop vives. Le bureau de l'Observatoire Lick devint une véritable scène de carnage, et James Truwell, astronome royal d'Angleterre, dut être transporté à l'hôpital, après qu'un de ses subordonnés, dans un accès de colère, lui eut brisé une plaque photographique sur le crâne.

Ces incidents furent exceptionnels. En général, les observatoires présentèrent l'aspect d'asiles d'aliénés bien organisés.

Dans les mieux équipés d'entre eux, le centre de l'attention était le haut-parleur qui relayait les rapports de l'hémisphère oriental. Presque tous les observatoires restaient en communication téléphonique constante avec la moitié nocturne de la terre où l'on continuait à observer les phénomènes.

Melbourne et Sydney envoyèrent des communiqués particulièrement intéressants sur les parties du ciel qui demeuraient invisibles, même la nuit, pour l'Europe et les États-Unis. D'après ces rapports, la Croix du Sud ne formait plus une croix, ses étoiles Alpha et Bêta s'étant déplacées vers le nord. Les étoiles Alpha et Bêta du Centaure : Canope et Achemard, se montraient animées d'un mouvement propre considérable, toujours orienté vers le nord. Le Triangle Austral et les Nuages de Magellan demeuraient inchangés. Le Sigma de l'Octant, la faible Étoile polaire, n'avait pas bougé.

Il y avait donc beaucoup moins de désordre dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal, en ce qui concernait le nombre des astres déplacés. Néanmoins, le mouvement propre des étoiles anarchiques était plus marqué : elles tendaient à aller vers le nord, mais elles ne se dirigeaient pas franchement dans cette direction, pas plus qu'elles ne convergeaient sur un point déterminé de l'espace.

Les astronomes américains et européens digérèrent ces faits, et avalèrent une ration de café supplémentaire.

Les journaux du soir, surtout aux États-Unis, montrèrent qu'ils commençaient à comprendre que des choses vraiment bizarres se produisaient dans le ciel. Presque tous firent passer la nouvelle en première page, sans lui accorder, cependant, l'honneur des très gros titres. Ils y consacrèrent une demi-colonne, agrémentée d'un supplément plus ou moins long dans la mesure où le rédacteur en chef avait eu la chance d'arracher à divers astronomes des déclarations imprimables.

Lesdites déclarations consistaient invariablement à constater des faits, et non à exprimer des opinions. À en croire ces messieurs, les faits étaient assez sensationnels par eux-mêmes, et toute opinion eût été prématurée. Il fallait se contenter d'attendre. Les choses allaient très vite.

— À quelle vitesse ? demanda un rédacteur en chef.

— Plus vite que possible, lui répondit-on.

Charles Wangren, rédacteur en chef de *La Lame*, dépensa une petite fortune en appels téléphoniques interurbains. Il en fit environ une soixantaine, et parvint à toucher les directeurs de quatre observatoires. À chacun d'eux, il posa la même question :

— Quel est, à votre avis, la cause possible des mouvements stellaires des deux nuits précédentes ?

Il dressa la liste des résultats obtenus que je reproduis ci-dessous :

« Je voudrais bien le savoir. » Geo F. Stubbs, Observatoire Tripp, Long Island.

« Quelqu'un ou quelque chose a perdu la boussole... et j'espère que c'est moi. » Henry Collister Mac Adams, Observatoire Lloyd, Boston.

« Ce qui se passe est impossible. Il ne peut pas y avoir de cause. » Letton Tischauer Tinney, Observatoire Burgoyne, Albuquerque.

« Je cherche un expert en astrologie. En connaissez-vous un ? » Patrick R. Whitaker, Observatoire Lucas, Vermont.

Après avoir étudié d'un air mélancolique cette liste qui lui avait coûté 187 dollars et 35 cents (taxes comprises), Charles Wangren la jeta dans la corbeille à papier. Puis il téléphona à un journaliste payé à la ligne, spécialisé dans les sujets scientifiques.

— Pouvez-vous me donner une série d'articles (deux à trois mille mots chacun) sur cette révolution astronomique ? lui demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit l'autre. Mais de quelle révolution parlez-vous ?

Le journaliste revenait d'une partie de pêche : il n'avait pas lu un seul journal et n'avait pas eu la fantaisie de regarder le ciel. Il n'en écrivit pas moins les articles demandés. Il réussit même à y introduire un certain sex-appeal au moyen de plusieurs illustrations : il eut recours à d'anciennes cartes du ciel représentant les constellations en déshabillé, reproduisit quelques tableaux (entre autres : *L'Origine de la Voie lactée*), et utilisa la photographie d'une belle fille en costume de bain qui regardait à la lorgnette une des étoiles aberrantes. La vente de *La Lame* augmenta de 21,7 %.

Il était de nouveau cinq heures à l'Observatoire Cole, exactement vingt-quatre heures un quart après le début de toute cette agitation. Roger Phlutter (oui, nous revenons à lui) se réveilla soudain au contact d'une main sur son épaule.

— Rentrez chez vous, Roger, lui dit son patron, Mervin Armbruster, d'un ton plein de bienveillance.

— Je m'excuse de m'être endormi, monsieur, répondit le jeune homme en se redressant brusquement.

— Allons donc ! Vous ne pouvez pas rester ici indéfiniment. Rentrez chez vous.

Roger Phlutter regagna son domicile. Mais, après avoir pris un bain, il se sentit assez énervé et n'eut plus la moindre envie de dormir. Il n'était que six heures un quart. Il téléphona à Elsie.

— Je suis désolée, Roger, j'ai un autre rendez-vous. Dis-moi, que se passe-t-il ? Je parle des étoiles, bien entendu.

— Personne ne le sait, mon petit. Elles se déplacent d'une façon ahurissante.

— Mais je croyais que toutes les étoiles se déplaçaient. Le soleil est bien une étoile, n'est-ce pas ? Or, tu m'as dit un jour qu'il se déplaçait vers un point déterminé de Samson.

— Non, d'Hercule.

— Mettons que ce soit Hercule. Puisque toutes les étoiles bougent, pourquoi faire tant d'histoires ?

— Parce que, cette fois, il s'agit de tout autre chose. Tiens, par exemple, Canope s'est mise en marche à la vitesse de sept années-lumière par an. Or, ça n'est pas possible !

— Et pourquoi ?

— Parce que rien ne peut se mouvoir plus rapidement que la lumière.

— Sauf Canope, si elle va aussi vite que tu le dis. À moins que votre télescope ne soit détraqué... De toute façon, c'est une étoile assez lointaine, n'est-ce pas ?

— Cent soixante années-lumière. Nous la voyons telle qu'elle était il y a cent soixante ans.

— Alors peut-être qu'elle ne bouge pas. Je veux dire qu'elle a peut-être cessé de bouger il y a cent soixante ans, et que vous vous montez le bourrichon pour une chose terminée depuis longtemps... Est-ce que tu m'aimes toujours ?

— Bien sûr, ma chérie. Tu ne peux pas remettre ce fichu rendez-vous à plus tard ?

— Hélas, non, mon petit Roger. Crois bien que je le regrette.

Il dut se contenter de cette réponse, et décida de gagner le centre de la ville pour y dîner.

Le soir tombait, mais il était encore trop tôt pour qu'on pût voir les étoiles, bien que le ciel clair allât s'obscurcissant : quand elles apparaîtraient, on aurait du mal à reconnaître la plupart des constellations.

Chemin faisant, Roger réfléchissait aux commentaires d'Elsie, et les trouvait beaucoup plus intelligents que tout ce qu'il avait entendu à l'Observatoire Cole. En un sens, ils avaient fait ressortir un aspect de la question auquel il n'avait jamais réfléchi et qui compliquait encore le problème.

Tous ces mouvements stellaires semblaient avoir commencé le même soir ; or, en réalité, c'était inexact. Le Centaure avait dû se mettre en route quatre ans auparavant ; Rigel, cinq cent quarante ans plus tôt, alors que Christophe Colomb était encore en culottes courtes (ou peut-être au maillot) ; Véga, au moment de la naissance de Roger Phlutter, il y avait de cela vingt-six ans. Chaque étoile mouvante s'était certainement ébranlée à une date en rapport exact avec sa distance de la terre. En rapport exact à une seconde-lumière près, car, grâce à une vérification minutieuse de toutes les photographies prises l'avant-veille, on avait constaté que les nouveaux mouvements stellaires avaient commencé à quatre heures dix du matin, heure de Greenwich. Quelle épouvantable pagaille !

Ou bien alors, cela voulait dire que la lumière était douée d'une vitesse infinie.

Si elle ne possédait pas cet attribut (le fait que Roger pût postuler cet incroyable « si » montrait toute l'étendue de sa perplexité), que fallait-il penser ? Le problème restait toujours aussi déconcertant : notre héros était outré que de pareils événements aient pu se produire.

Il alla s'asseoir dans un restaurant. Un poste de radio claironnait les derniers morceaux de jazz diarythmique, dans lesquels les bois fournissaient un accompagnement à des mélodies échevelées martelées sur des tam-tams accordés. Entre deux numéros, un speaker frénétique exaltait les qualités d'un produit alimentaire.

Tout en mâchonnant un sandwich, Roger écouta la musique en connaisseur, et réussit à ne pas entendre la publicité. Depuis 1980, presque tous les gens intelligents avaient acquis une espèce de surdité radiophonique grâce à laquelle ils pouvaient ne pas entendre une voix humaine sortant d'un haut-parleur, tout en restant capables de goûter les rares intermèdes musicaux entre les annonces. À cette époque, la concurrence en matière de publicité était si grande qu'on ne trouvait presque plus un seul mur nu, un seul lotissement dépourvu de manteau-réclame dans un rayon de plusieurs miles autour des centres urbains. Par suite, les esprits délicats, afin de garder une vision normale de l'existence, se trouvaient contraints de cultiver une surdité et une cécité partielles qui leur permettaient d'ignorer le gros de cette attaque concertée contre leurs sens.

C'est pourquoi une bonne partie du journal parlé succédant au programme de jazz diarythmique entra (si j'ose ainsi m'exprimer) dans une des oreilles de Roger et sortit par l'autre avant qu'il se fût rendu compte qu'il n'écoutait pas un panégyrique sur des denrées alimentaires brevetées.

Il lui sembla reconnaître une voix et, après deux ou trois phrases, il eut la certitude que c'était celle de Milton Hale, l'éminent physicien dont la nouvelle théorie sur le principe de l'indétermination avait suscité récemment tant de controverses. Selon toute apparence, le professeur Hale subissait les affres d'une interview.

— ... Un corps céleste, disait-il, peut donc présenter une position ou une vitesse, mais on ne peut pas dire qu'il offre les deux à la fois, par rapport à un continuum espace-temps déterminé.

— Pourriez-vous exprimer cela en langage courant, monsieur le Professeur ? demanda la voix sirupeuse du speaker.

— Je viens de m'exprimer en langage courant, monsieur ! Si je devais employer des termes scientifiques, je dirais ceci : conformément au principe de contraction de Heisenberg, donc n puissance 7 entre parenthèses, représentant la fausse position d'un quantum de Diedrich exprimé par un nombre entier, par rapport au septième coefficient de la courbure de la masse...

— Je vous remercie, monsieur le Professeur, mais je crains que ceci ne soit guère à la portée de nos auditeurs. (« Ni à la tienne », songea Roger Phlutter.) Je suis certain que ce qui intéresse le plus notre public est de savoir si ces mouvements stellaires sans précédent sont réels ou illusoires ?

— Ils sont réels par rapport au cadre de l'espace, mais non par rapport au continuum espace-temps.

— Pouvez-vous exprimer cela plus clairement ?

— Je le crois. La difficulté est purement épistémologique. Si l'on admet un déterminisme absolu, l'influence du macrocosme... (« Il était grilheure ; les slictueux toves gyraient sur l'alloinde et vriblaient^[2] », songea Roger Phlutter.)... sur la symétrie de fluctuation de l'entropie...

— Foutaises ! dit Roger à voix haute.

— Vous avez appelé ? monsieur, demanda la serveuse.

Le jeune homme la remarqua pour la première fois. Elle était petite, blonde et bien faite. Il lui sourit tout en répondant, avec beaucoup d'à-propos :

— Cela dépend de quel continuum espace-temps on se place. La difficulté est purement épistémologique.

Après quoi, en manière de compensation, il lui laissa un pourboire beaucoup trop généreux, et s'en alla.

Ainsi, donc, le plus grand physicien du monde en savait beaucoup moins que le public qui, lui, savait une chose : ou bien les étoiles fixes bougeaient, ou bien elles ne bougeaient pas. Le professeur Hale semblait ignorer même cela. Sous l'écran de fumée de diverses réserves, il avait insinué qu'elles faisaient les deux en même temps.

Roger leva les yeux, mais, en ce début de soirée, c'est à peine si l'on apercevait quelques rares étoiles d'un faible éclat, à travers le halo des milliers d'enseignes au néon.

Le jeune homme entra dans un bar pour boire un verre. Il ne put achever sa consommation qui lui parut avoir un mauvais goût. En fait, il était ivre de sommeil, mais il ne s'en rendait pas compte. Il savait simplement qu'il n'avait pas envie de dormir, et il se proposait de continuer à marcher jusqu'à ce qu'il se sentît d'humeur à aller se coucher. Si on lui avait flanqué un bon coup de matraque en caoutchouc sur la tête, on lui aurait rendu un signalé service : en l'occurrence nul ne prit cette peine.

Il poursuivit son chemin, puis, au bout de quelques minutes, pénétra dans le hall brillamment éclairé d'un super-cinéma. Il prit un billet et s'assit juste à temps pour voir la fin d'un film à trois dimensions. Plusieurs réclames suivirent, qu'il réussit à regarder sans les voir.

— Et maintenant, dit l'écran, nous allons vous montrer une partie du ciel de Londres où il est,

naturellement, trois heures du matin.

L'écran devint une surface noire parsemée de petits points brillants représentant des étoiles. Roger se pencha en avant pour regarder et écouter avec attention, car il espérait qu'on allait enfin lui offrir des faits et non des paroles creuses.

— La flèche que vous voyez, continua l'écran, indique l'emplacement de l'Étoile polaire qui se trouve à présent à dix degrés de distance du pôle céleste en direction de la Grande Ourse. Celle-ci n'a plus la forme d'un chariot, mais la flèche va vous indiquer les étoiles dont elle se composait autrefois.

Roger retint son souffle pour mieux suivre l'exposé.

— Ackaïr et Dhubé, reprit la voix. Les étoiles fixes ne sont plus fixes, mais... (À ce moment, l'image du ciel disparut pour faire place à une cuisine moderne)... la qualité des fourneaux Stella demeure inchangée. La nourriture préparée sur les fourneaux à super-induction Stella garde toujours le même goût exquis. Les fourneaux Stella demeurent sans pareil.

Posément, Roger Phlutter se leva de son siège, gagna l'allée centrale, et, tout en se dirigeant vers l'écran, tira un canif de sa poche. D'un bond souple, il sauta sur l'estrade, puis se mit à taillader la toile sans la moindre colère, mais avec un soin méthodique, de façon à accomplir le maximum de dégâts avec le minimum d'efforts.

Il était complètement parvenu à ses fins lorsque trois vigoureux ouvriers s'emparèrent de lui. Il n'opposa aucune résistance, et se laissa remettre entre les mains de la police de la meilleure grâce du monde. Une heure plus tard, dans la salle du tribunal de nuit, il écoutait paisiblement la lecture des délits dont on l'accusait.

— Coupable ou non coupable ? demanda le Président.

— Votre Honneur, c'est une simple question d'épistémologie, répondit Roger d'un ton grave. Les étoiles fixes se déplacent, mais les Bonnes Biscottes Brown, qui procurent les meilleurs petits déjeuners du monde entier, continuent à représenter la fausse position d'un quantum de Diedrich exprimé par un nombre entier, par rapport au septième coefficient de la courbure de la masse !

Dix minutes plus tard, il dormait profondément. Dans une cellule, c'est vrai, mais très profondément tout de même. Les gens de la police l'avaient mis là parce qu'ils avaient compris qu'il lui fallait beaucoup de sommeil...

Au nombre des petits drames de cette même nuit, on peut compter l'aventure de la goélette *Ransagansett*, au large de la côte californienne. Au grand large de ladite côte ! Une brusque tempête l'avait détournée de sa route et le capitaine n'aurait pu dire au juste à combien de miles cet écart se montait.

Le *Ransagansett*, navire américain, qui avait son port d'attache au Venezuela et un équipage allemand, transportait de l'alcool de contrebande, en longeant la côte, depuis Ensenada (Californie) jusqu'au Canada alors en proie aux affres d'une expérience prohibitionniste. C'était un vieux rafiot à quatre moteurs, pourvu d'une boussole sur laquelle on ne pouvait guère compter. Pendant les deux jours de tempête, son poste de radio, datant de 1955, s'était complètement détraqué, si bien que Gross, le second du bord, n'avait pu le réparer.

Mais, à présent, la tempête avait fait place à un léger brouillard qu'un reste de vent dissipait de minute en minute. Hans Gross, un antique astrolabe en main, attendait sur le pont que le ciel fût complètement visible. Autour de lui régnaient d'épaisses ténèbres, car le bateau naviguait tous feux masqués pour éviter les patrouilles des garde-côtes.

— Ça se dégage, monsieur Gross ? cria la voix du capitaine.

— Oui, Gommantant. Ça se tequache rabidement.

Dans sa cabine, le capitaine Randall reprit sa partie de cartes avec le premier lieutenant et le mécanicien. L'équipage (un certain Veiss, unijambiste d'âge mûr) dormait derrière le charnier [3] (dont j'ignore l'emplacement).

Au bout d'une heure, Randall, à qui le mécanicien Helmstadt avait infligé de lourdes pertes, héla de nouveau le second. N'ayant pas obtenu de réponse, il réitéra son appel sans aucun succès.

— Un instant, mes bons amis, dit-il à ses deux adversaires. Après quoi il monta l'escalier des cabines, et gagna le pont.

Il y trouva son second, parfaitement immobile, la tête dressée vers le ciel, la bouche grande ouverte. Le brouillard avait disparu.

— Monsieur Gross, dit le capitaine.

L'interpellé garda le silence, Randall s'aperçut alors que son subordonné tournait lentement sur place.

— Hans ! s'exclama le capitaine. Quelle mouche te pique ?

Après quoi, lui aussi leva les yeux.

Au premier abord, le ciel paraissait normal : on n'y voyait pas voler des anges, on n'entendait même pas le ronflement d'un moteur d'avion. La Grande Ourse... Le capitaine Randall se mit à tourner sur place un peu plus rapidement que Hans Gross. Où diable était la Grande Ourse ?

Tout compte fait, où était tout le reste ? Il ne parvenait pas à reconnaître une seule constellation. Le Lion avait perdu sa faucille ; Orion, sa ceinture ; le Taureau, ses cornes.

Pis encore : Randall apercevait un groupe de huit étoiles brillantes qui auraient dû être une constellation car elles affectaient la forme d'un octogone. Or, si cette constellation avait jamais existé, lui, Randall, ne l'avait jamais vue, encore qu'il eût doublé le cap Horn et le cap de Bonne-Espérance. Peut-être que... Mais non : il n'y avait pas de Croix du Sud !

Complètement abasourdi, le capitaine gagna l'escalier des cabines, et cria d'une voix forte :

— Monsieur Weisskopf, monsieur Helmstadt, montez sur le pont.

Ils montèrent sur le pont et scrutèrent le ciel. Puis, un long silence régna.

— Arrêtez les machines, monsieur Helmstadt, ordonna enfin Randall.

Le mécanicien salua (ce qui ne lui était jamais arrivé) et s'enfonça dans les profondeurs du bateau.

— Est-ce gue che tois réfeiller Veiss, Gommantant ? demanda Weisskopf.

— Pourquoi faire ?

— Che ne sais bas.

— Réveillez-le, dit Randall après quelques instants de réflexion.

— Che grois gue nous sommes sur la blanète Mars, hasarda Gross.

Le capitaine avait déjà envisagé et rejeté cette hypothèse.

— Non, déclara-t-il d'un ton ferme. Vues de n'importe quelle planète du système solaire, les constellations auraient le même aspect, à peu de chose près.

— Est-ce gue ça feut tire que nous sommes en tehors tu cosmos ?

Les pulsations des machines s'arrêtèrent soudain ; il n'y eut plus que le doux clapotis familial des vagues contre la coque et le doux balancement familial du bateau.

Weisskopf revint en compagnie de Veiss ; puis arriva Helmstadt qui salua pour la deuxième fois :

— À fös ortres, Gommantant.

— Déballez la cargaison, dit le capitaine Randall, en montrant de la main le pont arrière où s'entassaient plusieurs caisses d'alcool sous une bâche goudronnée.

La partie de cartes ne fut pas reprise. À l'aube, sous un soleil qu'ils avaient cru ne jamais revoir

(et que, d'ailleurs, ils ne voyaient certainement pas pour le moment), les cinq hommes sans connaissance furent ramassés par des garde-côtes qui les transportèrent du pont de la goélette dans la prison du port de San Francisco. Au cours de la nuit, le *Ransagansett* avait dérivé à travers la Porte d'Or, pour aller échouer dans le bassin du ferry-boat de Berkeley.

Le bateau remorquait une grande bâche goudronnée transpercée par un harpon dont la corde était solidement fixée au mât arrière. Sa présence ne fut jamais expliquée officiellement, mais, quelques jours plus tard, le capitaine Randall eut le vague souvenir d'avoir harponné une baleine pendant cette fameuse nuit. Notons en passant que le matelot de 2^e classe Veiss ne sut jamais ce qu'était devenue sa jambe de bois, et peut-être cela vaut-il mieux...

L'illustre physicien Milton Hale, docteur ès sciences, avait fini de parler ; le programme était terminé.

— Je vous remercie, monsieur le Professeur, dit le speaker. Heu... vous trouverez votre chèque à la caisse. Vous... heu... savez où c'est.

— Bien sûr, répondit le physicien.

C'était un petit homme tout rond, à l'air jovial. Sa grande barbe blanche lui donnait l'air d'une édition de poche du Père Noël. Ses yeux pétillaient d'intelligence. Il fumait une pipe à court tuyau.

Après être sorti du studio, il parcourut rapidement le couloir et s'arrêta devant le guichet de la caisse.

— Bonsoir, mignonne, dit-il à la préposée. Je crois que vous avez deux chèques au nom du professeur Hale.

— Vous êtes le professeur Hale ?

— Il y a des moments où je me le demande. Mais j'ai des pièces d'identité qui semblent le prouver.

— Deux chèques ?

— Oui. Deux chèques pour la même émission, en vertu d'un arrangement spécial... À propos, il y a une excellente revue au Théâtre Mabry ce soir.

— Ah, oui ?... Tenez, voici vos chèques, monsieur le Professeur. Un de soixante-quinze dollars, et un autre de vingt-cinq dollars. C'est bien ça ?

— C'est agréablement ça... Et cette revue, ma mignonne ?

— Si vous voulez, je vais téléphoner à mon mari pour lui demander ce qu'il en pense. Il est portier au Mabry.

— Je crois qu'il sera d'accord avec moi, répliqua le professeur Hale en poussant un profond soupir. Voici les billets : vous irez voir la revue avec votre époux. Moi, j'ai du travail à faire ce soir.

La jeune femme ouvrit de grands yeux mais prit les billets.

Le professeur Hale entra dans la cabine téléphonique et composa le numéro de son appartement qui était régi, comme lui-même, par sa sœur aînée.

— Agatha, dit-il, je dois rester au bureau ce soir.

— Milton, tu sais fort bien que tu peux travailler aussi bien chez toi... Au fait, j'ai entendu ton émission : c'était épatant !

— C'étaient des balivernes, Agatha. De l'idiotie pure et simple. Qu'est-ce que j'ai dit, au juste ?

— Eh bien, tu as dit... heu... que les étoiles étaient... enfin que tu n'étais pas...

— Exactement ça. J'ai voulu empêcher que la populace s'abandonne à la panique. Si j'avais révélé la vérité, les gens se seraient affolés. En prenant un ton de cuistre scientifique, je leur ai laissé

croire que nous avons la situation en main. Sais-tu bien, Agatha, ce que j'ai voulu dire en parlant de la symétrie de fluctuation de l'entropie ?

— Ma foi... pas tout à fait.

— Moi non plus.

— Milton, est-ce que tu as bu ?

— Pas enc... Mais non, voyons ! Je ne peux vraiment pas rentrer ce soir, Agatha. Il faut que j'aille travailler dans mon bureau à l'université, car j'ai besoin de consulter les livres de la bibliothèque, ainsi que des cartes du ciel.

— Et l'argent qu'on t'a donné pour ton émission ? Tu sais bien que ça n'est pas prudent de ta part de garder de l'argent sur toi quand tu es... dans cet état d'esprit.

— Ce n'est pas de l'argent, Agatha, c'est un chèque. Je vais te l'envoyer par la poste avant d'aller à l'université au lieu de le toucher moi-même. Ça ira comme ça ?

— Ma foi, puisque tu as besoin d'avoir accès à la bibliothèque... Au revoir, Milton.

Le professeur Hale traversa la rue, entra dans un drugstore, acheta une enveloppe timbrée, et encaissa le chèque de vingt-cinq dollars. Après quoi, il glissa celui de soixante-quinze dollars dans l'enveloppe qu'il laissa tomber dans la boîte aux lettres. Ayant levé la tête vers le ciel nocturne, il frissonna et se hâta de baisser les yeux. Ensuite, il gagna le bistro le plus proche par le plus court chemin possible et commanda un double scotch.

— Ça fait un bout de temps qu'on vous a pas vu, Professeur, dit le barman.

— C'est juste, Mike... Verse-m'en un autre, veux-tu ?

— Pour sûr. À mon compte, c'coup-ci. On vient d'écouter votre jus à la radio. C'était bien chouette.

— Ah, oui ?

— Pour sûr. J'étais pas très tranquille à cause de c'qui se passe là-haut, rapport à mon fils qu'est aviateur. Mais du moment que des types comme vous, qu'ont tant d'instruction, savent de quoi y retourne, j'ai pas à m'en faire. Pourtant, à propos de c'que vous avez dit tantôt, y a une question que j'voudrais vous poser.

— C'est ce que je craignais, marmonna le physicien.

— Ces étoiles qui s'déplacent, elles vont quèque part, non ? Alors, où c'est qu'elles vont ? Si, du moins, elles s'déplacent pour de vrai, comme vous l'avez dit.

— Impossible de le savoir exactement, Mike.

— Est-ce qu'elles s'déplacent pas toutes en ligne droite ?

L'éminent professeur hésita un instant avant de répondre :

— Ma foi... oui et non. D'après l'analyse spectroscopique, chacune d'elles se maintient toujours à la même distance de la terre. Donc, si elles bougent vraiment, elles se déplacent en cercles autour de nous. Seulement, ces cercles sont droits, si j'ose ainsi m'exprimer : en d'autres termes, il semble que nous soyons à leur centre, puisque les étoiles en mouvement ne s'approchent ni ne s'éloignent de nous.

— Vous pourriez tracer des lignes pour représenter ces cercles ?

— Oui, sur un globe céleste. Ça a déjà été fait. Elles semblent toutes se diriger vers une certaine étendue du ciel, mais non vers un point déterminé. Autrement dit, elles ne se coupent pas.

— Vers quelle partie du ciel c'est-y qu'elles se dirigent ?

— À peu près entre la Grande Ourse et le Lion, Mike. Les plus lointaines vont plus vite ; les plus proches vont plus lentement... Mais que le diable t'emporte, Mike, je suis venu ici pour oublier les étoiles et non pour en parler. Donne-moi un autre double scotch.

— Un instant, Professeur. Quand elles seront arrivées où qu'elles vont, c'est-y qu'elles vont s'arrêter ou c'est-y qu'elles vont continuer ?

— Comment diable pourrais-je le savoir, Mike ? Elles ont démarré toutes en même temps, et elles ont conservé toujours la même vitesse qu'au départ. Je suppose donc qu'elles pourraient s'arrêter aussi brusquement qu'elles sont parties.

Lui-même s'arrêta net et regarda son image dans la glace de l'autre côté du comptoir comme s'il la voyait pour la première fois.

— Qu'est-ce qui vous prend, Professeur ?

— Mike !

— Et alors ?

— Mike, tu es un génie !

— Allez, vous foutez pas de moi !

— Mike, dit le physicien en soupirant, il va falloir que j'aille à l'université pour travailler sur le globe céleste de la bibliothèque. Grâce à toi, je vais redevenir un honnête homme. Donne-moi une bouteille de ce whisky dont j'ignore la marque.

— C'est du Tartan Plaid. Vous en voulez un litre ?

— Va pour un litre. Et grouille-toi : il faut que j'aille voir un type à propos d'un grand chien.

— Vous voulez rigoler, Professeur ?

— C'est ta faute, Mike, si j'ai fait un mauvais jeu de mots. Le Grand Chien est une constellation qui a Sinus pour étoile principale. Je regrette d'être entré ici, Mike : ma première soirée de liberté depuis des semaines, voilà que tu me l'as gâchée irrémédiablement !

Il se fit conduire en taxi à l'université, entra, alluma les lampes électriques de son bureau personnel et de la bibliothèque, avala une bonne dose de Tartan Plaid, et se mit au travail.

Tout d'abord, après avoir discuté quelques instants avec le chef de service du central téléphonique, il obtint une communication avec le directeur de l'Observatoire Cole.

— Armbruster ? Ici, Hale. J'ai une idée, mais je dois vérifier certains faits avant de la mettre à exécution. Selon les derniers renseignements qui me sont parvenus, il y avait quatre cent soixante-huit étoiles animées d'un mouvement propre. Est-ce encore exact ?

— Oui, Milton. Ce sont toujours les mêmes qui se déplacent.

— Très bien. J'en possède la liste. Est-ce que leur vitesse s'est modifiée ?

— Non. Si impossible que cela paraisse, elle reste constante. Peux-tu m'exposer ton idée ?

— Il me faut d'abord vérifier ma théorie. Si ça donne quelque chose, je te rappellerai. (Mais il devait oublier sa promesse.)

Ce fut une longue et pénible besogne. En premier lieu, il dressa une carte de la partie du ciel comprise entre la Grande Ourse et le Lion. Sur cette carte il traça 468 lignes représentant le trajet des étoiles aberrantes. Au bord de la carte, à l'endroit où chaque ligne commençait, il nota la vitesse horaire apparente de chaque astre, non pas en années-lumière mais en degrés, jusqu'à la cinquième décimale.

Puis, il entreprit de raisonner comme suit : « Postulons que le mouvement qui a commencé simultanément s'arrêtera de même, et tâchons de deviner l'heure. Essayons demain soir dix heures. »

Il essaya, et regarda la série des positions indiquées sur la carte. Non, ça ne collait pas.

Voyons un peu une heure du matin... Bon sang ! Ça collait presque !

Voyons minuit...

C'était ça ! Du moins à peu de chose près. Il pouvait se tromper de quelques minutes en plus ou en moins, mais peu importait : à présent il connaissait l'incroyable vérité.

Il avala une autre rasade de whisky et contempla la carte d'un air farouche... Une visite à la bibliothèque lui fournit le renseignement qui lui manquait encore : l'adresse !

Ainsi débuta la saga du voyage de Milton Hale. Voyage inutile, à vrai dire, mais que l'on doit placer sur le même plan que la randonnée du messenger envoyé à Garcia^[4].

Il commença par boire un bon coup. Puis, il pilla le contenu du coffre-fort du recteur (dont il connaissait la combinaison), et laissa le mot suivant, véritable chef-d'œuvre de laconisme : « Ai pris de l'argent. Expliquerai plus tard. »

Après quoi, il but encore un coup, mit la bouteille dans sa poche, sortit, héla un taxi et s'y installa.

— Où dois-je vous conduire, monsieur ? demanda le chauffeur.

Le professeur Hale donna une adresse.

— Fremont Street ? répéta le chauffeur. Je regrette, monsieur, mais je ne sais pas où se trouve cette rue.

— Au fait, j'aurais dû vous le dire : elle se trouve à Boston.

— Boston, dans le Massachusetts ? Ça fait rudement loin !

— C'est pourquoi nous ferions mieux de partir tout de suite, répliqua le physicien avec juste raison.

Au terme d'une brève discussion financière, la remise d'une bonne somme d'argent, empruntée à la caisse de l'université, apaisa les inquiétudes du chauffeur qui démarra.

La nuit de mars était glaciale, et le système de chauffage du taxi ne fonctionnait pas très bien. Par contre, le Tartan Plaid fonctionna à merveille : quand la voiture arriva à New Haven, le professeur Hale et le chauffeur chantaient à pleins poumons de vieux airs d'autrefois.

S'il faut en croire une rumeur regrettable mais peut-être inexacte, l'éminent physicien, pendant que le taxi traversait la ville de Hartford, se pencha par la portière pour faire de l'œil à une jeune femme qui attendait le dernier autobus, et lui demanda si elle voulait se rendre à Boston. Selon toute apparence, elle n'en exprima pas le désir, car, lorsque la voiture s'arrêta devant le 614, Fremont Street Boston, à cinq heures du matin, elle ne contenait que le chauffeur et le professeur Hale.

Le physicien sortit du véhicule pour examiner la maison. Cette résidence de millionnaire était entourée d'une haute grille surmontée de fil de fer barbelé. La porte fermée à clé n'offrait pas de bouton de sonnette.

Mais l'imposante bâtisse se trouvait à un jet de pierre du trottoir, et le professeur Hale était bien résolu à ne pas se laisser décourager. Il jeta une pierre, puis une autre, et réussit finalement à briser une vitre.

Quelques instants plus tard, un homme apparut à la fenêtre. Le physicien décida que c'était le maître d'hôtel.

— Je suis le professeur Milton Hale, cria-t-il. Je veux voir Rutherford R. Sniveley sans plus attendre, pour une affaire extrêmement importante.

— M. Sniveley n'est pas chez lui, monsieur, répondit l'homme. Et en ce qui concerne cette vitre cassée...

— Au diable la vitre ! hurla le physicien. Où est Sniveley ?

— Il fait une partie de pêche.

— Où ça ?

— J'ai ordre de ne donner ce renseignement à personne.

— Vous le donnerez tout de même ! brailla le professeur Hale. Par ordre du président des États-Unis !

— Je ne le vois pas, répondit l'homme en riant.

— Vous le verrez bientôt !

Le physicien remonta dans la voiture, et secoua le chauffeur qui s'était endormi.

— À la Maison Blanche, ordonna-t-il.

— Hein ?

— À la Maison Blanche, Washington. Et en vitesse !

Le professeur Hale tira de sa poche un billet de cent dollars. Le chauffeur regarda le billet en gémissant, puis il le fourra dans sa poche et démarra.

La neige commençait à tomber.

Tandis que le véhicule s'éloignait, Rutherford R. Sniveley s'écarta de la fenêtre en ricanant : cet excentrique millionnaire n'avait pas de maître d'hôtel.

Si le professeur Hale eût été au courant des habitudes du propriétaire du 614, Fremont Street, il aurait su que ce curieux personnage habitait seul sa vaste demeure. Tous les matins, à dix heures précises, une petite armée de domestiques s'abattait sur la maison pour accomplir divers travaux ménagers à une vitesse record ; mais elle devait se retirer avant midi. Le reste de la journée, R. Sniveley vivait dans un splendide isolement.

En dehors des quelques heures qu'il consacrait quotidiennement à l'administration de ses immenses intérêts en sa qualité de magnat industriel, le millionnaire disposait librement de son temps dont il passait la majeure partie dans son atelier à fabriquer divers appareils fort ingénieux.

Il avait un cendrier qui lui tendait un cigare allumé chaque fois qu'il en recevait l'ordre, et un poste de radio si délicatement ajusté qu'il se mettait en marche automatiquement pour faire entendre les programmes financés par Sniveley, puis s'arrêtait dès qu'ils étaient terminés. Il avait une baignoire qui lui fournissait un accompagnement d'orchestre complet quand il chantait en prenant son bain, et une machine qui lui lisait tout haut n'importe quel livre de son choix.

Comme on le voit, si son existence était solitaire, elle ne manquait pas de confort matériel. Par ailleurs, elle était excentrique, à n'en point douter ; mais Sniveley pouvait s'offrir le luxe de mainte excentricité, grâce à un revenu annuel de quatre millions de dollars : pas mal, en vérité, pour le fils d'un humble employé de bureau dans une compagnie de navigation.

Rutherford R. Sniveley regarda s'éloigner le taxi en ricanant, puis il regagna son lit, et songea avant de s'endormir du sommeil du juste : « Ainsi, quelqu'un a découvert le pot aux roses dix-neuf heures trop tôt. Mais il n'en sera pas plus avancé pour ça ! »

Car ce qu'il avait fait ne tombait sous le coup d'aucune loi...

Ce jour-là, les librairies vendirent des livres d'astronomie comme des petits pains. Le public, après avoir manifesté une certaine indifférence, commençait à s'intéresser à la question. Même des vénérables volumes moisis des *Principia* de Newton s'enlevèrent à prix d'or.

L'éther résonnait de commentaires bruyants sur la nouvelle merveille du ciel : presque aucun d'eux n'était d'ordre technique, ou simplement intelligent, car la plupart des astronomes dormaient. Ils étaient parvenus à rester éveillés pendant les quarante-huit heures qui avaient suivi la première manifestation du phénomène ; néanmoins, le troisième jour, épuisés de corps et d'esprit, ils s'étaient montrés enclins à rattraper le sommeil perdu et à laisser les étoiles se débrouiller toutes seules.

Les studios de radiodiffusion et de télévision en amenèrent quelques-uns, au moyen d'honoraires fantastiques, à essayer de donner des conférences : mais il est préférable d'oublier ces tentatives lamentables. Signalons simplement que le professeur Carver Blake, au cours d'une émission à la K.N.B., s'endormit d'un profond sommeil entre un périgée et un apogée.

Les physiciens étaient aussi très demandés. Malheureusement, le plus éminent de tous demeurait

introuvable. Le fameux billet portant ces simples mots : « Ai pris de l'argent. Expliquerai plus tard », seul indice relatif à la disparition du professeur Milton Hale, n'était pas d'un grand secours. Sa sœur Agatha redoutait le pire.

Pour la première fois dans l'histoire, les journaux accordaient aux nouvelles touchant l'astronomie des titres énormes en première page.

Ce matin-là, il avait commencé à neiger de bonne heure sur la côte nord de l'Atlantique, et maintenant les flocons tombaient de plus en plus dru. En sortant de Waterbury (Connecticut), le chauffeur du professeur Hale commença à faiblir.

C'était inhumain, songeait-il, de lui demander d'aller à Boston, puis, sans arrêt, de Boston à Washington. Non, ça n'était pas à faire. Même pas pour cent dollars.

En tout cas, pas dans une tempête pareille. Il ne voyait rien à dix mètres... quand il arrivait à garder les yeux ouverts. Son client dormait à poings fermés sur le siège arrière. Peut-être allait-il pouvoir s'arrêter au bord de la route et s'offrir une heure de sommeil. Une petite heure. Son client ne s'en apercevrait même pas. Ce type devait être cinglé : pourquoi n'avait-il pas pris le train ou l'avion ?

Le professeur Hale n'aurait pas manqué de le faire s'il y avait songé. Mais il n'était pas habitué à voyager, et, par ailleurs, il se trouvait sous l'influence du Tartan Plaid. Il n'avait pu envisager de moyen de transport plus simple qu'un taxi : pas de billets à prendre, pas de gares, pas de correspondances. L'argent ne comptait pas, et son esprit, obnubilé par les fumées du whisky, avait négligé le facteur humain impliqué dans un long voyage en taxi.

Quand il s'éveilla, presque gelé, dans la voiture stoppée au bord de la route, ce même facteur humain lui apparut. Le chauffeur dormait si profondément que le physicien le secoua de toutes ses forces sans réussir à le réveiller. La montre du professeur s'étant arrêtée, il ne savait ni où il se trouvait ni quelle heure il pouvait être.

D'autre part, chose infiniment regrettable, il ne savait pas non plus conduire une auto. Il avala une gorgée de whisky pour activer sa circulation, puis sortit du taxi. À ce moment, stoppa près de lui une voiture pilotée par un agent de police, et, qui plus est, par un agent de police tout à fait exceptionnel.

Le physicien le héla d'une voix retentissante pour se faire entendre malgré les clameurs de la tempête.

— Je suis le professeur Hale, hurla-t-il. Nous nous sommes égarés. Où sommes-nous ?

— Entrez dans ma voiture avant de geler sur place, ordonna l'agent de police. Seriez-vous, par hasard, le professeur Milton Hale ?

— Oui.

— J'ai lu tous vos livres, monsieur. La physique est mon dada, et j'ai toujours eu envie de faire votre connaissance. Je voudrais bien avoir votre opinion sur la valeur révisée du quantum.

— Pour l'instant, il s'agit d'une question de vie ou de mort. Pouvez-vous me conduire à l'aéroport le plus proche, et le plus vite possible ?

— Bien sûr, monsieur.

— D'autre part... il y a un chauffeur dans ce taxi : il mourra de froid si nous ne lui envoyons pas du secours.

— Je vais l'installer sur le siège arrière de mon auto ; après ça, je garerai sa voiture à l'écart de la route. Nous réglerons les détails un peu plus tard.

— Dépêchez-vous, je vous prie.

L'aimable agent de police se dépêcha. Il ne tarda pas à revenir et à démarrer.

— En ce qui concerne la valeur révisée du quantum..., commença-t-il.

Mais il n'alla pas plus loin, car le professeur Hale dormait à poings fermés.

Le chauffeur bénévole gagna l'aéroport de Waterbury, un des plus grands du monde depuis qu'il avait acquis une position centrale à la suite du déplacement vers le nord de la population de New York entre 1960 et 1979. Après avoir stoppé devant le bureau de distribution des billets, il réveilla doucement le physicien en disant :

— Nous sommes arrivés, monsieur.

Le professeur Hale bondit hors de la voiture, pénétra dans le bâtiment en trébuchant, hurla : « Merci » par-dessus son épaule, et faillit s'étaler sur le sol.

Le grondement des moteurs d'un superstratosphéronef sur le terrain lui mit des ailes aux talons tandis qu'il se ruait vers le guichet.

— Quel est cet avion ? cria-t-il.

— *Washington Spécial* ; départ dans une minute. Mais je ne crois pas que vous puissiez le prendre.

Le professeur Hale posa brutalement cent dollars sur la tablette, en disant d'une voix haletante :

— Gardez la monnaie.

Il saisit son billet, courut comme un dératé, et monta dans l'appareil au moment où on fermait les portes. Complètement essoufflé, il s'effondra sur un siège, tenant toujours son billet à la main. Il dormait profondément lorsque l'hôtesse boucla les courroies de son siège avant le décollage.

Elle le réveilla peu de temps après. Les passagers commençaient à descendre.

Le professeur Hale se précipita hors de l'appareil, et traversa le terrain au pas de course pour gagner les bâtiments de l'aéroport. Une grosse horloge lui apprit qu'il était neuf heures ; il se sentit transporté de joie en franchissant une porte où on lisait le mot : *Taxis*.

Il monta dans le véhicule le plus proche, en disant au chauffeur :

— La Maison Blanche. Combien de temps vous faut-il ?

— Dix minutes.

Le physicien poussa un soupir de soulagement et se renversa sur les coussins. Cette fois, il ne s'endormit pas. Il se sentait bien réveillé. Néanmoins, il ferma les yeux afin de mieux réfléchir aux mots qu'il allait utiliser pour expliquer les choses.

— Nous y sommes, monsieur.

Le professeur Hale donna un billet de banque au chauffeur, sortit du taxi, et pénétra dans le bâtiment. Celui-ci ne correspondait pas du tout à l'idée qu'il s'en était faite. Mais il y avait un bureau devant lui, et il s'y rendit d'un pas rapide.

— Il faut que je voie le Président tout de suite, déclara-t-il. C'est d'une importance capitale.

— Le Président de quoi ? demanda l'employé en fronçant les sourcils.

Les yeux du professeur Hale se dilatèrent démesurément tandis qu'il répondait :

— Mais, voyons, le Président des... Dites-moi un peu : qu'est-ce que c'est que cette bâtisse ? Et dans quelle ville suis-je ?

— Nous sommes ici à l'Hôtel de la Maison Blanche, Seattle, État de Washington, répliqua l'employé en accentuant son froncement de sourcils.

Le professeur Hale s'évanouit. Trois heures plus tard, il s'éveillait à l'hôpital. Il était alors minuit, heure du Pacifique, donc trois heures du matin sur la côte est. En fait, il avait été déjà minuit à Washington et à Boston, au moment où il était sorti du *Washington Spécial* à Seattle.

Le physicien se précipita à la fenêtre, et secoua ses deux poings fermés vers le ciel. Geste futile, en vérité.

Cependant, sur la côte est, la tempête avait pris fin au crépuscule, laissant une légère brume dans

l'air. Là-dessus, le public, obsédé par les étoiles, accabla les bureaux de l'Office Météorologique sous une avalanche de coups de téléphone concernant la durée du brouillard.

— Nous attendons une brise de l'océan, répondit l'Office. En fait, elle a déjà commencé à souffler ; d'ici une heure ou deux, le brouillard se sera dissipé.

À onze heures et quart, le ciel de Boston était clair.

Des milliers de gens affrontèrent le froid glacial pour contempler la mouvante théorie des étoiles qui avaient perdu leur caractère d'éternité. Il semblait qu'un événement incroyable se fût produit.

Au sein de la foule une rumeur monta et ne cessa de grandir. À minuit moins le quart, le fait était certain : la rumeur se tut pour renaître plus forte aux environs de minuit. Les gens réagirent différemment, comme il fallait s'y attendre : rire, indignation, joie cynique, horreur scandalisée, et même admiration.

Bientôt, dans certaines parties de la ville, ceux qui connaissaient un certain numéro de Fremont Street entreprirent un mouvement concerté et convergent, à pied, en automobile, ou dans des véhicules publics.

À minuit moins cinq, Rutherford R. Sniveley était assis dans sa maison, attendant l'heure fatidique. Il se refusait le plaisir de regarder jusqu'au dernier moment.

Le murmure croissant des voix à l'extérieur de sa maison lui révélait que tout allait bien. Il entendait crier son nom.

Malgré cela, il attendit que l'horloge eût sonné le douzième coup avant de se mettre à son balcon. Luttant contre le désir tyrannique de lever les yeux vers le ciel, il se força d'abord à les baisser vers la rue où se pressait la foule courroucée.

Des cars de police s'arrêtaient également sous ses fenêtres : il vit descendre de l'un d'entre eux le directeur de la Sûreté accompagné du maire de Boston. Mais cela ne l'intéressait nullement : il n'avait enfreint aucune loi.

Enfin, jugeant qu'il s'était privé assez longtemps de la joie suprême, il regarda les cieux muets. Quatre cent soixante-huit étoiles étincelantes y traçaient les mots suivants.

UTILISEZ
LE SAVON
SNIVELY.

Sa satisfaction ne dura pas plus d'une seconde. Son visage devint cramoisi tandis qu'il s'exclamait :

— Grand Dieu ! Il y a une faute d'orthographe !

Le rouge de ses joues tourna au violet, puis, tel un arbre qui s'abat, Rutherford R. Sniveley tomba à la renverse par la fenêtre.

Une ambulance transporta rapidement le magnat à l'hôpital le plus proche où on le déclara mort d'une attaque d'apoplexie.

Malgré la faute d'orthographe, les étoiles éternelles conservaient leur position de minuit. Le mouvement aberrant avait pris fin : les astres étaient redevenus fixes... afin de former cette phrase lapidaire : *Utilisez le savon Snively !*

Parmi les diverses explications fournies par tous ceux qui professaient des connaissances physiques et astronomiques, aucune ne fut plus lucide ni plus proche de la vérité que celle de Wendell Mehan, président de la Société Astronomique de New York.

« De toute évidence, écrivait-il, nous sommes en présence d'un simple phénomène de réfraction. Nulle force inventée par l'homme ne peut faire bouger une étoile. En conséquence, les étoiles occupent toujours leur place habituelle au firmament.

« Selon mon opinion, Sniveley a dû inventer un moyen de réfracter la lumière des étoiles à

l'intérieur ou à l'extérieur de la couche atmosphérique autour de la terre, de sorte qu'elles semblent avoir changé de place. Il a dû utiliser des ondes émises par un appareil de radio à fréquence fixe, ou, peut-être, par une série de quatre cent soixante-huit postes, en un point quelconque de la surface du globe. Même si nous ne comprenons pas le fonctionnement de cet appareil, il paraît évident que des rayons lumineux peuvent être déformés aussi bien par un champ d'ondes que par un prisme ou la force d'attraction.

« Comme Sniveley n'était pas un grand savant, je suppose que son invention appartient au domaine de l'empirisme et non de la logique. Selon toute probabilité, la découverte éventuelle de son projecteur ne permettra pas à nos savants d'en comprendre le secret, pas plus qu'un sauvage aborigène ne pourrait comprendre le fonctionnement d'un poste récepteur de radio s'il en mettait un en pièces détachées.

« Je base essentiellement mon assertion sur le fait que cette réfraction est, sans aucun doute, un phénomène appartenant à la quatrième dimension : sans quoi, son effet ne serait visible que sur une seule partie du globe. C'est seulement dans la quatrième dimension que la lumière pourrait être ainsi réfractée... »

Il y en avait beaucoup plus long à ce propos, mais mieux vaut passer tout de suite au paragraphe final :

« Cet effet ne saurait être permanent. J'entends par là qu'il ne saurait durer plus longtemps que le projecteur d'ondes qui le détermine. Tôt ou tard, on trouvera la machine de Sniveley et on l'arrêtera, à moins qu'elle ne se détériore ou qu'elle ne s'arrête d'elle-même... »

La pertinence de l'étude de M. Mehan fut clairement démontrée, deux mois et huit jours plus tard, quand la Compagnie de l'Électricité de Boston coupa le courant pour non-paiement des quittances, d'une maison sise au 901, de West Rogers Street, à dix blocs de distance de la demeure de Sniveley. Quelques secondes après la coupure des rapports enfiévrés provenant du côté nocturne de la terre apportaient la nouvelle que les étoiles avaient repris leur place habituelle en un instant.

Une enquête révéla que le signalement d'un certain Elmer Smith, qui avait acheté le 901, West Rogers Street, six mois auparavant, correspondait à celui de Rutherford R. Sniveley : à n'en pas douter, les deux hommes ne faisaient qu'une seule et même personne.

Dans la mansarde, on trouva un réseau compliqué de quatre cent soixante-huit antennes semblables à des antennes de radio, dont chacune avait une longueur et une orientation différentes. La machine à laquelle elles se trouvaient reliées n'était pas plus grande qu'un petit poste émetteur de radio, et, d'après les relevés de la Compagnie d'Électricité, il ne consommait guère plus de courant.

Par ordre exprès du président des États-Unis, l'appareil fut détruit sans qu'on eût examiné son agencement. Cette mesure d'autorité déclencha de nombreuses et violentes protestations. Néanmoins, elles ne servirent à rien puisque le mal (ou le bien ?) était déjà fait.

Dans l'ensemble, cette aventure a eu fort peu de répercussions sérieuses.

La masse du public s'intéresse davantage aux étoiles mais leur accorde moins de confiance qu'auparavant.

Roger Phlutter est sorti de prison et a épousé Elsie. Le professeur Milton Hale s'est aperçu qu'il se plaisait à Seattle où il s'est installé. Pour la première fois de sa vie il peut défier ouvertement sa sœur Agatha, maintenant qu'elle se trouve à deux mille miles de distance. Il tire beaucoup plus de joies de l'existence, mais on craint qu'il n'écrive beaucoup moins de livres.

Un dernier fait nous fournit un douloureux sujet de réflexion, car il jette un blâme fort sévère sur l'intelligence moyenne de la race humaine. Par ailleurs, il justifie largement l'oukase du président des États-Unis.

Ce fait nous paraît aussi humiliant que révélateur : pendant les deux mois et huit jours de fonctionnement de l'appareil inventé par Sniveley, la vente du savon Sniveley a augmenté de 915 % !

Tu n'as point tué

Le petit homme aux cheveux gris, au costume sobre d'un rouge vif, s'arrêta au coin de State Street et de Randolph Street pour acheter un micro-journal : le *Chicago Sun-Tribune* du 21 mars 1999. Personne ne fit attention à lui quand il pénétra dans un superdrugstore et s'installa dans un compartiment vide. Il introduisit une pièce de monnaie dans la fente d'un distributeur automatique, puis, tandis que le chariot mobile lui apportait son café, il jeta un regard sur la page de huit centimètres sur dix. Ses yeux étant d'une acuité extraordinaire, il pouvait lire les titres sans aucune aide artificielle. Mais il ne trouva rien d'intéressant pour lui en première et en seconde page : elles étaient consacrées à la politique internationale, à la troisième fusée en direction de Vénus, au dernier rapport de la désastreuse expédition sur la neuvième lune. Par contre, la page trois contenait deux histoires de meurtre : il tira de sa poche un micrographe, et l'ajusta pour pouvoir lire tout en buvant son café.

Le petit homme s'appelait Bela Joad. J'entends que c'était là son vrai nom : car il avait porté tant de noms différents dans tant de lieux divers que seule une mémoire phénoménale aurait pu les retenir. Une mémoire comme la sienne. Aucun de ces noms n'avait jamais été imprimé ; son visage n'avait jamais été vu ni sa voix entendue dans une émission de télévision. Vingt hommes au plus, chefs de plusieurs bureaux de police, savaient que Bela Joad était le plus grand détective du monde.

Il n'appartenait à aucun service officiel, ne touchait ni traitement ni frais généraux, ne recevait pas la moindre récompense. Peut-être qu'il possédait des revenus personnels, et considérait la chasse aux criminels comme un simple passe-temps. Peut-être encore qu'il tirait ses ressources du monde de la pègre tout en le combattant, et que les malfaiteurs lui fournissaient les subsides nécessaires à sa campagne contre eux. Quoi qu'il en fût, il ne travaillait pour personne : il travaillait contre le crime. Quand il s'intéressait à un meurtre important ou à une série de meurtres importants, il se mettait aussitôt à la besogne. Parfois, il s'entretenait au préalable avec le chef de la police de la ville intéressée ; parfois il opérait à l'insu de ce fonctionnaire et se présentait dans son bureau quelque temps plus tard pour lui fournir la preuve qui lui permettrait de procéder à une arrestation.

Il n'avait jamais témoigné en justice ; il n'avait jamais mis les pieds dans une salle de tribunal. S'il connaissait tous les malfaiteurs marquants d'une bonne douzaine de villes, par contre nul d'entre eux ne l'avait jamais connu que passagèrement, sous une fausse identité.

Donc, par cette matinée du 21 mars 1999, Bela Joad, tout en buvant son café, lisait, à travers son micrographe, les deux articles du *Sun-Tribune* qui avaient retenu son attention. L'un parlait d'une des très rares affaires où il avait échoué : la disparition (peut-être même l'enlèvement) du docteur Ernst Chappel professeur de criminologie à l'Université de Columbia. Il avait pour titre : NOUVELLE PISTE DANS L'AFFAIRE CHAPPEL ; mais une lecture attentive montra au détective que cette piste n'était nouvelle que pour le journal. Lui-même l'avait suivie jusque dans une impasse deux ans plus tôt, juste après la disparition du professeur. L'autre article annonçait qu'un certain Paul Girard, plus connu sous le nom de Gyp Girard, accusé d'avoir assassiné un rival qui lui disputait le contrôle des tripots clandestins de Chicago Nord, venait d'être acquitté la veille. Joad lut tout le compte rendu sans sauter un seul mot. Six heures auparavant, assis dans un *beergarten* de Neue Berlin, Allemagne

Occidentale, il avait appris la nouvelle de cet acquittement au cours d'un programme de télévision, et s'était embarqué aussitôt sur le premier stratoplane à destination de Chicago.

Sa lecture achevée, il appuya sur le bouton de sa montre-bracelet radiophonique : celle-ci se mit automatiquement en communication avec l'horloge parlante la plus proche et dit, juste assez fort pour qu'il pût l'entendre : « Neuf heures quatre. » Dyer Rand, directeur des services de la police, devait être dans son bureau.

Nul ne fit attention à Bela Joad pendant qu'il sortait du superdrugstore, ni pendant qu'il gagnait, au milieu de la foule des passants, l'énorme Maison Municipale, à l'angle de Randolph Street et de Clark Street. Le secrétaire du directeur de la police fit passer son nom (un faux nom bien sûr, mais Dyer Rand le reconnaîtrait), sans même lui accorder un second coup d'œil.

Rand lui serra la main par-dessus sa table de travail ; puis il pressa un bouton qui déclencha un signal bleu enjoignant à son secrétaire de ne le déranger sous aucun prétexte. Il se renversa ensuite contre le dossier de son fauteuil les doigts croisés sur sa chemise d'une sobriété classique dont les carreaux mauves et jaunes mesuraient à peine trois centimètres de côté.

— Je suppose que vous avez appris l'acquittement de Gyp Girard ? demanda-t-il.

— Bien sûr. C'est pour ça que je suis ici.

Rand fit une moue dégoûtée avant de poursuivre :

— Les preuves que vous m'avez envoyées étaient suffisamment valables. Elles auraient dû emporter le morceau. Mais j'aurais voulu que vous me les apportiez vous-même au lieu de me les expédier. Si j'avais pu me mettre en rapport avec vous par n'importe quel moyen, je vous aurais dit tout de suite que nous ne réussirions probablement pas à obtenir une condamnation. Joad, il nous est arrivé une chose terrible, et j'ai eu le sentiment que vous seul pourriez nous tirer d'affaire. Ah ! si j'avais pu me mettre en rapport avec vous...

— Il y a deux ans, sans doute ?

— Pourquoi me dites-vous ça ? demanda Rand d'un air stupéfait.

— Parce que le docteur Chappel a disparu à ce moment-là.

— Eh bien, non : il n'est pas question de cette histoire. J'ai cru que vous saviez quelque chose en vous entendant parler de deux ans. Nos ennuis ont commencé à cette date, à peu de chose près.

Il se leva de son bureau en matière plastique de forme bizarre, et se mit à arpenter la pièce.

— Joad, sept sur dix des crimes importants commis à Chicago au cours de l'année dernière sont restés sans solution. J'entends : sur le plan technique. En effet dans cinq de ces sept cas, nous savons qui est coupable, mais nous ne pouvons pas le prouver. Nous sommes incapables d'obtenir une condamnation.

» Le monde de la pègre est en train de nous battre plus sérieusement qu'il ne l'a jamais fait depuis l'époque de la Prohibition, il y a soixante-quinze ans. Si la situation reste inchangée, nous allons connaître des jours encore pires que ceux-là.

» Depuis vingt-quatre ans nous avons obtenu des condamnations dans huit affaires criminelles sur dix. Il y a vingt-cinq ans, avant que la loi eût admis l'utilisation du détecteur de mensonges devant les tribunaux, nous réussissions mieux qu'aujourd'hui : entre 1970 et 1980, par exemple, nous obtenions des condamnations dans six affaires sur dix ; maintenant nous en sommes à trois sur dix.

» Je connais la raison de cet échec, mais je ne sais absolument pas quoi faire. La raison, c'est que les criminels sont plus forts que le détecteur de mensonges !

Bela Joad hocha la tête, et répondit d'une voix douce :

— Quelques-uns d'entre eux ont toujours réussi à se moquer du détecteur. Cet appareil n'est pas parfait. Les juges ont toujours recommandé aux jurés de se rappeler que ses révélations ne sont pas

infaillibles, qu'on ne doit pas les considérer comme des indications définitives, qu'il faut d'autres preuves pour les appuyer. Et il y a toujours eu un individu capable de raconter des craques formidables sans que le graphique tracé par le détecteur n'en ait laissé rien voir.

— Je vous accorde que cela se produit une fois sur mille. Mais, depuis plus de deux ans, presque tous les caïds de la pègre se moquent totalement du détecteur.

— Vous faites donc allusion aux criminels professionnels, et non aux amateurs.

— Exactement. S'il n'en était pas ainsi, je pourrais croire... je ne sais pas au juste... Ma foi, je pourrais peut-être croire que toute notre théorie est fausse.

— Est-ce que vous ne pouvez pas renoncer à l'utiliser devant les tribunaux dans des affaires de ce genre ? On obtenait bien des condamnations avant qu'il fût inventé.

Dyer Rand se laissa tomber en soupirant dans son fauteuil pneumatique avant de répondre :

— Je ne demanderais pas mieux. Je regrette amèrement qu'on ait inventé ce fichu appareil et que son emploi ait été rendu légal. N'oubliez pas en effet que la loi permet aux deux parties en cause de l'utiliser devant un tribunal. Quand un criminel se sait capable de triompher du détecteur, il exige qu'on le lui applique, même si nous ne l'avons pas demandé. Dans ce cas, bien sûr, comment voulez-vous que le jury condamne un criminel dont le détecteur affirme l'innocence ?

— Évidemment.

— Prenez par exemple l'affaire de Gyp Girard. Je sais qu'il a tué Pete Bailey. Vous le savez aussi. Les preuves que vous m'avez envoyées étaient concluantes. Malgré ça, j'avais la certitude que nous perdrons. J'ai porté l'affaire devant le tribunal pour une seule et unique raison.

— Laquelle ?

— Je voulais vous faire venir ici, Joad. Je ne disposais d'aucun moyen de vous atteindre, mais j'espérais que, si vous appreniez l'acquittement de Gyp Girard, vous viendriez voir ce qui s'était passé.

Il se leva et se remit à arpenter la pièce avant d'ajouter :

— Joad, je deviens fou. Comment les criminels s'y prennent-ils pour battre le détecteur ? Voilà ce que je vous demande expressément de découvrir. C'est le boulot le plus dur que vous ayez jamais entrepris. Il faut que vous réussissiez, Joad, même si vous devez y mettre cinq ans.

» La loi a toujours été en avance sur les criminels dans le domaine scientifique. À présent les criminels (du moins ceux de Chicago) sont en avance sur nous. Si cette situation se prolonge, si nous ne trouvons pas la réponse cherchée, nous allons bientôt connaître une période effroyable où plus personne ne pourra marcher dans les rues sans risquer sa vie. Les fondations mêmes de notre société peuvent crouler. Nous nous trouvons en présence d'une force très puissante et très malfaisante.

Bela Joad fit sortir une cigarette du distributeur placé sur le bureau. Elle s'alluma automatiquement tandis qu'il la prenait entre ses doigts. C'était une cigarette verte, et il exhala par le nez un double jet de fumée verte avant de demander d'un ton détaché :

— Avez-vous des idées sur la question, Dyer ?

— J'ai dû éliminer les deux seules hypothèses qui m'étaient venues à l'esprit, à savoir : qu'on avait tripoté les appareils ou qu'on avait corrompu les techniciens. J'ai fait contrôler les hommes et les machines sur tous les plans possibles sans jamais rien découvrir. Dans les affaires très importantes j'ai pris des précautions spéciales. Par exemple, pour le procès Girard, nous avons utilisé un détecteur flambant neuf que j'ai fait vérifier dans mon bureau... Je l'ai appliqué au capitaine Burke, poursuivit-il en ricanant, auquel j'ai demandé s'il était fidèle à sa femme. Il m'a répondu oui, et la pointe sèche a failli se briser ! Après quoi, l'appareil a été porté au tribunal sous bonne garde.

— Et quel est le technicien qui en a assuré le fonctionnement ?

— Moi-même. J'avais étudié la question pendant quatre mois.

— Donc, ce n'est pas la machine et ce n'est pas l'opérateur : tel sera mon point de départ.

— Combien de temps vous faudra-t-il. Joad ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit le petit homme en rouge en haussant les épaules.

— Est-ce que je peux vous aider à démarrer ?

— Peut-être. Je voudrais la liste des criminels qui ont triomphé du détecteur, ainsi que leur dossier complet. Bien entendu, je parle de ceux dont vous êtes moralement sûr qu'ils ont commis un crime, au sujet desquels vous ne conservez pas le moindre doute dans votre esprit. Est-ce que ça vous prendra beaucoup de temps ?

— Tout est déjà prêt. J'avais fait dresser un rapport en prévision de votre arrivée : comme il est très long, on l'a reproduit en microfilms. Il tendit une petite enveloppe à Bela Joad.

— Merci, dit le détective. Je vais rompre tout contact avec vous jusqu'à ce que j'aie découvert quelque chose ou que j'aie besoin de votre aide. Pour commencer, je me propose de combiner un meurtre ; ensuite vous interrogerez l'assassin.

— Qui allez-vous faire assassiner ? demanda Rand, les yeux écarquillés.

— Moi-même, répondit Bela Joad en souriant.

De retour à son hôtel, il passa plusieurs heures à étudier les microfilms au moyen de son micrographe, jusqu'à ce qu'il en eût gravé tout le contenu dans sa mémoire. Puis il brûla les pellicules et l'enveloppe.

Après quoi Bela Joad paya sa note et disparut. Mais un petit homme qui lui ressemblait très vaguement loua, sous le nom de Martin Blue, une chambre bon marché, située dans Lake Shore Drive, le quartier général de la pègre de Chicago.

Celle-ci, en l'espace de cinquante ans, s'était modifiée bien moins qu'on n'aurait pu le croire. Les vices des hommes ne changent pas ou, à tout le moins, ils changent très lentement. Si certains délits étaient en régression très nette, par contre le jeu n'avait pas cessé de gagner du terrain. Peut-être fallait-il en chercher la cause dans une sécurité matérielle généralisée, telle qu'on n'en avait jamais connu de semblable : il n'était plus nécessaire d'économiser en vue de la vieillesse, comme on le faisait dans l'ancien temps.

Le jeu était un terrain fertile pour les escrocs qui le cultivaient admirablement. Une technique perfectionnée avait multiplié les moyens de jouer et, par suite, les moyens de tricher. L'organisation des tripots clandestins était devenue une affaire importante : il y avait des batailles rangées et des meurtres, dans le monde de la pègre, à propos de droits territoriaux, comme aux jours lointains de la Prohibition. L'alcool existait toujours, mais il avait beaucoup moins d'importance. Les gens apprenaient à boire avec modération. Quant au trafic des stupéfiants, il avait presque entièrement disparu.

Les vols et les cambriolages étaient moins nombreux que cinquante ans auparavant. Par ailleurs, les meurtres s'avéraient plus fréquents : criminologues et sociologues n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la cause de cette progression.

Naturellement, la pègre avait perfectionné ses moyens de destruction ; néanmoins, elle ne disposait pas d'armes atomiques. Celles-ci, soumises au contrôle rigoureux de l'armée, n'étaient utilisées ni par la police ni par les criminels. Tout individu trouvé en possession d'une arme atomique se voyait condamné à mort sans autre forme de procès. Cependant, les pistolets des tueurs de 1999, très légers, parfaitement silencieux, et d'un tout petit volume ne manquaient pas d'efficacité. Ils étaient faits de supermagnésium, ainsi que leurs cartouches. Le modèle le plus courant était le

calibre 19, aussi redoutable que le 45 d'une époque plus reculée : en effet, il pouvait contenir de cinquante à cent projectiles, minuscules mais explosifs.

Revenons maintenant à Martin Blue, dont l'entrée dans le monde de la pègre coïncida avec la disparition de Bela Joad.

Ce Martin Blue, s'il fallait en croire les apparences, n'était pas un individu très recommandable. Il semblait n'avoir aucun autre moyen d'existence que le jeu, et perdait, par petites sommes, un peu plus souvent qu'il ne gagnait. Il faillit se faire liquider en essayant de payer une de ses dettes avec un chèque maquillé. Il n'avait pas d'autre lecture que *Le Microturf*, et il buvait beaucoup trop, toujours dans une taverne doublée d'un tripot clandestin, dont Gyp Girard avait été propriétaire. Un soir, il s'y fit rosser copieusement pour avoir défendu ledit Gyp contre les insinuations du patron actuel qui prétendait que son prédécesseur avait perdu tout son cran et gagnait honnêtement sa vie.

Pendant quelque temps Martin Blue connut de sérieux revers de fortune ; à un tel point qu'il dut servir comme garçon dans un bistrot du boulevard Michigan tenu par un certain Joe Zatelli, le plus remarquable gandin de tout Chicago (cela à une période fin de siècle où les costumes en léopard synthétique, plus beau et plus cher que le vrai, étaient presque pour rien, et où les sous-vêtements de soie faisaient très vieux jeu).

Ensuite, une chose fâcheuse arriva à Martin Blue : son patron le tua. Joe le surprit en train de puiser dans le tiroir-caisse, et l'abattit de trois balles de revolver au moment où il se retournait. Après quoi, comme il ne se fiait jamais à des complices, il plaça le cadavre dans sa voiture puis alla le déposer dans une impasse derrière un télé-théâtre.

Quelques minutes plus tard, le cadavre de Martin Blue se leva, alla trouver Dyer Rand, et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

— Vous avez couru un fameux risque, déclara le chef de la police.

— N'exagérons pas, répondit Blue. J'avais mis des cartouches à blanc dans son pistolet, et j'étais à peu près sûr qu'il allait s'en servir. (Soit dit en passant, il ne s'apercevra jamais que les autres cartouches sont à blanc, sauf s'il essaie de tuer quelqu'un d'autre : elles n'ont pas l'air de cartouches à blanc.) Par ailleurs, je portais un gilet de corps très spécial, rembourré de façon à donner l'impression de la chair sous les doigts (mais, naturellement Zatelli n'a pas pu sentir les battements de mon cœur à travers le tissu). Et il était préparé de façon à imiter le bruit d'une balle explosive touchant son but, chaque fois qu'un projectile crevait un des compartiments.

— Mais s'il avait utilisé une autre arme ou d'autres cartouches ?

— De toute façon, mon gilet était à l'épreuve de tous les projectiles non atomiques. J'aurais couru un danger sérieux s'il avait voulu se débarrasser de mon corps d'une façon fantaisiste. Dans ce cas, je me serais sans doute tiré d'affaire mais ça aurait démoli mon projet, et il m'aurait fallu trois mois pour tout remettre sur pied. Heureusement j'avais étudié son style : je savais comment il allait s'y prendre. À présent, voici ce que j'attends de vous, Dyer...

Le lendemain matin, les journaux et les postes de télévision racontèrent l'histoire de la découverte du cadavre d'un inconnu dans une impasse. Au cours de l'après-midi, ils annoncèrent que c'était le corps d'un certain Martin Blue, escroc sans envergure, domicilié à Lake Shore Drive. Le soir venu, le bruit se répandit dans le monde de la pègre que la police soupçonnait Joe Zatelli pour lequel Blue avait travaillé.

Effectivement, des agents en bourgeois surveillaient la maison de Zatelli pour voir où il irait s'il se hasardait à sortir. Un petit homme qui ressemblait assez à Bela Joad ou à Martin Blue montait la garde du côté de la façade. Malheureusement, Zatelli s'esquiva par la porte de derrière, et réussit à se défaire des détectives lancés à ses trousses.

Néanmoins, ils l'arrêtèrent le lendemain matin, puis l'amènèrent au bureau central. On lui appliqua le détecteur de mensonge, pendant qu'on l'interrogeait sur Martin Blue. Il reconnut que le défunt avait travaillé pour lui, mais qu'il l'avait vu pour la dernière fois au moment où il quittait son travail le soir du meurtre. Le détecteur révéla qu'il ne mentait pas.

Alors, on lui joua un sale tour. Martin Blue entra dans la pièce où on interrogeait son assassin. Or, le coup rata : la pointe sèche du détecteur ne monta pas d'un dixième de millimètre, tandis que Zatelli regardait Blue et les policiers d'un air de profonde indignation.

— Vous vous foutez de moi ! s'exclama-t-il. C'mec-là est pas mort, et vous me demandez si c'est moi qui l'ai buté ?

Pendant qu'on le tenait, on l'interrogea sur d'autres crimes qu'il aurait pu commettre ; mais, de toute évidence, d'après ses réponses et celles du détecteur, il n'en avait commis aucun. On le relâcha.

Naturellement, cela mit fin à l'existence de Martin Blue. Après s'être montré à Zatelli, il ne pouvait plus servir à rien.

— En tout cas, dit Bela Joad à Dyer Rand, nous avons appris quelque chose.

— Quoi donc ?

— Nous avons la certitude que le détecteur est battu. Vous auriez pu faire jusqu'à présent une série d'arrestations non motivées. Les preuves que je vous ai envoyées contre Girard auraient pu être erronées. Mais nous savons maintenant que Zatelli a bel et bien été plus fort que la machine. Je regrette simplement qu'il ne soit pas sorti par la porte de devant : je l'aurais pris en filature, et nous aurions su toute l'histoire au lieu de n'en connaître qu'une partie.

— Vous allez reprendre votre enquête à zéro ?

— Oui, mais pas de la même façon. Cette fois-ci, je vais me faire assassin, et pour ça j'aurai besoin de vous.

— Vous pouvez compter sur moi. Ne voulez-vous pas me dire ce que vous avez en tête ?

— Malheureusement non, Dyer. Il s'agit d'une simple intuition que j'ai depuis le début de cette affaire. Mais je vais vous demander de faire autre chose pour moi.

— Bien sûr. Vous n'avez qu'à parler.

— Ordonnez à un de vos hommes de prendre Zatelli en filature et le contrôler tous ses faits et gestes. Mettez-en un autre sur les traces de Gyp Girard. En fait, prenez tous les hommes dont vous pourrez disposer et collez-en un aux trousses de chaque type qui a battu le détecteur au cours des deux dernières années. Surtout, qu'ils ne sachent pas qu'ils sont suivis.

— J'ignore où vous voulez en venir, mais je ferai comme vous voudrez. Est-ce que vous ne pouvez absolument rien me dire, Joad ? N'oubliez pas qu'il s'agit d'une affaire très importante qui peut entraver définitivement l'action de la justice.

— Vous poussez les choses un peu trop au noir, mon cher Dyer. Si la justice est mise en échec dans le monde de la pègre, vous obtenez votre pourcentage habituel de condamnations en ce qui concerne les crimes d'amateurs.

— Je ne vois pas comment cela peut se rattacher à notre affaire ? déclara le chef de la police d'un air intrigué.

— Pourtant, ça a peut-être une importance capitale. C'est pourquoi je ne peux encore rien vous dire, mais ne vous inquiétez pas...

Joad se pencha par-dessus le bureau et tapota l'épaule de Dyer, ressemblant ainsi, sans s'en douter, à un fox-terrier en train de donner la patte à un airedale. Après quoi, il poursuivit :

— Je vous promets de vous apporter le mot de l'énigme.

— Savez-vous vraiment ce que vous cherchez ?

— Oui. Je cherche un criminologiste qui a disparu depuis plus de deux ans : le docteur Ernst Chappel.

— Vous pensez que... ?

— Bien sûr ; c'est pour ça que je cherche le docteur Chappel.

Sur ces mots, Bela Joad quitta le bureau de Dyer pour se replonger dans les bas-fonds.

Et dans les bas-fonds monta une étoile nouvelle. La renommée de cet homme fut si prompte à se répandre que nous devrions parler de *nova* plutôt que de simple étoile. Physiquement il n'était pas plus grand que Bela Joad ou Martin Blue, mais il n'avait ni la douceur du premier ni la veulerie du second. Officiellement, il dirigeait une boîte de nuit ; toutefois, derrière cette façade, il se passait d'étranges choses ignorées de la police et bien connues de la pègre.

Il se nommait Willie Ecks, et aucun caïd ne s'était jamais fait aussi vite tant d'amis ni tant d'ennemis. Les uns étaient puissants, les autres très dangereux : en d'autres termes, ils appartenaient à la même catégorie d'individus.

Sa courte carrière fut vraiment (si je puis me permettre de rester dans le domaine des métaphores célestes) météorique. Pour une fois, cette comparaison rebattue et inexacte se trouve employée à bon escient. Les météores ne montent pas (comme le savent tous ceux qui ont étudié la météorologie, science sans le moindre rapport avec les météores). Ils tombent avec un bruit sourd. Et c'est ce qui arriva à Willie Ecks quand il fut monté assez haut.

Trois jours auparavant, son pire ennemi avait disparu. Les lieutenants de ce dernier firent circuler le bruit que les flics l'avaient ramassé ; mais c'était du baratin pur et simple destiné à dissimuler leur intention de venger leur chef. Cela devint manifeste lorsqu'on apprit, le lendemain matin, que le cadavre du truand, proprement lesté de plusieurs poids, venait d'être repêché au fond du Lagon Bleu de Washington Park.

Le soir de ce même jour, dans tous les bistrots de la pègre, se répandit la nouvelle que la police connaissait l'assassin et qu'elle avait l'intention d'arrêter Willie Ecks afin de l'interroger (le meurtre, soit dit en passant, avait été commis au moyen d'une arme atomique). Ces choses-là finissent toujours par se savoir, même quand on ne le voudrait pas.

Or Willie Ecks se cachait depuis deux jours dans un petit hôtel de North Clark Street, vieille bâtisse démodée munie d'ascenseurs et de fenêtres, lorsqu'un des très rares fidèles qui connaissaient sa retraite frappa à sa porte d'une certaine façon et fut reçu aussitôt.

Le fidèle se nommait Mike Leary : ça avait été un ami intime de Willie, et un ennemi intime du personnage distingué qui, selon les journaux, venait d'être retrouvé au fond du Lagon Bleu.

— Ça m'a tout l'air que t'es dans la mouscaille, Willie, déclara Mike.

— Oui, répliqua le caïd. (Il n'avait pas employé de pâte épilatoire depuis deux jours : son visage était bleu de poils, et encore plus bleu de frousse.)

— Y a un moyen de t'en sortir, Willie. Ça te coûtera dix sacs. C'est-y qu'tu peux les dégouter ?

— Je les ai là. Dis toujours ton truc.

— Y a un mec que j'peux contacter quand j'veux. J'me suis jamais servi de lui, mais comment que j'irais le voir si j'étais dans le pétrin ousque t'es ! Y peut te tirer d'affaire, Willie.

— Comment ça ?

— Y peut t'apprendre à battre l'détecteur. T'as qu'à dire un mot : j'te l'amène ici et y t'affranchit. Après ça tu te laisses piquer par les flics : y t'interrogent, et y sont obligés d'laisser tomber l'accusation.

— Et s'ils m'interrogent sur d'autres... d'autres choses que j'ai pu faire ?

— Il arrangera ça avec le reste. Pour cinq sacs, c'mec-là te blanchira foutrement de la tête aux

pieds.

— Dis donc, c'était dix sacs tout à l'heure...

— Faut bien que j'gagne ma croûte, non ? Du moment que t'as les dix sacs sur toi, ça les vaut bien, tu crois pas ?

Willie Ecks essaya vainement de discuter : il lui fallut donner à Mike Leary cinq billets de mille dollars. D'ailleurs, ça n'avait pas beaucoup d'importance, car c'était des billets d'une espèce très particulière : leur encre verte devait tourner au violet au bout de quelques jours. Or, même en 1999, il était impossible de dépenser des billets de mille violets : au moment où le changement se produirait, Mike Leary tournerait au violet, lui aussi, mais il ne pourrait plus rien faire.

Tard dans la soirée, on frappa de nouveau à la porte de Willie Ecks. Il appuya sur le bouton qui rendait le panneau transparent de son côté.

Le gangster observa très soigneusement l'homme à l'aspect banal immobile sur le palier. Il ne prêta pas la moindre attention aux contours du visage ni au complet jaune râpé de son visiteur. Il étudia les yeux, et surtout la forme des oreilles qu'il compara mentalement à celles des photographies jadis étudiées par lui avec minutie.

Après quoi, il remit son pistolet dans sa poche, ouvrit la porte, et dit :

— Entrez.

L'homme au complet jaune une fois dans la pièce, Willie Ecks referma soigneusement la porte, puis tourna la clé dans la serrure.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, docteur Chappel, déclara-t-il.

Et il avait l'air de parler sérieusement.

À quatre heures du matin, Bela Joad se trouvait devant la porte de l'appartement de Dyer Rand. Il lui fallut attendre, dans la lumière tamisée du couloir, que le chef de la police fût sorti de son lit, gagnât la porte, puis éclairât le panneau transparent pour examiner son visiteur.

Après quoi, la serrure magnétique soupira doucement, et la porte s'ouvrit. Rand avait les yeux chassieux, les cheveux en broussaille. Chaussé de pantoufles rouges en matière plastique, il portait un pyjama en néonylon assez fripé.

Il s'écarta pour livrer passage à Bela Joad. Le détective s'avança jusqu'au centre de la pièce, et regarda autour de lui avec curiosité. C'était la première fois qu'il pénétrait dans le domicile du chef de la police. L'appartement ressemblait à celui de n'importe quel autre célibataire fortuné de l'époque : meubles d'un goût discret, murs de différentes teintes pastel, légèrement fluorescents, émettant une douce chaleur et la constante caresse de rayons ultraviolets grâce auxquels les locataires avaient la peau bronzée d'un bout de l'année à l'autre. Le tapis se composait de carrés de trente centimètres de côté, alternativement gris et crème dont chacun pouvait être déplacé à volonté, afin de répartir l'usure de façon égale. Quant au plafond, c'était l'habituel miroir d'une seule pièce qui donnait l'illusion d'une hauteur et d'un espace considérables.

— Bonnes nouvelles, Joad ? demanda Rand.

— Oui, mais il ne s'agit pas ici d'une entrevue officielle. Ce que je vais vous révéler doit rester entre nous.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous m'avez l'air de dormir encore, Dyer. Prenons un peu de café ; ça vous réveillera et ça me fera le plus grand bien.

— D'accord, répondit Rand.

Il passa dans la petite cuisine, et appuya sur le bouton qui allait faire chauffer le breuvage.

— Faut-il que je l'arrose ? cria-t-il.

— Bien sûr.

Une minute plus tard, le chef de la police revenait dans la pièce, porteur de deux tasses de *café royal*^[5] fumant. Puis, lorsqu'il se fut commodément installé à côté de son visiteur et que tous deux eurent avalé une première gorgée du liquide parfumé, il demanda d'un ton impatient :

— Et alors, Joad ?

— Je ne plaisantais pas tout à l'heure en vous disant que cette entrevue devait rester confidentielle. Je peux vous donner la solution du problème, mais à une condition : vous devrez l'oublier immédiatement, ne jamais en parler à personne, et ne prendre aucune mesure à ce sujet.

— Je ne peux absolument pas vous promettre une chose pareille ! s'exclama Rand en regardant son compagnon d'un air stupéfait. Voyons, Joad, je suis le directeur de la police ! J'ai des devoirs envers moi-même et envers les habitants de Chicago.

— C'est pour ça que je suis venu vous trouver ici au lieu d'aller vous voir à votre bureau. Pour l'instant, mon cher Dyer, vous n'êtes pas en service.

— Mais...

— J'ai votre promesse ?

— Bien sûr que non !

— En ce cas, je regrette de vous avoir réveillé, dit Bela Joad en soupirant.

Sur ces mots, il posa sa tasse et fit mine de se lever.

— Un instant, je vous prie ! Vous ne pouvez pas me faire ça ! Vous ne pouvez pas filer sans rien dire !

— Vous croyez ?

— C'est bon, c'est bon ! Je vous donne ma promesse. Je suppose que vous avez une raison valable, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je vous crois sur parole, Joad.

— Parfait, répondit le détective en souriant. En ce cas, vous allez entendre mon rapport sur ma dernière affaire. Car ce sera la dernière, Rand : je vais me lancer dans un nouveau métier.

— Lequel ? demanda Rand en lui jetant un coup d'œil incrédule.

— Je vais enseigner aux criminels à battre le détecteur de mensonges.

Dyer Rand posa lentement sa tasse et se leva. Il fit un pas vers le petit homme, deux fois moins lourd que lui, confortablement installé dans son fauteuil.

— N'essayez pas de me toucher, mon vieux, déclara Bela Joad sans cesser de sourire. Cela pour deux raisons. D'abord, vous seriez incapable de me faire du mal, et moi je pourrais être obligé de vous en faire alors que je n'en ai pas la moindre envie. Ensuite, ce que je veux entreprendre est parfaitement correct, parfaitement régulier. Asseyez-vous.

Dyer Rand s'assit.

— Quand vous m'avez dit que cette affaire était importante, poursuivit le détective, vous ne saviez pas combien elle l'était. Et elle va le devenir bien davantage : Chicago ne représente qu'un simple point de départ. À propos, je vous remercie de ces rapports que je vous avais demandés. Ils sont exactement ce que j'attendais.

— Les rapports ? Mais ils sont encore dans mon bureau, au central.

— Ils y étaient. Je les ai lus et détruits, ainsi que leurs copies : n'y pensez plus. Par ailleurs, n'attachez pas une trop grande importance à vos statistiques que j'ai lues également.

— Et pourquoi dois-je n'y plus penser ? demanda Dyer en fronçant les sourcils.

— Parce qu'elles confirment ce qu'Ernie Chappel m'a révélé ce soir. Savez-vous, mon cher, que le nombre des crimes commis au cours de l'année dernière a baissé dans des proportions beaucoup plus importantes que le pourcentage des condamnations obtenues par vous ?

— Oui, je l'ai remarqué. Vous croyez donc qu'il y a un rapport entre les deux faits ?

— Sans aucun doute. La plupart des meurtres sont perpétrés par des assassins professionnels, des récidivistes. Je dirai plus : sur des milliers de meurtres annuels, 90 % sont commis par *quelques centaines de professionnels*. Or, savez-vous que le nombre de ceux-ci a diminué d'un bon tiers au cours des deux dernières années ? Voilà pourquoi le nombre des crimes a baissé également.

Bela Joad avala une gorgée de café, puis se pencha en avant et poursuivit :

— D'après votre rapport, Gyp Girard tient aujourd'hui un débit de boissons vitaminées dans le West Side : il n'a pas commis un seul délit depuis un an, depuis qu'il a battu le détecteur de mensonges. Joe Zatelli, le truand le plus dur du Near North Side, n'est plus qu'un inoffensif patron de bistro. Même histoire à propos de Carey Hutch, Wild Bill Wheeler... Mais pourquoi réciterais-je toute la liste ? Vous la possédez, n'est-ce pas ? Seulement, elle n'est pas complète ; il y manque le nom de tous ceux qui sont allés se faire enseigner par Ernie Chappel à échapper au détecteur, et qui n'ont pas été arrêtés. Or, neuf sur dix d'entre eux *n'ont pas commis un seul crime depuis ce temps-là* !

— Continuez, je vous écoute.

— Ma première enquête sur l'affaire Chappel m'avait prouvé qu'il avait disparu volontairement. Je savais que c'était un grand homme doublé d'un honnête homme. Je savais aussi qu'il avait toute sa raison, car c'était un psychiatre en même temps qu'un criminologiste, et un psychiatre doit avoir toute sa raison. J'ai donc conclu qu'il avait eu un sérieux motif de disparaître.

» Quand vous m'avez appris, il y a neuf mois, ce qui s'était passé à Chicago, j'ai commencé à soupçonner Chappel d'être venu ici pour faire sa besogne. Commencez-vous à comprendre ?

— Pas très nettement.

— Peut-être ne parvenez-vous pas à concevoir comment un psychiatre peut aider des criminels à échapper au détecteur de mensonges ?

— Ma foi...

— Eh bien, il s'agit d'un traitement hypnotique élémentaire que tout psychiatre digne de ce nom pouvait déjà appliquer il y a cinquante ans. Les clients de Chappel ne savent rien à son sujet ; ils ne voient en lui qu'un mystérieux personnage qui leur permet d'échapper aux griffes de la justice. Ils viennent le trouver, lui donnent une forte somme, et lui disent sur quels crimes la police pourra les interroger en cas d'arrestation. Il leur demande d'énumérer tous les délits qu'ils peuvent avoir commis, pour éviter de se faire pincer à propos de vieilles histoires. Ensuite...

— Un instant, s'il vous plaît. Comment réussit-il à obtenir tant de confiance de leur part ?

— C'est simple, répliqua Joad en faisant un geste d'impatience. Ils n'avouent pas un seul crime. Chappel ne leur demande qu'une liste comprenant tout ce qu'ils ont pu faire. Il est incapable de savoir s'ils lui racontent des blagues en rajoutant des délits imaginaires, ou s'ils disent la vérité. Donc, ça n'a aucune importance.

» Ensuite il les soumet, sans les endormir, à une légère influence hypnotique, et leur affirme qu'ils n'ont jamais été des criminels, qu'ils n'ont jamais commis la moindre des actions portées sur la liste. Ça n'est pas plus difficile que ça.

» En conséquence, lorsque vous leur appliquez le détecteur en leur demandant s'ils ont perpétré tel ou tel méfait, ils vous répondent non, et *ils le croient*. C'est pour ça que Joe Zatelli n'a pas bronché en voyant Martin Blue entrer dans votre bureau. Tout ce qu'il savait de la mort de Blue, il

l'avait appris par les journaux.

— Où se trouve Ernst Chappel ?

— Vous n'allez pas l'arrêter, Dyer.

— Pas l'arrêter ? Il n'existe pas d'homme plus dangereux que lui !

— Dangereux pour qui ?

— Pour qui ? Êtes-vous fou ?

— Certes non. C'est l'homme le plus dangereux qui soit pour le monde de la pègre. Réfléchissez un peu, Dyer. Chaque fois qu'un criminel a la frousse d'être pincé, il va trouver Ernie ou le fait venir. Ernie le rend aussi blanc que neige et le persuade *qu'il n'est pas un criminel*.

» Par suite, neuf fois sur dix il devient honnête homme. D'ici vingt ans, le monde de la pègre aura cessé d'exister à Chicago. Il n'y aura plus de crimes organisés par des criminels professionnels. Il ne vous restera que les amateurs, et ils n'ont pas grande importance... Si nous prenions un autre *café royal* ?

Dyer Rand se dirigea vers la petite cuisine. Bien qu'il fût bien éveillé, il marchait comme en rêve.

À son retour, Bela Joad reprit en ces termes :

— Maintenant que j'ai décidé de travailler avec Ernie, nous allons étendre ce système à toutes les villes du monde assez grandes pour avoir un « milieu » important. Nous entraînerons des recrues (j'ai déjà repéré deux de vos hommes que je vous prendrai peut-être après avoir fait une petite enquête à leur sujet). Nous choisirons nos apôtres avec un soin minutieux : il ne nous en faudra pas plus d'une douzaine.

— Mais, voyons, Joad, pensez à tous les crimes qui vont demeurer impunis !

Le détective acheva son café et se leva.

— Qu'est-ce qui est le plus important : châtier des criminels ou mettre fin au crime ? D'ailleurs, du point de vue moral, doit-on châtier un homme pour un crime, alors qu'il ne se souvient plus de l'avoir commis, alors qu'il n'est plus un criminel ?

— C'est bon, vous avez gagné, répondit Dyer Rand en soupirant. Je tiendrai ma promesse. Je suppose que... je ne vous reverrai plus ?

— Je le crains, Dyer. Et je sais ce que vous allez ajouter... Oui, nous allons boire ensemble une deuxième fois : mais ne mettez pas de café dans l'alcool !

Le directeur de la police apporta deux verres, et demanda :

— Allons-nous boire à la santé d'Ernie Chappel ?

— Je vous propose un autre toast dans lequel il ne sera pas oublié, répondit Bela Joad en souriant. Buvons à tous les hommes qui travaillent à perdre leur gagne-pain. En effet, les médecins travaillent pour aboutir à une époque où la race humaine sera si bien portante qu'elle n'aura plus besoin d'eux ; les avocats travaillent pour aboutir à une époque où il n'y aura plus de litiges ; les policiers, les détectives, les criminologistes travaillent pour aboutir à une période où ils deviendront inutiles car il n'y aura plus de criminels.

Dyer Rand approuva gravement d'un signe de tête et leva son verre. Les deux hommes burent d'un trait.

Les Myeups

L'astronef en provenance d'Andromède II se mit à tourbillonner comme une toupie sous l'effet de forces formidables. L'Andromédien à cinq membres attaché par des courroies sur le siège du pilote tourna les trois yeux protubérants d'une de ses têtes vers les quatre autres Andromédiens attachés par des courroies sur différentes couchettes.

— *L'atterrissage va être dur, dit-il. Il ne se trompait pas.*

Elmo Scott frappa sur le clavier de sa machine à écrire, puis écouta le « dziing » du chariot qui alla jusqu'au bout de sa course et actionna le timbre. Le bruit lui ayant paru agréable, il recommença. Mais il n'y avait toujours pas le moindre mot sur la feuille blanche insérée sous le rouleau.

Il alluma une autre cigarette et la regarda fixement (la feuille, pas la cigarette). Il n'y avait toujours pas le moindre mot sur le papier.

Il se renversa sur sa chaise, puis se retourna pour regarder le doberman au poil lisse, marron et noir, couché au centre géométrique du tapis.

— Veinard, lui dit-il. Le chien agita le tronçon de queue qu'il possédait. Ce fut sa seule réponse.

Elmo Scott dirigea de nouveau ses yeux vers la feuille blanche : elle ne portait toujours pas le moindre mot. Ses doigts frappèrent les touches et écrivirent : « Le moment est venu pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours du parti. » Pendant qu'il contemplait cette phrase, il sentit l'impondérable souffle d'une idée lui effleurer la joue.

— Toots ! s'écria-t-il. Une charmante petite brunette en blouse de guingan bleu sortit de la cuisine et se posta à côté de lui. Il lui entoura la taille du bras tout en disant :

— J'ai une idée.

Elle lut les mots tapés sur la feuille blanche et déclara :

— C'est ce que tu as écrit de mieux, depuis trois jours, à l'exception de ta lettre de réabonnement au *Reader's Digest* qui, à mon avis, était encore plus réussie.

— Ferme ça, je te prie ! Sais-tu ce que je vais faire de cette phrase ? Je vais en faire le point de départ d'une nouvelle de science-fiction en la modifiant mot par mot. Je ne peux pas me tromper. Regarde bien.

Il lui lâcha la taille pour taper au-dessous de sa première phrase : « Le moment est venu pour tous les Myeups de bonne volonté de voler au secours du parti. »

— Tu piges, Toots ? Ça a déjà tout l'air d'un début de nouvelle de science-fiction. Apprends pour ta gouverne que les « Myeups » sont des « Monstres-aux-Yeux-Pédonculés ». Vise un peu ce qui va suivre.

Au-dessous de la seconde phrase, il tapa ceci : « Le moment est venu pour tous les Myeups de bonne volonté de voler au secours de... » Puis, après avoir bien contemplé la feuille il demanda :

— Que dois-je mettre, Toots ? « la galaxie » ou « l'univers » ?

— Tu ferais mieux de mettre ton nom. Si tu n'es pas arrivé à pondre une histoire et à la vendre d'ici deux semaines, nous serons obligés de quitter ce cottage pour retourner à la ville... et il te faudra reprendre ton boulot au journal au lieu de consacrer tout ton temps à écrire... et...

— Ça suffit, Toots. Je sais tout ça. Je ne le sais que trop bien.

— N'empêche que tu ferais mieux de mettre : « Le moment est venu pour tous les Myeups de bonne volonté de voler au secours d'Elmo Scott. »

Le grand doberman bougea sur le tapis et dit :

— Pas la peine.

Les deux têtes humaines se tournèrent vers lui.

Ensuite la petite brunette frappa le plancher de son pied mignon et s'exclama :

— Tu n'as pas honte, Elmo, de me jouer des tours pareils ! Voilà à quoi tu as passé le temps que tu aurais dû consacrer à écrire : à apprendre le ventriloquisme !

— Non, Toots, fit le chien. Vous vous trompez.

— Elmo ! comment peux-tu arriver à lui faire remuer les mâchoires comme s'il...

Elle s'arrêta net lorsque son regard eut passé de la tête de l'animal au visage de l'homme : si Elmo Scott n'avait pas une frousse de tous les diables, c'était un comédien de premier ordre.

— Elmo ! s'exclama-t-elle à nouveau (mais, cette fois-ci, sa voix n'était plus qu'un gémissement plaintif). Elle n'essaya pas de taper du pied. Elle s'écroula sur les genoux de son mari, et, s'il ne l'avait pas saisie fermement, elle serait sans doute tombée sur le plancher.

— N'ayez pas peur, Toots, dit le doberman. Elmo Scott retrouva un semblant de lucidité :

— Qui que vous soyez, je vous défends d'appeler ma femme Toots. Son nom est Dorothy.

— Vous l'appellez bien Toots.

— Ça... ça n'est pas pareil.

— Je le vois bien, dit le doberman en ouvrant la gueule et en laissant pendre la langue comme s'il riait. Le concept qui vous est entré dans l'esprit lorsque vous avez prononcé le mot « femme » est fort intéressant. J'en conclus que vous habitez une planète bisexuée.

— Nous habitons une... Dites donc, qu'est-ce que vous me racontez ?

— Sur Andromède II, nous avons cinq sexes différents. Mais, à la vérité, nous sommes une race hautement développée. La vôtre est hautement primitive. Je devrais dire même : basement primitive. Votre langage comporte, je m'en aperçois, des implications déconcertantes : ce n'est pas un langage mathématique. Pour revenir à mon propos initial, vous en êtes encore au stade bisexué. Depuis combien de temps êtes-vous sorti du stade monosexué ? N'essayez pas de nier que vous avez appartenu à ce stade : je peux lire le mot « amibe » dans votre pensée.

— Si vous pouvez lire dans ma pensée, pourquoi parlerais-je ?

— Par égard pour Toots... pardon : pour Dorothy. Nous ne saurions poursuivre une conversation muette à trois puisque vous n'êtes pas télépathiques, elle et vous. D'ailleurs, nous allons être plus nombreux dans quelques instants. J'ai convoqué mes compagnons.

Il se mit à rire de nouveau avant d'ajouter :

— Surtout, n'ayez pas peur d'eux, quelle que soit la forme sous laquelle ils apparaîtront. Ce ne sont que des Myeups, sans plus.

— Des M... Myeups ? balbutia Dorothy. Vous voulez dire que vous êtes des M... Monstres-aux-Yeux-P... Pédonculés ? C'est ce qu'Elmo entend par le mot « Myeups » ; mais vous, vous n'êtes pas...

— C'est précisément ce que je suis. Bien sûr, vous ne voyez pas en ce moment-ci mon corps véritable. Pas plus que vous ne verrez celui de mes compagnons. Nous animons temporairement les corps de créatures d'une intelligence inférieure à la nôtre. Si vous nous voyiez tels que nous sommes en réalité, je vous assure que vous n'hésiteriez pas à nous classer dans l'espèce des Myeups. Chacun de nous a cinq membres et deux têtes ; chacune de nos têtes est munie de trois yeux pédonculés.

— Où sont donc vos corps véritables ? demanda Elmo.

— Ils sont morts... Un instant : ce mot, je le vois, a pour vous un sens plus fort que celui que je lui prêtais. Ils sont en sommeil, temporairement inhabitables, et ont besoin de quelques réparations. Ils se trouvent dans la carcasse fondue d'un astronef qui a été dérouté dans votre espace trop près d'une planète : votre planète. C'est pour cela que nous nous sommes écrasés au sol.

— Où ça ? Il y a vraiment un astronef dans les parages ? Où ça, dites ?

Les yeux d'Elmo sortaient presque de leurs orbites tandis qu'il posait ces questions au chien.

— Cela ne vous regarde pas, Terrestre. Si vous et vos semblables trouviez notre appareil et l'examiniez, peut-être découvririez-vous la navigation interstellaire avant d'y être suffisamment préparés. L'ordre cosmique serait bouleversé... Il y a déjà bien assez de guerres cosmiques en ce moment, grommela-t-il. Quand nous avons été déroutés dans votre espace, nous étions en train de fuir devant une escadrille de Bételgeuse.

— De bétel quoi ? demanda Dorothy. Elmo, cette histoire n'était donc pas assez délirante comme ça, qu'il faille encore y ajouter du bétel en escadrille ?

— Il faut croire que non, lui répondit son mari d'un ton résigné, car un écureuil venait de se frayer passage à travers un trou au bas de la porte.

— Boujou' tout l'monde, dit l'écureuil. On a bien 'eçu ton missage, Un.

— Tu vois ce que je voulais dire, Toots ? déclara Elmo.

— Tout va bien, Quatre, déclara le doberman. Ces gens feront très bien notre affaire. Je te présente Elmo et Dorothy Scott : pour ce qui est de Dorothy, ne l'appelle pas Toots.

— Boujou', missié, boujou', ma'âme. Ça me fait 'udemment plaisi' de fai'e vot' connaissance.

Une fois de plus le chien ouvrit la gueule et laissa pendre sa langue de telle sorte qu'il était impossible de s'y méprendre : il riait de tout son cœur.

— Peut-être vaudrait-il mieux que je vous explique l'accent de Quatre, reprit-il. Nous nous sommes dispersés. Chacun de nous est entré dans le corps d'une créature d'intelligence inférieure, et, une fois à l'abri, a pris contact avec l'esprit d'un membre quelconque de l'espèce dominante, pour lui emprunter son langage, son niveau intellectuel, son degré d'imagination. D'après vos réactions, je conclus que Quatre a appris le langage d'un esprit qui ne parle pas tout à fait comme vous.

— J'c'ois bien qu'oui, dit l'écureuil.

Elmo réprima un léger frisson et demanda :

— Notez, que je ne vous suggère rien de semblable, mais pourquoi donc ne vous êtes-vous pas emparé directement de représentants de l'espèce dominante ?

Le doberman prit un air scandalisé. Elmo n'avait jamais vu un chien prendre un air scandalisé, mais le doberman réalisa ce tour de force.

— C'est absolument inconcevable, déclara-t-il. Les lois de la morale cosmique nous interdisent de nous emparer d'une intelligence supérieure au quatrième niveau. Nous autres, Andromédiens, sommes au vingt-troisième niveau, et je m'aperçois que vous, les Terrestres...

— Arrêtez ! s'exclama Elmo. Ne me le dites pas. Ça pourrait me donner un complexe d'infériorité... Au fait, est-ce que ça m'en donnerait un ?

— Ça s'pou'ait bien, dit l'écureuil.

— Donc, poursuivit le doberman, vous pouvez vous rendre compte que si nous autres, Myeups, nous nous manifestons devant vous (auteur, à ce que je vois, de ce genre de littérature appelée science-fiction), ce n'est pas par simple coïncidence. Après avoir étudié plusieurs esprits, nous nous sommes arrêtés au vôtre parce qu'il nous a paru capable d'admettre l'hypothèse de visiteurs venus d'Andromède. Par exemple, si Quatre, ici présent, avait tenté d'expliquer les choses à la femme dont il a étudié l'esprit, elle serait probablement devenue folle.

— J’c’ois bien qu’oui, dit l’écureuil.

Une poule passa la tête par le trou au bas de la porte, puis la retira après avoir poussé un gloussement.

— Vous seriez bien gentils de laisser entrer Trois, dit le doberman. Mais je crains fort qu’il vous soit impossible de communiquer directement avec lui. Il s’est aperçu qu’il serait beaucoup trop compliqué de modifier subjectivement la structure du gosier de la créature qu’il habite. Ceci n’a aucune importance, car il peut communiquer avec nous télépathiquement, et nous pouvons vous transmettre ses commentaires. Pour l’instant, il vous envoie ses compliments et vous prie de lui ouvrir la porte.

Le gloussement de la poule (une grosse poule noire) devenant furieux, Elmo dit à sa femme :

— Tu ferais mieux d’ouvrir, Toots.

Dorothy Scott quitta les genoux de son mari et alla pousser le battant. Puis elle tourna vers le chien un visage consterné en proférant d’une voix faible :

— Il y a une vache sur la route. Elle se dirige par ici. Est-ce que vous croyez sérieusement qu’elle...

— Il, corrigea le doberman. Oui, ce doit être Deux. Votre langage étant parfaitement inadéquat dans la mesure où il ne possède que deux genres, il vaut mieux que vous nous désigniez tous par le pronom « il » : ça sera beaucoup plus commode. Naturellement, ainsi que je vous l’ai expliqué, nous appartenons à cinq sexes différents.

— Vous ne nous avez rien expliqué à ce sujet, fit observer Elmo d’un air très intéressé.

Dorothy foudroya son mari du regard :

— Je lui conseille de n’en rien faire. Cinq sexes différents !... Tous entassés dans un même astronef !... Je suppose qu’il faut vous y mettre à cinq pour...

— Exactement, répliqua le chien. Et maintenant, si vous voulez bien avoir la bonté d’ouvrir la porte à Deux, je suis sûr que...

— Je n’en ferai rien ! Laisser entrer une vache dans la maison ! Me prenez-vous pour une folle ?

— Nous pourrions vous rendre folle si nous le voulions, déclara le doberman.

— Tu ferais mieux d’ouvrir la porte, Dorothy, dit Elmo après avoir regardé tour à tour le chien et sa femme.

— Excellent conseil, approuva le doberman. Soit dit en passant, nous n’allons pas abuser de votre hospitalité ni vous demander de faire des choses déraisonnables.

Dorothy ouvrit la porte. La vache entra d’un pas lourd regarda Elmo et lui dit :

— Salut, mon pote. Ça boume ?

Elmo ferma les yeux.

— Où est Cinq ? demanda le doberman à la vache. Est-ce que tu as pu communiquer avec lui ?

— Tu parles, Charles. Il amène sa viande par ici. Dis donc, Un, l’mec que j’ai contacté n’était qu’une pauvre cloche. Et ces deux michés, qui c’est ?

— Celui qui a des pantalons est un écrivain. Celle qui a une jupe, c’est sa femme.

— Qu’est-ce que c’est qu’une femme ? demanda la vache. Il (ou : elle) se tourna vers Dorothy, lui lança une œillade grivoise, et conclut :

— La jupe, ça m’botte mieux que l’grimpant. Comment qu’tu vas, ma pépée ?

Elmo se leva de sa chaise, et jeta à la vache un coup d’œil furieux.

— Dites donc, vous..., commença-t-il. Incapable d’aller plus loin, il fut pris d’un fou rire irrésistible et s’affaissa de nouveau sur sa chaise. Dorothy s’exclama d’un ton indigné :

— Elmo ! Est-ce que tu vas permettre à une vache...

Le dernier mot s'étrangla dans sa gorge au moment où son regard rencontra celui de son mari, et elle éclata de rire à son tour. Elle se laissa tomber si lourdement sur les genoux d'Elmo qu'il poussa un grognement plaintif.

Le doberman, lui aussi, riait tant qu'il pouvait, sa longue langue rose pendant entre ses crocs.

— Je suis heureux de constater que vous avez le sens de l'humour, dit-il d'un ton approbateur. En fait, c'est une des raisons pour lesquelles nous vous avons choisis. À présent, soyons sérieux, je vous prie. Aucun de vous deux ne subira le moindre mal, mais vous allez être l'objet d'une surveillance attentive. Tant que nous serons là, vous ne devrez ni quitter la maison ni vous approcher du téléphone.

— Combien de temps comptez-vous rester ? demanda Elmo. Nous n'avons que quelques jours de vivres.

— Cela suffira largement. Nous parviendrons à construire un nouvel astronef en très peu d'heures. Je vois que cela vous étonne : je me hâte donc d'ajouter que nous pouvons travailler dans une dimension plus lente.

— Je comprends, dit Elmo.

— De quoi parle-t-il, mon chéri ? demanda Dorothy.

— D'une dimension plus lente. J'ai utilisé ça dans une de mes histoires. Tu passes dans une autre dimension où le temps n'est pas le même que dans la tienne : tu y restes un mois, et tu reviens quelques minutes ou quelques heures après ton départ, si tu comptes selon le temps de la dimension où tu vis d'habitude.

— Et c'est toi qui as inventé ça ? Mon chéri, c'est formidable !

Elmo adressa un sourire au doberman, et poursuivit :

— Donc, voilà tout ce que vous voulez : que nous vous permettions de rester ici jusqu'à ce que vous ayez construit un nouvel astronef, que nous vous fichions la paix, et que nous n'avertissions personne de votre présence ?

— Exactement, répliqua le chien qui sembla arborer un air ravi. Nous ne vous dérangerons pas sans nécessité ; par contre, vous serez surveillés par moi-même ou par Cinq.

— Cinq ? Où est-il ?

Ne vous effrayez pas : il se trouve sous votre chaise en ce moment-ci, mais il ne vous fera aucun mal. Vous ne l'avez pas vu tout à l'heure quand il est entré par le trou. Cinq, je te présente Elmo et Dorothy Scott : pour ce qui est de Dorothy, ne l'appelle pas Toots.

Un froissement d'écailles se fit entendre sous la chaise. Dorothy poussa un cri perçant, et releva ses pieds qu'elle plaça sur les genoux de son mari. Ce dernier essaya d'en faire autant, ce qui donna lieu à une certaine confusion.

Sous la chaise, il y eut un petit rire sec, puis une voix sifflante prononça les mots suivants :

— Bonnes gens, ne vous inquiétez pas. Avant de le lire dans votre esprit il y a un instant, j'ignorais qu'en faisant ce bruit de crécelle je vous avertissais que je m'apprêtais à... Voulez-vous penser à ce mot, je vous prie... merci !... à frapper.

Un serpent à sonnette de cinq pieds de long sortit de sous la chaise et vint se lover à côté du doberman.

— Cinq ne vous fera aucun mal, répéta celui-ci. Pas plus que nous quatre.

— J'c'ois bien qu'non, dit l'écureuil.

La vache s'appuya contre le mur, croisa ses pattes de devant, et déclara d'une voix nonchalante :

— C'est juste, Auguste.

Après quoi, il (ou : elle) jeta un nouveau coup d'œil grivois à Dorothy et poursuivit :

— T'sais, ma pépée, faut pas t'biler comme ça rapport à ma pomme. J'vois bien c'qui t'asticote, et j'te jure que t'as rien à craindre pour ton parquet : j'sais m'tenir dans une carrée.

Elle se mit à ruminer placidement, puis ajouta :

— D'une façon comme d'une autre, je s'rai pas vache avec vous.

Elmo Scott frissonna légèrement.

— Vous avez fait des jeux de mots pires que celui-là, lui dit le doberman. Et croyez bien que ça n'est pas facile quand on utilise un langage qu'on vient d'apprendre. Mais je vois une question dans votre esprit : vous vous étonnez de ce que des créatures d'un niveau intellectuel très élevé puissent posséder le sens de l'humour. La réponse est évidente si vous réfléchissez tant soit peu : votre propre sens de l'humour n'est-il pas plus développé que celui des créatures moins intelligentes que vous ?

— C'est juste, reconnut Elmo. Mais, dites donc, je viens de penser à autre chose. Andromède est une constellation et non pas une étoile. Pourtant vous m'avez dit que votre planète se nommait Andromède II. Comment cela se fait-il ?

— En vérité, nous venons de la planète d'une étoile qui appartient à la constellation d'Andromède mais que vous ne connaissez pas. Elle est trop petite pour que vos télescopes puissent la déceler. Je lui ai donné un nom qui vous était familier ; j'ai baptisé l'étoile d'après la constellation pour plus de commodité.

Le vague doute (à quel propos, il n'aurait su le dire) qui pouvait s'embusquer dans l'esprit d'Elmo Scott se dissipa instantanément.

La vache décroisa ses pattes :

— Qu'est-ce qu'on fout icigo ? demanda-t-elle.

— Rien, à ce qu'il semble, répondit le doberman. Cinq et moi, nous allons monter la garde, l'un après l'autre.

— Va te mettre au boulot, dit le serpent à sonnette. Je prendrai le premier tour. Une demi-heure : ça te fera un mois là-bas.

Le chien hocha la tête en signe d'assentiment. Il se leva trotta jusqu'à la porte, et poussa le battant de son museau après avoir soulevé le loquet avec sa queue. L'écureuil, la poule et la vache le suivirent.

— On s'reverra, ma pépée, dit la vache.

— J'c'ois bien qu'oui, dit l'écureuil.

Environ deux heures plus tard, le doberman, dont c'était le tour de garde, leva brusquement la tête.

— Les voilà partis, annonça-t-il.

— Plaît-il ? demanda Elmo Scott.

— Leur nouvel astronef vient de décoller. Il est sorti de l'espace terrestre et se dirige à présent vers Andromède.

— Vous avez dit « leur » ; vous n'êtes donc pas parti avec eux ?

— Moi ? Bien sûr que non. Je suis Rex, votre chien. Vous vous en souvenez, je l'espère. Mais Un, qui occupait mon corps, m'a permis de comprendre ce qui s'était passé et a laissé subsister en moi une intelligence inférieure.

— Inférieure ?

— À peu près égale à la vôtre, Elmo. D'après ce qu'il m'a dit, elle ne tardera pas à disparaître, mais pas avant que je vous aie tout expliqué. En attendant si vous me donniez de quoi manger ? J'ai faim. Toots, voulez-vous me préparer une bonne pâtée ?

— Je vous défends d'appeler ma femme Toots... Dites donc, vous êtes bien Rex ?

— Mais bien sûr.

— Ouvre-lui une boîte de pâtée pour les chiens, Toots... Au fait, j'ai une idée : allons tous les trois à la cuisine pour continuer notre conversation.

— Est-ce que je peux en avoir deux boîtes ? demanda le doberman.

— Bien sûr, Rex, répondit Dorothy en les tirant du placard.

Le chien se coucha sur le seuil.

— Dis donc, Toots, suggéra Elmo, si on cassait la croûte, nous deux ? Je commence à avoir la dent... Ainsi, mon cher Rex, tu prétends qu'ils sont partis comme ça, sans même nous dire au revoir ?

— C'est moi qu'ils ont chargé de ce soin. Par ailleurs, Elmo, ils vous ont rendu un fameux service pour vous remercier de votre hospitalité. Un a regardé à l'intérieur de votre tête et a découvert le facteur d'inhibition qui vous empêchait de trouver des sujets de nouvelles. Il l'a fait disparaître. À présent, vous pourrez écrire de nouveau. Peut-être pas mieux qu'auparavant, mais, du moins, vous n'attraperez pas la cécité des neiges à force de regarder du papier blanc.

— Je me fiche pas mal de ça pour l'instant. Qu'est devenu l'astronef qu'ils n'ont pas réparé ? Est-ce qu'ils l'ont laissé ?

— Bien sûr. Mais, au préalable, ils en ont retiré leurs corps pour les remettre en état. À ce propos, c'était bel et bien des Myeups, vous savez. Deux têtes chacun, cinq membres (qui leur servaient indifféremment de bras ou de jambes), et six yeux (trois par tête) au bout de longs pédoncules. J'aurais voulu que vous les voyiez.

— Ça t'est égal de manger un repas froid, mon chéri ? demanda Dorothy en posant sur la table du pain et du jambon.

Son mari la regarda sans la voir, fit : « Hein ? » puis se retourna vers le doberman. Celui-ci se leva et s'approcha du gros plat de pâtée que Dorothy venait de placer sur le plancher. « Merci, Toots », dit-il. Après quoi, il se mit à déglutir bruyamment.

Elmo se fit un sandwich dans lequel il mordit à belles dents. Le chien, ayant terminé son déjeuner, lapa un peu d'eau et revint s'étendre sur le paillason.

— Rex, dit Elmo en le regardant fixement, si j'arrive à trouver l'astronef qu'ils ont abandonné, je ne serai pas obligé de continuer à écrire. J'y trouverai assez de choses pour... Dis donc, je vais te faire une proposition.

— Bien sûr, répliqua le doberman : si je vous apprends où est l'astronef, vous m'amènerez une chienne pour me tenir compagnie, et vous élèverez des petits dobermans. De toute façon, c'est ce que vous allez faire, quoique vous n'en sachiez encore rien. Le Myeup nommé Un vous a collé cette idée dans la tête : il m'a dit que je devais, moi aussi, tirer profit de cette aventure.

— D'accord. Vas-tu m'apprendre où est l'astronef ?

— Bien sûr, maintenant que vous avez fini ce sandwich. L'astronef était quelque chose que vous auriez pris pour un grain de poussière, si vous l'aviez vu, sur le dessus de votre tranche de jambon. Il était de taille microscopique. Vous venez de le manger.

Elmo Scott se prit la tête à deux mains. Le doberman avait ouvert la gueule : sa langue pendait entre ses crocs, exactement comme s'il eût été en train de rire.

Son maître pointa vers lui un index tremblant et demanda :

— Tu veux dire que je suis condamné à écrire jusqu'à la fin de mes jours pour gagner ma vie ?

— Pourquoi pas ? Ils ont jugé que vous seriez beaucoup plus heureux comme ça. D'ailleurs, maintenant que le facteur d'inhibition a disparu, vous n'aurez plus aucun mal. Vous ne serez plus obligé de commencer par : « Le moment est venu pour tous les hommes de bonne volonté... » À ce propos, ce n'est pas le hasard qui vous a fait remplacer « hommes » par « Myeups » : c'est Un qui a

eu cette idée. Il était déjà dans mon corps, en train de vous observer ; il s'amusait comme un petit fou.

Elmo se leva et se mit à arpenter la pièce :

— À ce qu'il semble, ils m'ont possédé jusqu'à l'os, murmura-t-il. Et cependant, Rex, si tu veux m'aider, je crois que je vais les avoir à mon tour.

— Comment ça ?

— Nous pouvons gagner une fortune grâce à toi : le seul chien parlant du monde entier. Rex, mon vieux, tu auras des colliers incrustés de diamants, et des biftecks bien faisandés, et... tout ce qu'il te plaira. Veux-tu ?

— Quoi faire ?

— Parler.

— Ouah ! dit le doberman.

Dorothy Scott regarda son mari :

— Pourquoi as-tu fait ça, Elmo ? demanda-t-elle. Tu m'avais recommandé de ne jamais lui demander de parler si nous n'avions pas quelque chose à lui donner ; or il venait de finir de manger.

— Sais pas. J'ai oublié. Ma foi, je ferais mieux de me mettre au travail.

Il enjamba le chien, passa dans la pièce voisine, et s'installa devant sa machine à écrire.

— Toots, cria-t-il.

Puis, lorsque Dorothy fut près de lui, il ajouta :

— Je crois que j'ai une idée. Cette phrase : « Le moment est venu pour tous les Myeups de bonne volonté de venir au secours d'Elmo Scott », renferme le germe d'une idée. Elle me fournit même un titre : « Les Myeups. » Ça sera l'histoire d'un type qui essaie d'écrire une nouvelle de science-fiction, et, brusquement, son... chien... je peux en faire un doberman, comme Rex... et après ça... Attends, tu liras quand j'aurai fini.

Il inséra une feuille blanche sous le rouleau et tapa le titre :

LES MYEUPS

Un coup à la porte

Je connais une jolie petite histoire d'épouvante qui tient en deux phrases : *Le dernier homme sur la Terre était assis tout seul dans une pièce. Il y eut un coup à la porte...*

Deux phrases et trois points de suspension. Naturellement, l'épouvante ne réside pas dans les phrases, mais dans les points de suspension et ce qu'ils impliquent : qu'est-ce qui frappe à la porte ? Confronté avec l'inconnu, l'esprit humain supplée quelque chose plein d'une horreur vague.

En l'occurrence, il n'y avait rien de tellement horrible.

Le dernier homme sur la Terre (ou, pour autant qu'il sût, dans l'univers entier) *était assis tout seul dans une pièce*. Une pièce assez bizarre, en vérité. Il venait de s'apercevoir combien elle était bizarre et avait étudié la raison de sa bizarrerie. La conclusion à laquelle il parvint ne lui inspira aucune horreur mais une certaine contrariété.

Walter Phelan, professeur d'anthropologie à l'Université de Nathan jusqu'à ce que ladite Université eût cessé d'exister, deux jours auparavant, ne s'épouvantait pas facilement. Entendons-nous bien : Walter Phelan n'était pas un héros ; il n'aurait pu passer pour tel même aux yeux d'un homme doué d'une imagination délirante. Petit de taille, doux de caractère, il avait assez piètre apparence et ne l'ignorait pas.

Cela ne le tracassait nullement à l'heure actuelle. En fait, étant donné les circonstances, il ne s'inquiétait plus de grand-chose. Théoriquement, il savait que, deux jours plus tôt, en l'espace d'une heure, la race humaine avait été détruite, à l'exception de lui-même et d'une femme (une seule) qui se trouvait quelque part. L'existence de cette dernière ne préoccupait pas Walter Phelan le moins du monde : il ne la verrait sans doute jamais, et ça lui était bien égal.

Les femmes n'avaient tenu aucune place dans son existence depuis la mort de Martha, dix-huit mois auparavant. Pourtant Martha n'avait pas été une mauvaise épouse encore qu'elle fût un petit peu trop autoritaire. Oui, il l'avait beaucoup aimée, d'un amour calme et profond. Aujourd'hui, il avait quarante ans ; il n'en avait que trente-huit quand sa femme était morte mais, ma foi, il n'avait jamais songé à la remplacer. Il s'était consacré entièrement aux livres : ceux qu'il lisait et ceux qu'il écrivait. À présent, si écrire des livres n'avait plus aucun sens, il pouvait passer le reste de sa vie à en lire.

En vérité, un peu de compagnie lui eût été agréable, mais il finirait par s'habituer à la solitude. Peut-être qu'au bout d'un certain temps il prendrait plaisir aux rares visites des Zans. Néanmoins, ça lui paraissait difficile à concevoir. Leur mode de pensée était à l'opposé du sien : ils avaient beau posséder une certaine intelligence, il n'existait entre eux et lui aucun terrain commun de discussion.

Une fourmi est relativement intelligente ; pourtant aucun homme n'a jamais pu communiquer avec une fourmi. Aux yeux de Walter, les Zans étaient des fourmis d'une espèce supérieure, et il lui semblait que les Zans considéraient la race humaine exactement comme la race humaine avait considéré les fourmis. Ce qui était certain, c'est qu'ils avaient traité la Terre de la même façon que les hommes traitaient les fourmilières : toutefois, ils avaient agi avec beaucoup plus d'efficacité.

Par contre, ils lui avaient donné des tas de livres. Ils s'étaient montrés très chic à ce sujet dès qu'il leur avait dit ce qu'il désirait, et il leur avait fait part de son désir immédiatement après avoir

appris qu'il était destiné à passer le reste de sa vie seul dans cette pièce. Le reste de sa vie, ou (pour employer les termes mêmes des Zans) « à-tout-ja-mais ». L'esprit le plus brillant (et les Zans, de toute évidence, étaient des esprits brillants) a ses idiosyncrasies. Les destructeurs de l'humanité avaient appris à parler anglais en quelques heures, mais ils persistaient à séparer toutes les syllabes...

Mettons fin à cette digression.

Il y eut un coup à la porte.

Toute l'histoire est là, cher lecteur, sauf les trois points d'exclamation, ellipse que je vais maintenant combler en vous montrant qu'il n'y avait rien d'horrible en l'occurrence.

Walter Phelan cria : « Entrez. » La porte s'ouvrit. Bien sûr, ce n'était qu'un Zan. Il ressemblait exactement à tous les autres : Walter n'avait pas encore trouvé moyen de les différencier. Il avait environ quatre pieds de haut et ne ressemblait à rien de connu sur la Terre (du moins à rien de connu sur la Terre jusqu'à l'arrivée des Zans).

— Bonjour Toto, dit Walter. (En apprenant qu'aucun d'eux ne portait de nom, il avait décidé de les appeler tous : Toto, et les Zans paraissaient prendre ça très bien.)

Le visiteur répondit : « Bon-jour, Wal-ter. » C'était un véritable rite : le coup à la porte, puis le salut. L'homme attendit.

— Pre-mier point, commença le Zan. À par-tir d'au-jourd'hui, tu tour-ne-ras ton fau-teuil de l'autre côté.

— C'est bien ce que je pensais, Toto. Cette paroi nue est transparente quand on la regarde de l'extérieur, n'est-ce pas ?

— Elle est trans-pa-rente.

— Je ne me trompais pas. Je suis dans un zoo, n'est-ce pas ?

— C'est ex-act.

— Je le savais, soupira Walter. Cette paroi nue, sans aucun meuble devant elle, est faite d'une substance différente de celle des autres murs... Si je persiste à lui tourner le dos, que ferez-vous ? Est-ce que vous me tuerez ? (Je te demande ça dans l'espoir d'une réponse affirmative.)

— Nous t'en-lè-ve-rons tes li-vres.

— Là, tu me possèdes, Toto. C'est bon, je me tournerai de l'autre côté pour lire. Combien d'autres animaux y a-t-il dans votre zoo ?

— Deux cent seize.

— Il n'est pas complet, Toto ! Même un zoo de cinquième ordre est mieux monté que ça ; je veux dire : serait mieux monté, s'il restait encore des zoos de cinquième ordre. Avez-vous choisi au hasard ?

— Oui, les pre-miers spé-ci-mens que nous a-vons trouvés. Un mâle et une fe-melle de cent huit es-pè-ces di-fférentes.

— Que leur donnez-vous à manger ? (je parle des carnivores).

— Nous fa-bri-quons de la nou-rr-i-ture syn-thé-tique.

— Très astucieux. Et la flore ? Avez-vous monté un jardin botanique ?

— La flore n'a pas été en-do-mma-gée par les vi-bra-tions. Elle con-ti-nue à pou-sser.

— Elle a de la veine ! Vous avez été plus durs pour la faune... Dis donc, Toto, tu as commencé par un « premier point ». Je suppose qu'il y a un second point embusqué quelque part. De quoi s'agit-il ?

— Une chose que nous ne com-pre-nons pas. Deux des autres a-ni-maux dorment et ne se réveillent pas. Ils sont froids.

— Ça arrive dans les zoos les mieux tenus, Toto. Il est probable qu'ils n'ont rien d'extraordinaire, sauf qu'ils sont morts.

— Morts ? Ça veut dire a-rrê-tés. Mais rien ne les a a-rrê-tés. Cha-cun d'eux était seul.

Walter regarda le Zan avec de grands yeux :

— Dis-moi, Toto, est-ce que, par hasard, tu ne saurais pas ce que c'est que la mort naturelle ?

— La mort, c'est quand on tue un ê-tre vi-vant, quand on l'em-pê-che de vi-vre.

— Quel âge as-tu, Toto ? demanda Walter en clignant les paupières.

— J'ai seize... mais tu ne com-pren-drais pas le mot. Ta pla-nè-te a tour-né sept mille fois au-tour du so-leil. Je suis en-core jeune.

— Un enfant au maillot, déclara Walter en sifflant doucement.

Après avoir bien réfléchi pendant quelques instants, il ajouta :

— Écoute-moi, Toto : tu as quelque chose de très important à apprendre au sujet de la planète où tu te trouves. Nous avons ici un type qui ne se balade pas dans le coin d'où tu viens. Un vieux à barbe blanche, armé d'une faux et d'un sablier. Vos vibrations ne l'ont pas tué.

— Qui est-ce ?

— Tu peux l'appeler le Faucheur Impitoyable. Ou, plus simplement, le Temps. Les hommes et les animaux de la Terre vivent jusqu'à ce que le Temps les arrête, pour parler comme toi.

— C'est lui qui a a-rrê-té ces deux cré-a-tu-res ? Est-ce qu'il va en a-rrê-ter d'au-tres ?

Walter ouvrit la bouche pour répondre et la referma aussitôt. Quelque chose dans la voix du Zan montrait que son visage aurait eu une expression inquiète, s'il avait possédé un visage reconnaissable comme tel.

— Peux-tu m'emmener voir ces animaux qui refusent de se réveiller ? demanda Walter. Ou bien, est-ce contre le règlement ?

— Viens, dit le Zan.

Cela s'était passé dans l'après-midi du second jour. Le lendemain matin arrivèrent plusieurs Zans qui se mirent à déménager les meubles et les livres de Walter. Après quoi, ils le déménagèrent lui-même. Il se retrouva dans une pièce beaucoup plus grande, à cent mètres de distance.

Il s'assit et attendit patiemment. Cette fois encore, quand il y eut un coup à la porte, il sut ce qui allait se passer et se leva poliment. Un Zan ouvrit la porte, puis s'écarta. Une femme entra.

Walter s'inclina et dit :

— Walter Phelan. Je me présente, au cas où Toto ne vous aurait pas appris mon nom. Il essaie de se montrer bien élevé, mais il ne connaît pas toutes nos conventions sociales.

Il remarqua avec soulagement que la femme paraissait calme :

— Je m'appelle Grace Evans, monsieur Phelan. Que se passe-t-il ? Pourquoi m'ont-ils amenée ici ?

Walter l'examina pendant qu'elle parlait. Elle était bien faite et aussi grande que lui. Elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans : l'âge de Martha. Elle possédait cette confiance en soi qui lui avait tant plu chez Martha, bien qu'elle fût contraste avec la simple bonhomie qui le caractérisait. En fait, elle ressemblait un peu à sa chère défunte.

— Je crois savoir pourquoi ils vous ont amenée ici, répondit-il, mais, avant de vous l'apprendre, je crois qu'il vaudrait mieux revenir en arrière. Savez-vous ce qui s'est passé par ailleurs ?

— Vous faites allusion au fait qu'ils ont tué tout le monde ?

— Oui. Asseyez-vous, je vous en prie. Avez-vous deviné comment ils ont opéré ?

— Non, répondit-elle en s'affalant dans un fauteuil confortable. Je l'ignore ; mais je suppose que ça n'a pas beaucoup d'importance.

— Bien sûr. Néanmoins, voici l'histoire, du moins tout ce que j'en sais : j'ai fait parler l'un d'eux et j'ai établi quelques rapprochements, ce qui m'a permis d'arriver à certaines conclusions. Les Zans sont relativement peu nombreux sur la Terre. J'ignore combien il y en a dans leur lieu d'origine. L'emplacement de ce dernier m'est également inconnu ; il doit se trouver en dehors du système solaire. Vous avez vu l'astronef dans lequel ils sont arrivés ?

— Oui, il est aussi grand qu'une montagne.

— Presque. Eh bien, il est équipé de façon à pouvoir émettre une certaine vibration (c'est le nom qu'ils donnent à la chose dans notre langage, mais je suppose qu'il s'agit d'une onde hertzienne et non de vibration sonore) capable de détruire toute vie animale. L'astronef lui-même est à l'épreuve de cette vibration. Je ne sais si sa portée est assez étendue pour exterminer toute la planète d'un seul coup ou bien s'ils ont survolé la Terre en cercles successifs. Toujours est-il que les ondes ont tué tous les êtres vivants instantanément et, je l'espère, sans douleur. Si nous deux et les deux cents et quelques animaux de ce zoo n'avons pas été tués, c'est parce que nous nous trouvions à l'intérieur de l'astronef. Ils nous avaient ramassés comme spécimens. Au fait, vous savez que nous sommes dans un zoo, n'est-ce pas ?

— Je... je m'en doutais.

— Les parois de devant sont transparentes, vues de l'extérieur. Les Zans ont eu l'ingéniosité d'aménager l'intérieur de chaque cellule de façon à reproduire l'habitat naturel de la créature qu'elle contient. Ces cellules (comme celle où nous sommes, par exemple) sont faites de matière plastique : les Zans ont une machine qui peut en fabriquer une en dix minutes. Si nous autres, Terrestres, nous avions possédé une machine semblable, il n'y aurait pas eu de crise du logement. Quoi qu'il en soit cette crise n'existe plus à l'heure actuelle. D'autre part, j'imagine que la race humaine (c'est-à-dire vous et moi) n'a plus besoin de se tourmenter au sujet de la bombe atomique et de la prochaine guerre. Les Zans ont résolu sans conteste pas mal de nos problèmes.

Grace Evans eut un pâle sourire :

— Oui, dit-elle, c'est encore un de ces cas où l'opération a parfaitement réussi mais où le malade est mort. Il faut avouer que nous étions dans un affreux gâchis... Vous rappelez-vous votre capture ? Moi, non. Je me suis endormie une nuit pour me réveiller le lendemain dans une cage à bord de l'astronef.

— Moi non plus, je ne me souviens de rien. Je suppose qu'ils ont commencé par envoyer des ondes à basse intensité pour nous faire perdre conscience. Ensuite, ils nous ont survolés, ramassant au hasard quelques spécimens pour leur zoo. Après avoir utilisé l'espace disponible dans leur astronef, ils ont donné tout le jus et le compte de l'humanité a été réglé. C'est hier seulement qu'ils ont compris qu'ils avaient commis une erreur en nous surestimant : ils nous croyaient immortels, comme eux.

— Que me racontez-vous là ?

— Ils peuvent être tués, mais ils ignorent ce que c'est que la mort naturelle. Du moins, ils l'ignoraient jusqu'à hier où deux d'entre nous sont morts.

— Deux d'entre nous... Oh !

— Oui, deux des animaux de leur zoo. Un canard et un serpent. Deux spécimens irrémédiablement perdus. Et, d'après leur estime du temps, ceux qui restent n'ont que quelques minutes à vivre. Ils croyaient posséder des spécimens permanents.

— Selon vous, ils ne se rendaient pas compte à quel point notre vie est de courte durée ?

— Exactement. L'un d'eux m'a dit qu'il avait sept mille ans et qu'il était tout jeune. Soit dit en passant, ils sont bisexués, mais ils doivent se reproduire à peu près une fois tous les dix mille ans.

Hier, en apprenant que la vie des animaux terrestres est ridiculement brève, ils ont dû être bouleversés jusqu'à la moelle, en admettant qu'ils aient de la moelle. Quoi qu'il en soit, ils ont décidé de réorganiser leur zoo en groupant les spécimens par couples. Ils estiment que nous durerons davantage collectivement sinon individuellement.

— Oh !

Grace Evans se leva et une légère rougeur envahit ses joues :

— Si vous vous imaginez... s'ils s'imaginent...

Elle se tourna vers la porte.

— Je crois qu'elle est fermée à clé, dit Walter Phelan d'un ton calme. Mais vous n'avez pas lieu de vous inquiéter. S'ils s'imaginent quelque chose, moi, je ne m'imaginerai rien. Vous n'avez même pas besoin de me dire que vous ne voudriez pas de moi si j'étais le seul homme sur la Terre : ce serait grotesque, dans les circonstances actuelles.

— Est-ce qu'ils vont nous garder enfermés dans cette petite pièce pour le reste de nos jours ?

— Elle n'est pas si petite que ça. Nous nous installerons très bien. Je peux parfaitement dormir dans un de ces fauteuils... Et n'allez pas croire, ma chère amie, que je ne sois pas entièrement d'accord avec vous. En dehors de toute considération personnelle, le moins que nous puissions faire pour la race humaine est de la laisser finir avec nous au lieu de la perpétuer afin de permettre qu'elle soit exposée en permanence dans un zoo.

— Je vous remercie, dit-elle d'une voix presque imperceptible tandis que ses joues reprenaient leur couleur normale. Ses yeux brillaient de colère, mais Walter comprit qu'elle n'était pas irritée contre lui. Il trouva qu'en la circonstance elle ressemblait vraiment beaucoup à Martha.

— Si la situation était différente..., reprit-il en souriant.

Elle bondit hors de son fauteuil, et, l'espace d'un instant, il crut qu'elle allait lui flanquer une gifle. Néanmoins, elle se laissa retomber sur son siège avec lassitude.

— Si vous étiez un homme..., commença-t-elle d'un ton amer. Vous m'avez dit qu'ils pouvaient être tués, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute. Je les ai étudiés. Bien qu'ils paraissent affreusement différents de nous, je crois qu'ils ont à peu près le même métabolisme, le même type de systèmes circulatoire et digestif. Je crois que tout ce qui tuerait l'un de nous tuerait également l'un d'eux.

— Mais vous m'avez dit...

— Oh, bien sûr, il y a des différences. Ils ne possèdent pas le facteur qui provoque le vieillissement de l'homme. À moins qu'ils ne soient munis de glandes régénératrices des cellules, dont les hommes sont dépourvus.

Ayant oublié sa colère, elle se penchait en avant d'un air profondément intéressé.

— Je crois que vous avez raison. Et je suis sûre qu'ils ne sentent pas la douleur.

— Je l'espérais ; mais qu'est-ce qui vous donne cette certitude, ma chère amie ?

— J'ai tendu en travers de la porte de ma cellule un morceau de fil de fer que j'avais trouvé dans un tiroir, pour faire tomber le Zan qui s'occupait de moi. Il est bel et bien tombé, et le fil de fer lui est entré dans la jambe.

— Est-ce que son sang était rouge ?

— Oui, mais ça n'a pas eu l'air de l'inquiéter. Il ne s'est pas mis en colère. Il n'a même pas fait allusion à l'incident. Quand il est revenu, quelques heures plus tard, la coupure avait presque entièrement disparu. C'est à peine si je pouvais la distinguer suffisamment pour être sûre qu'il s'agissait bien du même Zan.

Walter Phelan hocha lentement la tête.

— Je ne m'étonne pas qu'il ne se soit pas mis en colère : ils n'éprouvent aucune émotion. Peut-être qu'ils ne nous puniraient même pas si nous réussissions à en tuer un. Mais ça ne nous servirait à rien. Ils se contenteraient de nous passer notre nourriture par un guichet, et nous traiteraient comme des hommes auraient traité un fauve de zoo qui aurait tué un gardien : ils veilleraient simplement à ce que l'animal n'ait plus aucune occasion de tuer.

— Combien sont-ils ?

— Environ deux cents dans cet astronef. Il y en a sûrement beaucoup plus à l'endroit d'où ils viennent. J'imagine que ceux-ci constituent une avant-garde chargée de « nettoyer » notre planète pour permettre aux Zans de l'occuper sans courir aucun risque.

— Ils ont fait un fameux...

Il y eut un coup à la porte. Walter Phelan cria : « Entrez. » Un Zan apparut sur le seuil.

— Bonjour, Toto, dit l'homme.

— Bonjour, Walter, dit le Zan.

C'était ou ce n'était pas le même Zan, mais le rite demeurait immuable.

— Que se passe-t-il ? demanda Walter.

— Une au-tre cré-a-ture dort et re-fu-se de se ré-veil-ler. Une pe-ti-te cré-a-ture à longs poils nom-mée be-lette.

Walter haussa les épaules :

— Ce sont des choses qui arrivent, Toto. Je te l'ai déjà dit : c'est le Temps.

— Il y a pire que ça. Un Zan est mort ce ma-tin.

— Est-ce vraiment pire ? demanda Walter en regardant son interlocuteur d'un air suave. Ma foi, mon vieux Toto, il faudra vous y habituer si vous vous proposez de rester ici.

Le Zan resta immobile et muet.

— Et alors ? demanda Walter.

— Au sujet de la be-let-te. Tu con-seil-les la mê-me chose ?

— Ça ne servira sans doute à rien. Mais, après tout, pourquoi pas ?

Le Zan se retira.

Walter écouta le bruit de ses pas décroître à l'extérieur. Puis il se mit à sourire et dit :

— Je crois que ça va marcher, Martha.

— Je m'appelle Grace, monsieur Phelan. Qu'est-ce qui va marcher ?

— Je m'appelle Walter, Grace. Mieux vaut vous y habituer. En vérité, vous me rappelez beaucoup Martha. C'était ma femme. Elle est morte il y a deux ans...

— J'en suis navrée... Mais dites-moi donc ce qui va peut-être marcher. De quoi parliez-vous avec notre visiteur ?

— Nous le saurons demain, répliqua Walter. Et elle ne put lui arracher un mot de plus.

C'était le quatrième jour de l'installation des Zans sur la Terre.

Le jour suivant fut le dernier.

Vers midi, un Zan apparut. Après les salutations rituelles, il s'immobilisa sur le seuil de la porte. J'aimerais bien vous le décrire, mais je n'ai pas de mots à ma disposition.

— Nous par-tons, déclara-t-il. No-tre con-seil s'est ré-u-ni et a pris cette dé-ci-sion.

— Un autre d'entre vous est mort ?

— Oui, la nuit der-niè-re. Nous som-mes sur une planè-te de mort.

Walter acquiesça d'un signe de tête :

— Vous avez fait une bonne partie du travail. Grâce à vous, sur quelques billions d'êtres vivants il n'en reste plus que deux cent treize. Ne vous hâtez pas de revenir ici.

— Est-ce que nous pou-vons faire quel-que chose ?

— Oui. D'abord, filez le plus vite possible. Ensuite laissez notre porte ouverte, mais laissez les autres fermées. Nous nous en occuperons.

Le Zan se retira.

Grace Evans était debout. Ses yeux brillaient.

— Qu'est-ce qui... ? Comment est-ce que... ? demanda-t-elle.

— Attendez un instant, dit Walter. Écoutons le grondement de leurs tuyères : c'est un bruit que je veux me rappeler jusqu'à la fin de mes jours.

Le bruit retentit au bout de quelques minutes. Walter Phelan, se rendant compte de la tension qu'il venait d'imposer à ses muscles, se détendit dans son fauteuil.

— Voyez-vous, Grace, commença-t-il d'un ton rêveur, il y avait dans le Jardin de l'Éden un serpent qui nous a valu de gros ennuis. Mais celui-ci a réparé le mal. Je parle du compagnon du serpent qui est mort avant-hier. C'était un serpent à sonnette.

— Ce serait lui qui aurait tué les deux Zans ?

Walter fit un signe de tête affirmatif :

— Sur notre planète, ils étaient aussi perdus que les frères du Petit Poucet. Quand ils m'ont fait examiner les deux créatures qui dormaient et refusaient de « se réveiller » et quand j'ai vu que l'une d'elles était un serpent à sonnette, il m'est venu une idée. Peut-être, me suis-je dit, les créatures venimeuses sont-elles l'apanage de la terre et les Zans ne les connaissent-ils pas. Peut-être aussi leur métabolisme est-il assez proche du nôtre pour que le poison les tue... De toute façon, je n'avais rien à perdre en tentant ma chance. Et mes deux hypothèses se sont révélées exactes.

— Comment avez-vous amené le serpent à...

— Je leur ai expliqué ce que c'était que l'affection, dit-il en souriant, chose dont ils n'avaient pas la moindre idée. Je me suis aperçu qu'ils tenaient à conserver le plus longtemps possible le spécimen survivant de chacune des deux espèces, pour l'étudier avant sa mort. Je leur ai dit que la perte de son compagnon allait le faire mourir de chagrin, si on ne lui prodiguait pas une affection et des caresses constantes. Je leur ai montré comment s'y prendre avec le canard. Fort heureusement, c'était un canard apprivoisé. Je l'ai serré quelques instants sur mon cœur et je l'ai caressé. Ensuite, je leur ai passé la succession en leur recommandant d'agir de même avec le serpent à sonnette.

Il se leva, s'étira, puis se rassit plus confortablement.

— Ma chère amie, reprit-il, nous avons tout un monde à organiser. Il va falloir que nous fassions sortir les animaux de l'arche, et cela demande réflexion. Nous pouvons lâcher tout de suite les herbivores sauvages ; par contre, nous garderons les herbivores domestiques, car nous en aurons besoin. Quant aux carnivores... Ma foi, nous serons bien obligés de prendre une décision à leur sujet. Je crains fort que nous ne devions nous résoudre à les tuer.

Il la regarda bien en face avant d'ajouter :

— Reste la race humaine. Nous devons également prendre une décision en ce qui la concerne. Une décision très importante.

Grace Evans se raidit dans son fauteuil, tandis qu'une légère rougeur envahissait ses joues, comme la veille.

— Non ! s'exclama-t-elle.

— Ça n'était pas une race méprisable, dit-il comme s'il n'avait rien entendu. Elle va reprendre sa course à partir d'aujourd'hui. Il se peut qu'elle rétrograde pendant quelque temps jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son souffle, mais nous pouvons réunir des livres pour elle et conserver intacte la majeure partie de ses connaissances essentielles. Nous pouvons...

Il s'interrompit en la voyant se lever et gagner la porte. C'est ainsi que Martha se serait comportée, pensa-t-il, à l'époque où je lui faisais la cour...

— Réfléchissez-y bien, ma chère amie, dit-il. Prenez tout votre temps, mais revenez.

La porte claqua. Il resta assis, songeant à tout ce qu'ils auraient à faire une fois qu'il aurait entamé la besogne : il ne se sentait pas du tout pressé de se mettre à la tâche. Au bout de quelque temps, il entendit les pas hésitants de la jeune femme.

Il sourit... Vous voyez bien, cher lecteur, qu'il n'y avait rien de tellement horrible...

Le dernier homme sur la Terre était assis tout seul dans une pièce. Il y eut un coup à la porte...

Cauchemar

Tout d'abord, on put croire à un simple meurtre, ce qui, en soi, paraissait fort inquiétant, car c'était le premier meurtre commis depuis cinq ans dans le Troisième Secteur de Callisto, où Rod Caquer exerçait les fonctions de lieutenant de police.

Le Troisième Secteur était fier de ce record ; ou, plutôt, il l'avait été jusqu'à ce que ledit record fût devenu un souvenir nostalgique.

Mais, avant la fin de cette malheureuse affaire, nul n'aurait été plus heureux que Rod Caquer si elle était restée à l'état de simple meurtre... au lieu de prendre des proportions cosmiques.

Les événements commencèrent à se précipiter à partir du moment où le vibreur de son bureau lui fit lever les yeux vers l'écran du visiphone.

Il y aperçut l'image de Barr Maxon, régent du Troisième Secteur.

— Bonjour, monsieur le Régent, dit-il d'un ton aimable. Vous nous avez fait hier au soir un fameux discours sur la...

— Merci, répliqua l'autre en l'interrompant. Connaissez-vous Willem Deem ?

— Le libraire ? Oui, vaguement.

— Il est mort. Tout semble prouver qu'on l'a assassiné. Vous feriez bien d'aller voir.

Il y eut un déclic, et l'image disparut de l'écran sans donner à Caquer le temps de poser la moindre question. D'ailleurs, les questions pouvaient attendre. Le lieutenant était déjà debout, en train d'agrafer son épée à son ceinturon.

Un meurtre sur Callisto ? Au premier abord, cela semblait impossible ; néanmoins, si c'était vrai, il devait gagner le lieu du crime sans plus tarder. Il lui faudrait faire diligence s'il voulait jeter un coup d'œil sur le corps, avant qu'on l'emportât pour l'incinérer.

Sur Callisto, on ne conserve jamais les cadavres plus d'une heure après le décès à cause des spores d'hylra qui, en très petite quantité, sont toujours présentes dans l'atmosphère raréfiée. Elles n'affectent pas les tissus vivants, mais elles accélèrent de façon prodigieuse la putréfaction de toute matière animale morte.

Le docteur Skidder, médecin légiste, sortait de la librairie au moment où Caquer arriva, tout essoufflé.

— Dépêchez-vous, si vous voulez voir le corps, dit-il en faisant un geste du pouce par-dessus son épaule. On est en train de l'emmener par l'entrée de service. Mais j'ai examiné...

Caquer passa devant lui en courant sans attendre la suite, et rattrapa les brancardiers du service sanitaire, tout de blanc vêtus, au moment où ils allaient franchir le seuil de la porte de derrière.

— Hé, les gars, laissez-moi voir, s'écria-t-il en rabattant le drap qui recouvrait le mort.

Luttant contre une légère nausée, il constata qu'il ne pouvait subsister aucun doute sur l'identité du cadavre ni sur la cause du décès. Il avait espéré contre tout espoir qu'il pourrait faire un constat de mort accidentelle, mais le crâne était fendu jusqu'aux sourcils : le coup avait dû être administré par un homme vigoureux armé d'un sabre pesant.

— Faudrait qu'on s'en aille, Lieutenant ; ça fait près d'une heure qu'on l'a trouvé.

Le nez de Caquer ayant confirmé cette déclaration, il remit vivement le drap en place et laissa les

brancardiers gagner leur fourgon d'une blancheur éblouissante, arrêté devant la porte.

Le lieutenant rentra dans la boutique d'un air pensif, et regarda autour de lui. Tout semblait être en ordre. Les marchandises enveloppées dans de la cellulose étaient soigneusement rangées sur les longs rayonnages. De l'autre côté se trouvait une série de compartiments : les uns munis d'un agrandisseur pour les amateurs de livres, les autres d'un projecteur pour les amateurs de microfilms. Tous étaient vides et intacts.

Brager, l'un des agents de police, interdisait l'entrée du magasin au groupe de curieux qui venaient de s'attrouper devant la librairie.

— Hé, Brager, cria Caquer.

L'interpellé entra et referma la porte derrière lui en disant :

— À vos ordres, Lieutenant.

— Possédez-vous des renseignements sur ce crime ? Savez-vous qui a découvert le cadavre, et à quel moment ?

— C'est moi qui l'ai trouvé il y a une heure. J'étais en train de faire ma ronde quand j'ai entendu la détonation.

Caquer lui jeta un regard ébahi.

— La détonation ? répéta-t-il.

— Ben, oui. Je suis entré en courant. J'ai vu le macchabée, sans plus. Sachant que personne n'était sorti par la porte de devant, j'ai galopé jusqu'à la porte de service, mais, de ce côté-là non plus, il n'y avait pas un chat. Alors je suis revenu dans la boutique et j'ai téléphoné.

— À qui ? Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé directement ?

— Faites excuse, Lieutenant : j'étais si troublé que je me suis trompé de bouton et que j'ai eu le Régent. Je lui ai dit que Deem venait d'être assassiné. Là-dessus il m'a ordonné de rester sur les lieux, pendant que lui-même se chargeait d'avertir le toubib, les types du service sanitaire, et vous.

Caquer se demanda si les appels du Régent s'étaient succédé dans cet ordre. Il avait tout lieu de le croire puisqu'il était arrivé le dernier.

Néanmoins, ce détail ne comptait guère par comparaison avec le fait que Brager avait entendu un coup de feu. Il y avait là une impossibilité manifeste, à moins que... mais non, cette idée était tout aussi absurde. Si Willem Deem avait été tué par une balle, le médecin légiste ne lui aurait pas fendu le crâne au cours de son autopsie !

— Dites-moi, Brager : qu'entendez-vous par le mot « détonation » ? Croyez-vous que l'assassin ait utilisé une de ces armes explosives d'autrefois ?

— Bien sûr. Vous n'avez donc pas vu le cadavre ? Un trou juste au-dessus du cœur. Je suppose qu'il a été fait par une balle de revolver, mais je n'avais rien vu de pareil jusqu'à aujourd'hui. J'ignorais qu'il y avait encore des revolvers sur Callisto : ils ont été interdits bien avant les lance-flammes.

Caquer acquiesça d'un signe de tête.

— Vous n'avez pas vu trace de... d'une autre blessure ? reprit-il.

— Non, par la Terre ! Pourquoi voulez-vous qu'il y en ait eu une autre ? Un trou dans le cœur suffit à tuer un homme, non ?

— Savez-vous où le docteur Skidder est allé en sortant d'ici ?

— Oui, il m'a dit qu'il rentrait à son bureau pour rédiger son rapport. Il avait l'intention d'y rester jusqu'à ce que vous veniez le voir ou que vous l'appeliez. Que dois-je faire à présent, Lieutenant ?

Caquer réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Allez dans la maison voisine pour utiliser le visiphone pendant que je me servirai de celui-ci. Demandez qu'on vous envoie trois hommes ; dès qu'ils seront arrivés, vous irez interroger tous les habitants du bloc.

— Je suppose qu'il faut leur demander s'ils ont vu sortir quelqu'un par la porte de derrière, s'ils ont entendu la détonation, et autres trucs du même genre ?

— Exactement. Demandez-leur aussi de vous dire tout ce qu'ils peuvent savoir sur Deem, et s'ils connaissent quelqu'un qui aurait pu avoir un motif de le tuer.

Brager salua et sortit.

Caquer appuya sur un bouton du visiphone ; le docteur Skidder apparut sur l'écran.

— Bonjour, toubib. Allez-y, mettez-vous à table.

— Rien de mystérieux, Rod. Un lance-flammes, bien sûr. Presque à bout portant.

Le lieutenant Caquer s'appuya contre le mur, puis dit d'une voix mal assurée :

— Répétez-moi ça, toubib.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous n'avez jamais vu un type tué par un lance-flammes ? Après tout, ça n'a rien d'étonnant : vous êtes trop jeune. Quand j'étais étudiant, voilà une cinquantaine d'années, il nous arrivait d'en voir un de temps en temps.

— Comment a-t-il été frappé ?

— Vous n'avez donc pas pu rattraper les gars du service sanitaire ? demanda le médecin d'un air surpris. Je croyais que vous aviez examiné le corps. Épaule gauche : peau et chair complètement brûlées, os carbonisé. Le décès est dû au traumatisme, le jet de flamme n'ayant touché aucun point vital. Selon toute probabilité, la brûlure aurait été fatale, mais le choc a causé une mort immédiate.

« Ces choses-là vous arrivent en rêve, songea Caquer. Pourtant, en l'occurrence, je ne rêve pas : ce qui m'arrive est bien réel... »

— Avez-vous relevé d'autres blessures sur le cadavre, toubib ?

— Pas une seule. Je vous conseille de mettre tout en œuvre pour retrouver ce lance-flammes : au besoin, fouillez tout le Troisième Secteur. Vous savez comment c'est fait, je suppose ?

— J'ai beau avoir vu des photos, j'ignore comment ça fonctionne. Est-ce que ça fait du bruit ?

— Il y a un éclair et un sifflement, mais pas de détonation.

— On ne pourrait pas confondre avec un coup de revolver, par exemple ?

— Jamais de la vie, s'exclama le docteur Skidder en le regardant d'un air stupéfait. Aucun rapport avec ces armes explosives démodées. À peine un léger sifflement qu'on n'entend pas à plus de trois mètres de distance.

Le lieutenant Caquer coupa la communication, s'assit, et ferma les yeux pour mieux réfléchir. Il lui fallait absolument tirer une conclusion sensée de trois observations contradictoires : la sienne, celle de l'agent de police, celle du médecin légiste.

Brager, qui avait découvert le cadavre, affirmait que la victime ne portait aucune blessure en dehors d'un trou au-dessus du cœur. D'autre part, il avait entendu une détonation.

Même en supposant qu'il eût menti, cette histoire n'avait ni queue ni tête, puisque, selon le rapport du médecin légiste, il s'agissait d'une blessure faite par un lance-flammes : et Skidder avait examiné le corps après Brager.

Théoriquement, quelqu'un aurait pu se servir d'un lance-flammes dans l'intervalle, contre un homme déjà mort. Mais...

Mais ça n'expliquait pas la plaie de la tête, ni le fait que le médecin n'avait pas vu le trou de la balle.

Théoriquement, quelqu'un aurait pu fendre le crâne d'un coup de sabre entre le moment où

Skidder avait pratiqué l'autopsie et celui où le lieutenant avait vu le cadavre. Mais...

Mais ça n'expliquait pas pourquoi il n'avait pas vu l'épaule carbonisée en regardant le corps étendu sur le brancard. Si le trou de la balle avait pu échapper à son attention, il était impossible qu'il n'eût pas remarqué une brûlure telle que le docteur Skidder l'avait décrite.

Ses pensées tournèrent ainsi en rond pendant longtemps ; puis, une seule explication satisfaisante lui vint à l'esprit : le médecin légiste devait mentir, pour un motif quelconque, absolument inconcevable. Bien sûr, ça voulait dire que lui, Rod Caquer, n'avait pas vu la plaie signalée par Brager ; mais c'était une hypothèse possible.

L'histoire de Skidder pouvait fort bien être fausse. Le médecin pouvait fort bien, au cours de son autopsie, avoir infligé la blessure à la tête. Et il pouvait fort bien avoir menti au sujet de l'épaule. Caquer était incapable d'imaginer pourquoi le toubib aurait pu agir de la sorte, à moins qu'il n'eût perdu la raison. Mais c'était la seule manière de concilier tous ces facteurs entre eux.

L'ennui, c'est que le corps n'existait plus à l'heure actuelle. Il ne pourrait qu'opposer ses déclarations à celles de Skidder...

Au fait, non ! Les deux brancardiers avaient dû voir le cadavre en le posant sur la civière.

Il se leva vivement et se mit en communication avec la direction du service sanitaire.

— Les brancardiers qui ont enlevé un corps de la boutique 9364 il y a une heure environ sont-ils de retour ? demanda-t-il.

— Un instant, Lieutenant... Oui : l'un d'eux, ayant terminé sa journée, vient de rentrer chez lui. L'autre est encore là.

— Faites-le venir.

Rod Caquer reconnut l'homme qui s'avança sur l'écran et déclara d'un ton respectueux :

— À vos ordres. Lieutenant.

— Vous avez aidé votre camarade à mettre le corps sur la civière ?

— Bien sûr !

— Selon vous, quelle a été la cause du décès ?

Le visage du brancardier prit une expression de surprise incrédule.

— Vous voulez me faire marcher, Lieutenant, dit l'homme en grimaçant un sourire. Le dernier des crétins aurait compris ce qui est arrivé à ce macchabée.

— Malgré ça, il y a des opinions contradictoires, répliqua Rod Caquer en fronçant les sourcils. Je veux connaître votre opinion.

— Mon opinion ? Quand un type a la tête coupée, je ne crois pas qu'on puisse avoir deux opinions sur la question.

Caquer se força à parler d'une voix calme :

— Est-ce que votre camarade confirmera vos dires ? demanda-t-il.

— Mais, bien sûr ! Par tous les océans de la Terre ! Nous l'avons posé sur la civière en deux morceaux. On s'est mis à deux pour le corps. Après ça, Walter a ramassé la tête et l'a placée à côté du tronc. Le meurtre a été commis au moyen d'un rayon désintégrant, n'est-ce pas ?

— Vous en avez discuté avec votre camarade, je suppose ? Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas été du même avis sur les... détails ?

— Justement, non. C'est pour ça que je vous ai demandé s'il s'agissait d'un rayon désintégrant. Quand on a eu brûlé le cadavre, Walter a essayé de me raconter que la coupure était toute déchiquetée comme si l'assassin avait donné plusieurs coups de hache, par exemple. Or, elle était parfaitement nette.

— Avez-vous observé la trace d'un coup administré sur le haut du crâne ?

— Ma foi, non... Dites-moi, Lieutenant, vous n'avez pas très bonne mine. Est-ce que vous vous sentez mal ?

Telle était la situation à laquelle Rod Caquer devait faire face : nul ne saurait le blâmer d'en être venu à souhaiter que l'affaire en fût restée à l'état de simple meurtre.

Quelques heures plus tôt, la fin du record de non-criminalité lui avait paru assez dure. Depuis, les choses n'avaient cessé d'empirer, et, bien qu'il l'ignorât, elles allaient devenir encore pires : il n'était qu'au début de ses peines.

À huit heures du soir, Caquer se trouvait dans son bureau. Devant lui, sur sa table de travail en duraplastic, il y avait un formulaire 812 qui portait des questions fort simples en apparence :

Nom du défunt : Willem Deem.

Profession : Libraire.

Adresse personnelle : Appt. 8250. 3^e Secteur Clsto.

Lieu de travail : Boutique 9364. 3^e Secteur Clsto.

Heure du décès : Approximt 15 h. (Heure officielle de Clsto.)

Cause du décès :

Si les cinq premières questions n'avaient présenté aucune difficulté, par contre, la sixième... Il la contemplait depuis une bonne heure : une heure de Callisto, moins longue qu'une heure terrestre, mais assez longue pourtant quand on contemple une question pareille.

Zut et zut ! Il faudrait bien mettre quelque chose !...

Néanmoins, au lieu d'écrire, il appuya sur un bouton du visiphone. Un instant plus tard, Jane Gordon apparaissait sur l'écran et le regardait. Et Rod Caquer la regardait à son tour, car elle en valait la peine.

— Bonjour, Glaçon, dit-il. Je ne pourrai pas aller chez toi, ce soir, je le crains. Tu me pardonnes ?

— Bien sûr, Rod. Qu'est-ce qui ne va pas ? L'affaire Deem ?

Il fit un signe de tête affirmatif, et déclara d'un air lugubre :

— Travail de paperasses. Des tas de formules et de rapports à fournir au Coordinateur du Secteur.

— Oh, je vois. Comment a-t-il été tué, Rod ?

— L'article 65 du règlement, répondit-il en souriant, interdit de donner à toute personne étrangère au service le moindre détail sur une affaire criminelle dont on n'a pas encore trouvé la solution.

— Zut pour l'article 65 ! Papa connaissait très bien Willem Deem que nous avons reçu assez souvent à la maison. M. Deem pouvait être considéré comme un de nos amis.

— Considéré ? Dois-je conclure que tu ne l'aimais pas beaucoup, Glaçon ?

— Ma foi, je ne le trouvais pas très sympathique. Il avait une conversation très intéressante, mais c'était un petit saligaud à l'esprit trop mordant. Je crois qu'il avait un sens de l'humour plutôt pervers. Comment a-t-il été tué ?

— Si je te le dis, est-ce que tu me promets de ne plus me poser de questions ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle, tandis qu'une lueur avide s'allumait dans ses yeux.

— Il a été tué au moyen d'un pistolet à explosion et d'un lance-flammes. Quelqu'un lui a ouvert le crâne d'un coup de sabre, puis lui a tranché la tête avec une hache et un rayon désintégrant. Ensuite, pendant qu'il était sur la civière du service sanitaire, on lui a recollé la tête car elle se trouvait à sa place quand je l'ai vu. Après ça, on a bouché le trou de la balle, et...

— Rod, cesse de faire l'âne. Si tu ne veux rien me dire n'en parlons plus.

— Ne te fâche pas, mon petit... Au fait, comment va ton père ?

— Beaucoup mieux. Pour l'instant, il est en train de dormir, et il remonte la pente d'une façon très nette. Je crois qu'il reprendra ses cours à l'Université la semaine prochaine... Rod, tu as l'air fatigué. Quand faut-il que ces papiers soient remis ?

— Vingt-quatre heures après le crime. Mais...

— Pas de mais, je te prie. Arrive immédiatement. Tu rempliras tes sacrées formules demain matin.

Elle lui sourit, et il sentit fondre sa résolution.

— C'est bon, Jane. Toutefois, je vais m'arrêter en route au quartier général des brigades volantes. J'ai envoyé des hommes fouiller le bloc où le crime a été commis : il me faut leur rapport.

Mais le rapport qui l'attendait ne lui apporta aucune lumière sur la question. Les recherches, pourtant minutieuses, n'avaient pas permis d'obtenir le moindre renseignement valable. On n'avait vu personne entrer dans la boutique de Deem ou en sortir avant l'arrivée de Brager. Aucun des voisins du libraire ne lui connaissait d'ennemis possibles. Aucun d'eux n'avait entendu une détonation.

Rod Caquer fourra le rapport dans sa poche en poussant un grognement dégoûté. Tout en gagnant la maison des Gordon, il se demandait dans quel sens il devait diriger son enquête à partir de maintenant. Comment un détective pouvait-il bien s'y prendre pour trouver la solution d'un crime pareil ?

À vrai dire, au temps où il suivait des cours à l'Université, sur la Terre, quelques années auparavant, il avait lu des romans policiers. D'habitude, le héros prenait le coupable au piège en relevant des détails contradictoires dans ses déclarations : ceci d'une façon assez dramatique.

Wilder Williams, le plus grand des détectives privés imaginaires, n'avait qu'à regarder un homme pour reconstituer par déduction toute l'histoire de sa vie d'après la coupe de ses vêtements et la forme de ses mains. Mais il ne lui était jamais arrivé de trouver une victime tuée par autant de moyens différents qu'il y avait de témoins.

Rod Caquer passa une agréable soirée en compagnie de Jane Gordon, lui fit une nouvelle demande en mariage et essuya un nouveau refus : il avait fini par en prendre son parti ! Ce soir-là, elle se montra un peu plus froide que de coutume, sans doute parce qu'elle lui en voulait de son refus de parler de Willem Deem.

Ensuite, il alla se coucher.

Par la fenêtre de sa chambre, il pouvait contempler, après avoir éteint la lumière, la monstrueuse sphère de Jupiter très bas dans le ciel de minuit d'un vert noirâtre. Étendu dans son lit, il la regarda fixement jusqu'à ce qu'il eût l'impression de continuer à la voir une fois ses paupières closes.

Willem Deem, décédé. Qu'allait-il faire au sujet de Willem Deem ? Ses pensées se remirent à tourner en rond ; puis, une idée cohérente émergea du chaos.

Demain matin, il parlerait au toubib. Sans faire allusion au coup de sabre sur le crâne, il l'interrogerait sur le trou que Brager prétendait avoir vu au-dessus du cœur. Si le médecin déclarait que la seule plaie était la brûlure causée par le lance-flammes, il convoquerait l'agent de police et le laisserait discuter avec Skidder.

Ensuite... Ma foi, il se préoccuperait de la suite quand il en serait arrivé là. S'il continuait à se casser la tête, jamais il ne réussirait à s'endormir.

Il pensa à Jane et sombra dans le sommeil.

Au bout de quelques instants, il se mit à rêver. Mais, était-ce bien un rêve ? En ce cas, il rêvait qu'il se trouvait dans son lit, à demi éveillé, et que des murmures montaient de tous les coins de la pièce. Des murmures au cœur des ténèbres.

Car, maintenant, l'énorme sphère de Jupiter avait changé de place dans le ciel. La fenêtre n'était plus qu'un carré vague, à peine discernable, et le reste de la pièce se trouvait plongé dans le noir.

— Des murmures !

— ... tue-les.

— Tu les détestes, tu les détestes, tu les détestes.

— Il faut tuer, tuer, tuer.

— Les types du Deuxième Secteur ont tous les avantages, alors que le Troisième Secteur fait tout le travail. Ils exploitent nos plantations de corla. Ils sont impurs. Tue-les, prends leur place.

— Tu les détestes, tu les détestes, tu les détestes.

— Il faut tuer, tuer, tuer.

— Le Deuxième Secteur se compose de faibles et d'usuriers dont le sang est souillé par du sang martien. Répands, répands ce sang impur. Le Troisième Secteur devrait gouverner Callisto. Trois est un nombre mystique. Nous sommes destinés à gouverner Callisto.

— Tu les détestes, tu les détestes.

— Il faut tuer, tuer, tuer.

— Le sang martien de ces crapules d'usuriers... Tu les détestes, tu les détestes, tu les détestes.

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite.

— Tue-les, tue-les.

— Cent quatre-vingt-dix miles à travers les plaines. En monocar tu y seras en une heure. Attaque surprise. Tout de suite, tout de suite, tout de suite...

Et Rod Caquer sortait de son lit, s'habillait avec une hâte maladroite, à l'aveuglette, sans donner de lumière, car tout cela n'était qu'un rêve, et les rêves doivent se dérouler dans les ténèbres.

Son épée se trouvait dans le fourreau pendu à sa ceinture. Il dégaina l'arme, passa son index sur le tranchant : la lame coupante était prête à répandre le sang de l'ennemi qu'il allait tuer.

Elle allait tourner en cercles de mort rouge, cette épée vierge, cette épée anachronique, emblème de son rang, insigne d'autorité. Jamais il ne l'avait tirée du fourreau dans un geste de colère, cette arme symbolique, longue de cinquante centimètres à peine ; assez longue, pourtant, oui, bien assez longue pour atteindre le cœur : dix centimètres suffisaient pour atteindre le cœur...

Les murmures continuaient.

— Tu les détestes, tu les détestes, tu les détestes.

— Répands le sang impur ; il faut tuer, tuer, tuer.

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite. L'épée nue dans sa main crispée, il sortait de la pièce à pas furtifs, puis descendait l'escalier, en passant devant les portes des autres chambres.

Et quelques-unes de ces portes s'ouvraient. Il n'était pas seul au cœur des ténèbres. D'autres silhouettes se déplaçaient dans le noir à côté de lui.

Ensuite, ce fut la rue, baignée de fraîcheur nocturne, la rue qui, au lieu d'être brillamment éclairée, se trouvait plongée dans l'obscurité. Ce détail prouvait bien qu'il s'agissait d'un rêve, car les lumières des rues ne s'éteignaient jamais du crépuscule au lever du soleil.

Mais Jupiter, là-haut, à l'horizon, répandait assez de clarté pour qu'on pût y voir. Dragon de forme ronde qui avait pour œil maléfique, à l'expression haineuse, une tache rougeâtre.

Les murmures continuaient à monter dans l'ombre tout autour de lui.

— Il faut tuer, tuer, tuer.

— Tu les détestes, tu les détestes, tu les détestes.

Ils ne provenaient pas des silhouettes vagues en marche au sein des ténèbres, car elles avançaient, comme lui, dans un silence absolu.

Ils s'exhalaient de la masse formidable de la nuit, et bientôt, ils commencèrent à changer de ton :

— Attendez. Pas ce soir, pas ce soir, pas ce soir.

— Rentrez chez vous, chez vous, chez vous.

— Retrouvez votre logis, votre lit, votre sommeil.

Toutes les silhouettes s'étaient figées sur place, aussi indécises que lui-même. Puis, presque simultanément, elles obéirent aux murmures. Après avoir fait demi-tour, elles revinrent sur leurs pas, aussi muettement qu'elles étaient venues...

Lorsque Rod Caquer s'éveilla il avait la migraine et une légère gueule de bois. Le soleil, tout petit mais resplendissant, se trouvait déjà haut dans le ciel.

Sa pendule lui révéla qu'il était un peu plus en retard que de coutume, mais il prit le temps de rester couché pendant quelques minutes en songeant à son rêve extravagant. Tous les rêves avaient un caractère commun : il fallait y penser dès le réveil, avant d'avoir repris complètement conscience, sans ça on n'en gardait plus le moindre souvenir.

Un rêve absurde, en vérité. Un rêve fou, dépourvu de sens. Peut-être devait-il y voir un peu d'atavisme ? Un retour à l'époque où les peuples se prenaient à la gorge les trois quarts du temps, à l'époque des guerres, des haines de la lutte pour la suprématie.

Cela s'était passé avant que le Conseil Solaire, réuni d'abord sur une planète inhabitée, puis sur une autre, eût ramené l'ordre et l'union grâce à son arbitrage. Maintenant la guerre appartenait au passé. Les différentes parties habitables du système solaire (la Terre, Vénus, Mars, et deux des lunes de Jupiter) se trouvaient toutes régies par un seul gouvernement.

Jadis, au cours de cette période sanglante, les peuples avaient dû éprouver les mêmes sentiments auxquels il avait été en proie pendant son rêve : au cours de cette période où les nations de la Terre, unies par la découverte des voyages intersidéraux, avaient conquis la planète Mars, la seule qui fût déjà habitée par une race intelligente, pour fonder ensuite des colonies partout où l'Homme avait pu prendre pied.

Certaines de ces colonies n'avaient pas tardé à revendiquer l'indépendance, puis la suprématie. Aujourd'hui on appelait ces temps lointains : « les siècles du sang ».

Après être sorti de son lit pour s'habiller, il remarqua une chose qui l'emplit d'une surprise consternée. Ses vêtements ne se trouvaient plus pliés avec soin sur le dossier de la chaise placée à son chevet : ils jonchaient le sol, comme s'il s'était déshabillé à la diable dans l'obscurité.

« Par la Terre ! pensa-t-il. Est-ce que j'ai eu un accès de somnambulisme la nuit dernière ? Est-ce que je me suis vraiment levé pour aller me promener dans les rues, comme je l'ai rêvé, sur l'ordre de ces voix murmurantes ?... Mais non, c'est impossible. Je ne suis pas somnambule. J'ai dû tout simplement me déshabiller avec négligence, contrairement à mon habitude. J'étais trop préoccupé par l'affaire Deem. Je ne me rappelle pas avoir posé mes vêtements sur cette chaise. »

Il enfila vivement son uniforme, et se hâta de gagner son bureau. Dans la claire lumière du matin, ce lui fut chose facile de remplir les formules. En face de la rubrique : « Cause du décès », il écrivit ceci : « D'après le rapport du médecin légiste, la mort est due à une blessure infligée par un lance-flammes. »

De la sorte, il ne se compromettait pas : il se contentait de donner l'opinion du toubib.

Il sonna un garçon de courses et lui remit les papiers en lui recommandant de les porter le plus vite possible à l'avion-courrier qui n'allait pas tarder à décoller. Puis, il appela Barr Maxon.

— Voici mon rapport sur l'affaire Deem, monsieur le Régent. Je regrette de vous dire que l'enquête n'a rien donné jusqu'ici. Tous les voisins ont été interrogés, mais aucun d'eux n'a vu personne quitter la boutique. Aujourd'hui je vais faire le tour des amis de la victime.

— Tâchez d’agir vite, Lieutenant, répondit Maxon en hochant la tête. Il faut en finir le plus tôt possible. Un meurtre à notre époque est déjà assez fâcheux ; mais un meurtre sans solution est une chose inconcevable : ça encouragerait d’autres assassins éventuels.

Rod Caquer approuva d’un signe de tête, en prenant un air sinistre. Lui aussi avait songé à ce côté de la question. Ce crime pouvait avoir de graves répercussions sociales et risquait en outre de lui faire perdre son poste : un lieutenant de police qui laissait un meurtre impuni dans son district était révoqué à vie.

Quand l’image du régent eut disparu de l’écran du visiphone, Caquer prit la liste des amis de Deem dans un tiroir de son bureau, et se mit à l’étudier, crayon en main, pour voir dans quel ordre il allait procéder à ses visites.

Il inscrivit le chiffre 1 devant le nom de Perry Peters pour deux raisons : d’abord, son domicile se trouvait à peu de distance ; ensuite, il connaissait Perry beaucoup mieux que tous les autres individus dont les noms figuraient sur la liste, à l’exception du professeur Jan Gordon. Il se réservait d’aller voir celui-ci en dernier lieu, car, ainsi, il aurait plus de chance de trouver le malade réveillé, et plus de chance également de trouver sa fille Jane au logis. Perry Peters fut très heureux de voir Caquer, et devina immédiatement le but de sa visite.

— Bonjour, Shylock, dit-il.

— Comment ?

— Shylock, le grand détective. Se trouve en présence d’une énigme pour la première fois de sa carrière de policier... À moins que tu l’aies déjà résolue, Rod ?

— Tu veux dire Sherlock, pauvre idiot : Sherlock Holmes. Non, je n’ai pas trouvé la solution, puisque tu tiens à le savoir. Dis donc, Perry, parle-moi un peu de Willem Deem : tu le connaissais très bien, n’est-ce pas ?

Peters se frotta le menton d’un air pensif, puis s’installa sur son établi. Il était si grand et si maigre qu’il pouvait s’y asseoir sans avoir besoin de sauter.

— Willem était un drôle de petit nabot, commença-t-il. Beaucoup de gens ne l’aimaient pas parce qu’il avait un esprit caustique et des idées politiques assez loufoques. Personnellement, je me demande parfois s’il n’avait pas raison sur plusieurs points, et, de toute façon, il jouait merveilleusement aux échecs.

— Est-ce que c’était son seul dada ?

— Non. Il aimait bricoler ; il fabriquait surtout de petits appareils qui, pour la plupart, fonctionnaient rudement bien. Mais il faisait ça pour s’amuser : il n’a jamais essayé de les faire breveter ou d’en tirer de l’argent.

— Si je comprends bien, c’était un inventeur comme toi, Perry ?

— Non, Rod ; il n’inventait pas, à proprement parler. Je te l’ai dit : il fabriquait de petits appareils avec une adresse et une précision extraordinaires, mais il n’avait pas d’idées originales. Et, je le répète, pour lui ça n’était qu’un simple dada.

— Est-ce qu’il t’a jamais aidé dans tes inventions ?

— Bien sûr, plus d’une fois. Mais pas pour ce qui est des idées : il m’aidait à fabriquer les pièces les plus délicates de mes appareils.

Perry Peters embrassa tout l’atelier d’un geste de la main avant de poursuivre :

— Les outils que j’ai ici sont destinés à des travaux relativement grossiers, rien au-dessous du millième. Mais Willem possède (ou, plutôt, possédait) un petit tour absolument sensationnel, dont la précision va jusqu’au cinquante millième.

— Quels ennemis avait-il ?

— Franchement, Rod, je ne lui en connais aucun. Des tas de gens ne l'aimaient pas, mais il s'agissait d'une antipathie très ordinaire, inoffensive. Le genre d'antipathie qui peut te pousser à porter ta clientèle à une autre boutique, mais pas celle qui peut t'amener à tuer.

— Sais-tu si quelqu'un va profiter de sa mort ?

— Ma foi, non, je ne vois pas. Je crois qu'il a pour unique héritier un neveu installé sur Vénus. Je l'ai rencontré une fois, et il m'a paru très sympathique. D'ailleurs l'héritage n'est pas très intéressant : tout au plus quelques milliers de crédits.

— Tiens, Perry, voici une liste de ses amis, dit Caquer en tendant une feuille de papier à Peters. Jettes-y un coup d'œil et vois si tu peux y ajouter quelque chose.

L'inventeur parcourut la liste, puis la rendit au lieutenant.

— Pour moi, ils y sont tous, déclara-t-il. Il y en a même deux que je n'aurais pas cru devoir figurer au nombre de ses amis. Du même coup, tu as là ses meilleurs clients, ceux qui faisaient les plus gros achats.

Caquer remit le papier dans sa poche, et demanda :

— Qu'est-ce que tu as en train en ce moment-ci ?

— Un travail dans lequel je me trouve coincé, j'en ai peur. J'aurais besoin de l'aide de Willem Deem (ou, du moins, de son tour) pour achever ceci.

Il prit sur son établi une paire de grosses lunettes, les plus bizarres que le lieutenant eût jamais vues. Les verres, au lieu d'être ronds, affectaient la forme d'un arc de cercle ; ils se trouvaient fixés dans une large bande en matière plastique semblable à du caoutchouc, visiblement destinée à s'appliquer étroitement sur le visage, au-dessus et au-dessous des verres. En haut et au centre, à l'endroit où se serait trouvé le front du porteur des lunettes, il y avait une petite boîte cylindrique de cinq centimètres de diamètre.

— À quoi diable ça peut-il bien servir ? demanda Caquer.

— Ces lunettes rendraient d'énormes services dans les mines de radite. Tu sais que les émanations de ce minéral à l'état brut détruisent immédiatement n'importe quelle surface transparente, y compris le quartz. D'autre part, elles abîment la vue, si bien que les mineurs doivent travailler à tâtons, les yeux bandés.

Rod Caquer examina les lunettes avec curiosité, et demanda :

— Mais comment la forme de ces verres va-t-elle empêcher les émanations de les détruire ?

— Ce que tu vois en haut, c'est un petit moteur. Il actionne deux essuie-glaces qui ont subi un traitement spécial et ressemblent exactement aux essuie-glaces des anciennes automobiles : c'est pourquoi les verres sont en arc de cercle.

— Oh, je vois : tes essuie-glaces sont absorbants et renferment un liquide qui protège le verre.

— Oui, sauf que c'est du quartz et non du verre. Et il n'est protégé que pendant une fraction de seconde. Ces essuie-glaces fonctionnent à toute allure, si vite que le porteur des lunettes ne peut pas les discerner : les tiges qui les supportent étant moitié moins grosses que les arcs, il ne voit qu'à travers une partie des « verres ». Mais il voit, ne serait-ce que vaguement, et ça constitue une amélioration de mille pour cent dans l'extraction de la radite.

— Bravo, Perry. Je suppose que les mineurs peuvent se déplacer dans la pénombre grâce à un éclairage extrêmement puissant. As-tu expérimenté ces lunettes ?

— Oui, elles marchent très bien. Ce sont les tiges qui me donnent du fil à retordre : sous l'effet du frottement, elles s'échauffent et se dilatent, puis se coincent au bout d'une minute. Il faudrait que je les tourne sur le tour de Deem. Crois-tu que tu pourrais t'arranger pour que je puisse en disposer pendant un jour ou deux ?

— Ça me paraît très possible. Je parlerai à l'exécuteur testamentaire nommé par le Régent, et je réglerai ta petite affaire. Plus tard, tu pourras acheter le tour au neveu. À moins que ce ne soit un bricoleur, lui aussi ?

— Pas du tout. Il est incapable de distinguer un tour d'une perceuse à colonne. Ça serait très chic de ta part, Rod, si tu pouvais me rendre ce service.

Le lieutenant s'apprêtait à partir quand son ami le retint.

— Attends un peu, dit Peters qui se tut aussitôt en prenant un air embarrassé, puis ajouta, après quelques instants de silence : Je ne t'ai pas tout raconté au sujet de Willem. Je sais une chose susceptible de t'intéresser, bien que je ne voie pas quel rapport elle peut avoir avec sa mort. Jamais je ne l'aurais dénoncé de son vivant, mais, puisqu'il est mort, ça ne peut pas lui nuire.

— De quoi s'agit-il, Perry ?

— Vente illicite de livres politiques interdits. Tu sais bien ce que je veux dire : des livres à l'index.

Caquer fit entendre un petit sifflement avant de répondre :

— J'ignorais qu'on en imprimait encore, étant donné les sanctions décrétées par le Conseil.

— Les hommes restent toujours des hommes, Rod. Ils veulent toujours connaître ce qu'ils ne doivent pas connaître, ne serait-ce qu'afin de découvrir pourquoi ils ne doivent pas le connaître.

— Est-ce que c'était des livres Grisdex ou Noirdex ?

— Je ne comprends pas, dit l'inventeur d'un air intrigué. Quelle est la différence ?

— Les livres mis officiellement à l'index se divisent en deux groupes. Les plus dangereux figurent au Noirdex. Celui qui en possède un s'expose à des châtiments sévères ; celui qui en écrit ou en imprime un encourt la peine de mort. Les moins dangereux figurent au Grisdex.

— J'ignore à quel genre appartenaient ceux de Willem. Entre nous soit dit, j'en ai lu deux qui m'ont semblé plutôt rasoir : des théories politiques peu orthodoxes.

— Ça devait être des Grisdex, déclara Caquer d'un ton soulagé. Tout ce qui est théorique relève du Grisdex. Les livres Noirdex renferment des renseignements dangereux d'ordre pratique.

— Par exemple ? demanda l'inventeur en regardant fixement son ami.

— Des instructions pour fabriquer des choses interdites telles que la léthite. La léthite est un gaz terriblement dangereux dont quelques kilos suffiraient à anéantir la population de toute une ville. C'est pourquoi le Conseil en a interdit la fabrication et a mis au Noirdex les livres qui enseigneraient aux gens comment la fabriquer. Quelque idiot, après avoir lu un livre de ce genre, serait bien capable de nettoyer sa ville natale.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Ça pourrait être un fou assoiffé de vengeance. Ou encore un individu qui utiliserait le gaz sur une échelle réduite dans un but criminel. Ou encore, par la Terre ! un chef de gouvernement ayant des visées sur les États voisins. Ma parole, celui qui connaîtrait la formule de la léthite pourrait détruire la paix de tout le système solaire.

Perry Peters hocha la tête d'un air pensif et dit :

— Oui je comprends... J'ai cru bon de te révéler cette activité secondaire de Willem, bien que je ne voie toujours pas ce qu'elle peut avoir à faire avec le meurtre. Je suppose que tu vas procéder à l'inventaire de son fonds avant l'installation d'un nouveau propriétaire ?

— Je n'y manquerai pas. Merci beaucoup, Perry. Si tu me le permets, je vais utiliser ton visiphone pour demander qu'on fasse l'inventaire sans plus attendre. Si jamais il y avait des livres Noirdex, on les détruirait sur place.

Lorsque sa secrétaire apparut sur l'écran, elle sembla tout à la fois effrayée et soulagée à sa vue.

— Monsieur Caquer, dit-elle, j'essayais justement de vous toucher. Il est arrivé une chose affreuse. Il y a un nouveau mort.

— Encore un meurtre ? demanda-t-il d'une voix haletante.

— Personne ne sait de quoi il s'agit. Douze personnes l'ont vu sauter par une fenêtre qui n'est même pas à sept mètres de hauteur. Dans notre atmosphère, cette chute n'aurait pas pu le tuer, mais il était bel et bien mort quand les spectateurs sont arrivés sur les lieux. Quatre d'entre eux l'ont identifié. C'était...

— Achevez donc, par la Terre !

— Je ne sais si... Lieutenant Caquer, tous les quatre affirment que c'était Willem Deem !...

En proie à une sensation cauchemardesque d'irréalité, Rod Caquer regardait, par-dessus l'épaule du médecin légiste, le cadavre étendu sur la civière que les hommes du service sanitaire avaient hâte d'emporter.

— Vaudrait mieux vous dépêcher, toubib, dit l'un d'eux. Il ne va pas durer longtemps, et il nous faut cinq minutes pour arriver à destination.

Sans lever les yeux, le docteur Skidder fit un signe de tête impatient et poursuivit son examen.

— Pas la moindre trace de violence ou de poison, Rod, déclara-t-il. Il est mort, un point c'est tout.

— La chute n'aurait pas pu le tuer ?

— Il n'a même pas une seule meurtrissure. Tout ce que je peux diagnostiquer, c'est un arrêt du cœur... Ça va, mes enfants ; emportez-le.

— Vous avez fini, Lieutenant ?

— Oui, vous pouvez filer. Dites donc, Skidder, lequel des deux était Willem Deem ?

Le médecin suivit des yeux la forme enlinceulée de blanc que les brancardiers emmenaient vers le fourgon. Puis il répondit en haussant les épaules :

— Ça, c'est vos oignons. Mon boulot consiste uniquement à établir la cause du décès.

— Mais, voyons, c'est complètement fou ! gémit Rod Caquer. Le Troisième Secteur n'est pas assez grand pour que Deem ait pu avoir un double de son vivant sans que personne ne le sache. Or, il faut bien que l'un des deux soit un double. Entre nous, lequel des deux vous a semblé être l'original ?

Le docteur Skidder hocha la tête d'un air farouche avant de répondre :

— Willem Deem avait sur le nez une verrue de forme particulière. Chacun des deux cadavres porte clairement la même, Rod ; et je vous affirme sur mon honneur professionnel que ni l'une ni l'autre ne sont artificielles. Mais revenez avec moi à mon bureau ; je vous dirai alors qui est le véritable Willem Deem.

— Comment ça ?

— L'empreinte de son pouce figure, bien entendu, dans les fiches du service des contributions directes ; d'autre part, on prend toujours les empreintes digitales d'un mort sur Callisto, en raison de la rapidité avec laquelle il faut détruire le cadavre.

— Vous avez l'empreinte du pouce des deux victimes ?

— Naturellement. Je l'ai prise avant votre arrivée dans les deux cas. Celle de Willem Deem... je veux dire : du premier mort, se trouve dans mon bureau. Tenez, allez donc prendre celle qui est aux contributions et venez me rejoindre.

Caquer accepta en poussant un soupir de soulagement : tout le moins, on allait apprendre l'identité de l'un des cadavres.

Il connut cet état de béatitude relative jusqu'au moment où, une demi-heure plus tard, le docteur Skidder et lui-même comparèrent les trois empreintes : celle qui venait du service des contributions

et celles des deux victimes.

Elles étaient toutes exactement identiques.

— Hum ! fit Caquer. Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé, docteur ?

— Comment aurais-je pu me tromper ? Je n'ai pris qu'une seule empreinte pour chaque cadavre. Même si je les avais mélangées à présent, pendant que nous les regardions, le résultat serait le même : les trois empreintes sont pareilles.

— Mais c'est impossible !

Skidder s'étant contenté de hausser les épaules, Rod poursuivit :

— Je crois que nous devrions exposer cette affaire directement au Régent. Je vais l'appeler pour lui demander audience. D'accord ?

Une demi-heure plus tard, il racontait toute l'histoire à Barr Maxon, tandis que le docteur Skidder confirmait les points principaux. En voyant l'expression du visage du Régent, le lieutenant Rod Caquer fut très heureux que le médecin fût présent pour appuyer ses dires.

— Acceptez-vous, demanda Maxon, que cette affaire soit confiée au coordinateur du Secteur, et qu'on envoie un détective pour prendre l'enquête en main ?

Un peu à contrecœur, le lieutenant acquiesça d'un signe de tête.

— Ça m'est très désagréable d'admettre (ou d'avoir l'air d'admettre) mon incompetence, monsieur le Régent, répondit-il ; mais ce crime sort de l'ordinaire. Ce qui est arrivé me dépasse. Et je crois que ça cache quelque chose de beaucoup plus sinistre qu'un simple meurtre.

— Vous avez raison, Lieutenant. Je veillerai à ce que le bureau central envoie aujourd'hui même un homme qualifié qui entrera en rapport avec vous.

— Monsieur le Régent, a-t-on inventé une machine ou un procédé quelconque permettant de fabriquer le double d'un corps humain, en y transférant ou sans y transférer l'esprit de l'original ?

Maxon sembla fort intrigué par cette question.

— Vous croyez que Deem aurait pu jouer à l'inventeur et être victime de son invention ? Non, à ma connaissance, il n'y a jamais eu de découverte pareille. Personne n'a jamais créé de double, même dans le cas d'un objet inanimé, autrement que par une imitation constructive. Vous n'avez pas entendu parler d'une chose de ce genre, n'est-ce pas, Skidder ?

— Non, monsieur le Régent. Voyez-vous, Rod, votre ami Perry Peters en personne serait incapable d'arriver à un résultat de ce genre.

Au sortir du bureau de Maxon, Caquer gagna la boutique de Deem. Il y trouva Brager qui l'aida à fouiller les lieux de fond en comble. Ce fut une longue et pénible tâche, car il leur fallut examiner minutieusement chaque livre, chaque rouleau de pellicule.

Les imprimeurs de livres illicites étaient experts en l'art de camoufler leur marchandise. D'habitude, les ouvrages interdits usurpaient la couverture, la page de titre et même quelques chapitres d'un roman populaire ; les films subissaient un déguisement du même genre.

Quand ils eurent achevé leur besogne, la nuit commençait à tomber, mais Rod Caquer avait conscience de n'avoir rien négligé : la boutique ne contenait pas un seul livre à l'index, et tous les films sans exception, une fois projetés, s'étaient avérés inoffensifs.

D'autres hommes, sur l'ordre du lieutenant, avaient fouillé l'appartement de Deem avec le plus grand soin. Il se mit en communication avec eux et reçut un rapport complètement négatif.

— Pas même un pamphlet vénusien, dit l'agent qui dirigeait les opérations, avec une nuance de regret dans la voix.

— Avez-vous trouvé un tour de petit modèle susceptible de servir à des travaux de précision ?

— Ma foi, non. Une des pièces est transformée en atelier, mais elle ne renferme aucun tour. Est-ce que c'est important ?

Caquer poussa un grognement qui ne signifiait ni oui ni non. Dans une affaire semblable, une énigme de plus ne comptait guère.

— Qu'allons-nous faire à présent, Lieutenant ? demanda Brager lorsque l'écran fut à nouveau vide de toute image.

— Vous pouvez rentrer chez vous, répondit Caquer en soupirant. Mais, tout d'abord, faites envoyer des hommes de garde ici et à l'appartement. Je vais rester sur place en attendant qu'on vienne me relever.

Après le départ de Brager, le lieutenant se laissa tomber avec lassitude dans le fauteuil le plus proche. Physiquement, il était à bout de forces, et son cerveau refusait de fonctionner. Il parcourut du regard les rayonnages de la boutique, et l'ordre impeccable qui y régnait le déprima beaucoup.

Si seulement il y avait eu le moindre indice ! Wilder Williams ne s'était jamais trouvé en présence d'une affaire de ce genre où il n'existait pour toute donnée que deux cadavres rigoureusement identiques, dont l'un avait été tué de cinq façons différentes, et l'autre ne portait aucune trace de violence. Quel embrouillamini !... Dans quel sens allait-il donc diriger ses recherches ?

Ma foi, il lui restait toujours la liste des gens à interroger, et il avait encore le temps d'en voir un ce soir même.

Devait-il revenir chez Perry Peters pour lui demander s'il pouvait tirer une conclusion quelconque de la disparition du tour ? Peut-être l'inventeur devinerait-il ce qu'il était devenu. Mais par ailleurs, quel rapport pouvait-il exister entre ce tour et un pareil fourbi ? Un tour ne permettait pas de fabriquer le double d'un cadavre...

Non, au bout du compte, il ferait mieux de se rendre chez le professeur Gordon.

Il actionna le visiphone ; Jane apparut sur l'écran.

— Comment va ton père, mon petit ? Est-ce qu'il pourra m'accorder un entretien ce soir ?

— Certainement. Il se sent beaucoup mieux, et il a l'intention de reprendre ses cours demain.

Mais si tu dois venir, arrive de bonne heure. Dis donc, Rod, tu as une mine épouvantable : qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, sauf que je suis complètement abruti. À part ça, tout va bien.

— Tu as le visage creusé, et l'air affamé. Quand est-ce que tu as mangé pour la dernière fois ?

— Par la Terre ! Je n'ai rien avalé depuis ce matin ! Je me suis levé tard, et je n'ai même pas pris de petit déjeuner !

— Pauvre idiot ! répondit Jane en éclatant de rire. Dépêche-toi d'arriver : je vais te préparer quelque chose.

— Mais...

— Pas de mais. Quand pourras-tu te mettre en route ?

Une minute après avoir coupé la communication, le lieutenant Caquer alla répondre à un coup frappé à la porte close de la boutique.

— Ah, bonsoir, Reese. C'est Brager qui vous envoie ?

L'agent de police fit un signe de tête affirmatif et répondit :

— Il m'a dit que je devais rester ici au cas où il arriverait quelque chose. Je me demande quoi, par exemple !

— Il s'agit simplement de garder les lieux. Mais, dites-moi, j'ai passé tout mon après-midi ici : est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Un peu d'agitation. Nous avons fichu au bloc des orateurs en plein air à plusieurs reprises dans la journée. Des mabouls. Ça a pris les proportions d'une épidémie.

— Par exemple ! Contre qui en ont-ils ?

— Le Deuxième Secteur, pour une raison que je n'arrive pas à saisir. Ils essaient d'exciter les gens contre le Deuxième Secteur, et de les amener à passer à l'action. Ils emploient des arguments de cinglés.

Caquer sentit un vague souvenir s'éveiller dans sa mémoire, mais il ne put le préciser. Le Deuxième Secteur ? Qui donc lui en avait parlé récemment, en lui racontant des choses idiotes à propos d'usuriers, d'injustice, de sang impur ? Bien que, en vérité, beaucoup de gens du Deuxième Secteur eussent du sang martien dans les veines...

— Combien d'orateurs a-t-on arrêté ? demanda-t-il.

— Nous en avons pincé sept. Deux autres nous ont filé entre les pattes, mais nous les coincerons s'ils recommencent à dégoïser.

Le lieutenant Caquer s'en fut à pas lents, d'un air pensif, vers l'appartement des Gordon, en faisant tous ses efforts pour se rappeler où il avait entendu récemment une violente propagande contre le Deuxième Secteur. Il devait y avoir quelque chose derrière l'apparition simultanée de neuf orateurs révolutionnaires, tous prêchant la même doctrine.

Une organisation politique clandestine ? Il n'en existait plus depuis près d'un siècle. Sous un gouvernement démocratique, appartenant à une organisation interplanétaire parfaitement stable, une activité de ce genre n'avait aucune raison d'être. Naturellement, de temps à autre, il se trouvait un énergumène pour manifester du mécontentement ; mais qu'il y eût tout un groupe dans cet état d'esprit, cela semblait fantastique.

C'était aussi extravagant que l'affaire Deem. Dans les deux cas, les choses se produisaient d'une façon incohérente, comme en rêve. En rêve ? Qu'essayait-il de se rappeler à propos de rêve ? N'avait-il pas fait un cauchemar bizarre la nuit précédente ? En quoi consistait-il ?

Mais, comme la plupart des rêves, celui-ci échappait à son esprit conscient.

En tout cas, demain il procéderait à l'interrogatoire des agitateurs emprisonnés. Il confierait à quelques agents le soin de fouiller leur passé, et, sans aucun doute, il parviendrait à découvrir un lien entre eux, un arrière-plan commun.

Leur brusque apparition le même jour ne pouvait pas être purement fortuite. C'était une histoire vraiment hagarde, aussi démentielle que les deux cadavres du libraire. Son esprit avait tendance à relier les deux affaires entre elles, en raison même de leur caractère commun d'extravagance. Mais, prises ensemble, elles semblaient encore plus incompréhensibles que si on les prenait séparément.

Pourquoi diable n'avait-il pas accepté ce poste sur Ganymède quand on le lui avait offert ? Ganymède était une planète agréable, où régnait un ordre parfait, où des gens ne se faisaient pas assassiner deux fois de suite à un jour d'intervalle. Mais Jane Gordon n'habitait pas sur Ganymède ; elle se trouvait à Callisto, dans le Troisième Secteur, et il se rendait chez elle à ce moment même.

Et tout lui paraissait merveilleux... à quelques exceptions près ! Car il y avait des ombres au tableau : il se sentait si fatigué qu'il ne parvenait plus à penser clairement ; sa bien-aimée persistait à le considérer comme un frère et non comme un prétendant ; enfin il allait probablement perdre son poste : il allait devenir la risée de Callisto si le détective envoyé par le bureau central trouvait une explication simple qui lui avait échappé...

Jane Gordon, plus belle que jamais, l'accueillit sur le pas de la porte. Elle souriait, mais son sourire se transforma en une expression soucieuse lorsqu'il pénétra dans la pièce éclairée.

— Rod ! s'exclama-t-elle. Tu as l'air vraiment malade. Ça n'est pas seulement parce que tu n'as pas mangé ; qu'est-ce que tu as bien pu faire ?

Rod Caquer parvint à grimacer un sourire avant de répondre :

— J'ai poursuivi des cercles vicieux dans des impasses, Glaçon. Est-ce que je peux utiliser ton visiphone ?

— Bien sûr. Je t'ai préparé de quoi manger ; je vais te mettre ça sur la table pendant que tu fais ton appel. Papa est en train de dormir ; il m'a dit de le réveiller dès que tu serais là, mais j'attendrai que tu aies fini ton repas.

Elle se hâta de gagner la cuisine. Caquer s'effondra dans un fauteuil devant l'écran du visiphone et appela le poste de police. Le visage rougeaud du lieutenant Borgesen, qui assurait le service de nuit, apparut brusquement sur la surface blanche.

— Bonsoir, Borg. Dis-moi un peu : à propos de ces sept piqués que vous avez ramassés...

— Il y en a neuf à présent. Nous avons eu les deux autres, et je voudrais bien qu'ils soient ailleurs. Nous devenons tous cinglés, ici.

— Les deux autres avaient donc remis ça ?

— Pas du tout. Nom d'un astéroïde ! Ils sont venus se livrer, et nous ne pouvons pas les flanquer dehors parce qu'ils sont sous le coup d'une inculpation. Ils n'arrêtent pas de faire des aveux. Et sais-tu ce qu'ils avouent ?

— Parle, ou je vais mordre !

— Ils avouent que c'est toi qui les as recrutés en leur donnant cent crédits par tête de pipe.

— Comment ?

Borgesen eut un rire égaré avant de poursuivre :

— Les deux qui se sont livrés volontairement ont affirmé ça de façon formelle, et les sept autres en ont fait autant... Tonnerre de Mars ! pourquoi suis-je entré dans la police ? Dire que j'aurais pu étudier pour devenir chauffeur à bord d'un astronef, et voilà où j'en suis arrivé !

— Dis donc, je ferais peut-être mieux d'aller te rejoindre pour voir s'ils oseront maintenir leur

accusation en ma présence.

— Bien sûr qu'ils la maintiendraient ; mais c'est complètement stupide, Rod. Ils prétendent que tu les as recrutés cet après-midi, alors que tu as passé tout l'après-midi dans la boutique de Deem en compagnie de Brager. Rod, cette planète devient complètement cinglée. Et moi aussi. Walter Johnson a disparu. On ne l'a plus vu depuis ce matin.

— Quoi ? Le secrétaire particulier du Régent ? Dis donc, Borg, tu te fous de moi.

— Je voudrais bien ! Réjouis-toi de ne pas être de service, mon vieux. Maxon nous a mis en demeure de retrouver son secrétaire par tous les moyens. Il fait un foin de tous les diables. L'affaire Deem, non plus, ne lui plaît guère. Il a l'air de nous en rendre responsables ; il estime que c'est déjà une mauvaise note pour nous de laisser tuer quelqu'un une seule fois. Dis donc, Rod, lequel des deux était Deem ? Tu as une idée là-dessus ?

— Jusqu'à nouvel ordre, appelons-les, si tu le veux bien Deem n° 1 et Deem n° 2, répondit Caquer en grimaçant un pâle sourire. Je crois que tous les deux étaient Deem.

— Mais comment un seul homme aurait-il pu être deux hommes ?

— Comment un seul homme aurait-il pu être tué de cinq façons différentes ? Réponds à cette question et je répondrai à la tienne.

— Tu es idiot ! répliqua Borgesen qui ajouta ce magnifique euphémisme : Il y a quelque chose de louche dans cette affaire.

Caquer riait aux larmes quand Jane Gordon vint lui annoncer que son dîner était prêt. Elle le regarda en fronçant les sourcils, mais ses yeux avaient une expression anxieuse.

Il la suivit docilement, et s'aperçut qu'il mourait de faim. Après avoir absorbé une quantité de nourriture suffisante pour constituer trois repas ordinaires, il eut l'impression d'être redevenu un être humain. Sa migraine subsistait, mais il ne ressentait plus que des pulsations assez faibles dans la tête.

Le professeur Gordon, dont le corps frêle révélait une santé délicate, les attendait dans le salon.

— Rod, dit-il en les voyant entrer, tu as l'air d'une souris malmenée par un chat. Assieds-toi vite avant de tomber !

— J'ai trop mangé, répliqua le jeune homme en souriant. Votre fille est un cordon bleu hors ligne.

Il se laissa tomber dans un fauteuil en face de Gordon. Jane s'était assise sur le bras du siège de son père, et Caquer la dévorait des yeux. Comment une fille aux lèvres si douces, si bien faites pour le baiser, pouvait-elle s'entêter à considérer le mariage sur un plan purement théorique ? Comment une fille si...

— Je ne vois pas très bien en quoi cela aurait pu causer sa mort, déclara le professeur Gordon, mais Willem Deem faisait le prêt clandestin de livres politiques. Je peux le révéler sans aucun scrupule, puisque le pauvre diable est mort.

Caquer approuva d'un signe de tête, tout en se rappelant que Perry Peters avait dit la même chose à peu près dans les mêmes termes.

— Nous avons fouillé son appartement et sa boutique sans en trouver un seul, annonça-t-il. Naturellement, vous ne pouvez pas savoir quel genre...

— Justement, si, j'en ai peur, répondit le professeur en souriant. Tout à fait entre nous, Rod, j'en ai lu quelques-uns.

— Vous ? s'exclama Caquer d'un ton franchement surpris.

— Mon petit, il ne faut jamais sous-estimer la curiosité d'un éducateur. La lecture des livres Grisdex est, je le crains, un vice beaucoup plus répandu parmi les universitaires que parmi toutes les autres classes de la société. J'esais que ce n'est pas bien d'encourager un pareil trafic, mais le contenu de ces ouvrages ne peut absolument pas nuire à un esprit judicieux et bien équilibré.

— Et papa possède sans aucun doute un esprit judicieux et bien équilibré, déclara Jane d'un ton de défi. Seulement, que le diable l'emporte ! Il n'a jamais voulu me laisser lire ces livres.

Caquer lui adressa un sourire. Le mot « Grisdex » l'avait rassuré ; car, après tout, se procurer des volumes de ce genre ne constituait pas un délit très grave.

— As-tu jamais lu un livre Grisdex, Rod ? demanda le professeur.

Le lieutenant fit un signe de tête négatif.

— En ce cas, tu n'as sans doute jamais entendu parler d'hypnotisme : étant donné certaines circonstances de l'affaire Deem, je me demande si quelqu'un n'y a pas eu recours.

— J'avoue que j'ignore totalement ce que c'est.

— Cela vient de ce que tu n'as pas lu de livres illicites, Rod, répondit le professeur en souriant. On entend par hypnotisme le contrôle d'un esprit par un autre : il a été pratiqué sur une très grande échelle avant d'être interdit par la loi. Tu ne sais pas non plus ce que c'est qu'une Roue de Vargas, je suppose ?

— Ma foi, non.

— L'historique du sujet se trouve dans plusieurs livres Grisdex. Par contre, un ouvrage qui enseignerait aux lecteurs à construire une Roue de Vargas serait classé dans la rubrique Noirdex : naturellement, j'ignore comment on s'y prend, mais j'ai lu toute l'histoire.

» Au XVIII^e siècle, un certain Mesmer fut un des premiers à pratiquer l'hypnotisme dont il est peut-être l'inventeur. En tout cas, il l'éleva à la hauteur d'une science plus ou moins exacte. Au XX^e siècle, on savait pas mal de choses sur la question, et on utilisait beaucoup l'hypnotisme en médecine.

» Un siècle plus tard, les médecins y avaient recours pour soigner leurs malades autant qu'aux remèdes et à la chirurgie. Rares étaient les cas où l'on en faisait un usage abusif.

» Mais, au bout d'un autre siècle, le mesmérisme avait pris une telle extension qu'il menaçait la sécurité publique. Tout criminel, tout politicien égoïste, possédant quelques notions de cet art, pouvait agir impunément : il était à même de bernier tout le monde sans que personne ne s'en rendît compte.

— Il pouvait vraiment faire penser aux gens ce qu'il voulait ?

— Plus encore : il pouvait leur faire faire ce qu'il voulait. En utilisant la télévision, un seul orateur parlait directement, visiblement, à des millions de gens.

— Mais est-ce que le gouvernement n'aurait pas pu réglementer la pratique de cet art ?

— Impossible, répondit le professeur en souriant, puisque les législateurs étaient, eux aussi, des êtres humains soumis à l'hypnotisme autant que leurs administrés. Par surcroît, l'invention de la Roue de Vargas vint compliquer les choses de façon presque inextricable.

» Dès le XIX^e siècle, on savait qu'un dispositif de miroirs en mouvement pouvait plonger dans un état de soumission hypnotique tous ceux qui le regardaient. D'autre part, au XXI^e siècle, on avait fait d'importantes expériences sur la transmission de la pensée. Au siècle suivant, Vargas combina et perfectionna les deux choses en inventant sa fameuse roue : c'était une sorte de casque muni d'une roue de miroirs spécialement construits pour créer des illusions.

— Comment fonctionnait-elle ?

— Le porteur de cet appareil exerçait un contrôle immédiat sur quiconque le voyait en chair et en os ou sur un écran de télévision. Les miroirs de la petite roue déterminaient une hypnose immédiate ; le casque, je ne sais comment, mettait en action les pensées de son porteur par l'intermédiaire de la

roue et lui permettait d'imposer à ses sujets toutes les idées qu'il désirait leur transmettre.

» En fait, on pouvait régler le casque (ou la roue) de façon à produire certaines illusions fixes sans que le porteur eût besoin de parler ou même de concentrer sa pensée sur tel ou tel point déterminé.

— Fichtre ! Un appareil de ce genre aurait... Je comprends facilement pourquoi on mettrait au Noirdex un livre renfermant des instructions sur la manière de construire une Roue de Vargas. Nom d'un astéroïde ! Un homme qui en posséderait une pourrait...

— Pourrait faire presque n'importe quoi. Par exemple : tuer un homme et amener cinq observateurs différents à tirer cinq conclusions différentes sur la façon dont il a trouvé la mort.

Caquer siffla doucement avant d'ajouter :

— Ou encore s'amuser à faire périr neuf orateurs révolutionnaires... sauf que ça n'était sans doute pas des révolutionnaires, mais des citoyens très orthodoxes.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Rod ? demanda Jane Gordon. Je n'en avais pas entendu parler.

Caquer était déjà debout.

— Pas le temps de t'expliquer, Glaçon, dit-il. Te raconterai ça demain. À présent, il faut que j'aille à... Un instant, mon cher professeur : est-ce là tout ce que vous savez sur la Roue de Vargas ?

— Absolument tout, mon petit. Il m'est venu à l'esprit que la chose était possible. On n'en a jamais fabriqué que cinq ou six, et le gouvernement les a fait détruire une par une, au prix de plusieurs millions de vies humaines.

» Quand l'ordre a été rétabli, on commençait déjà à coloniser les planètes, et tous les gouvernements se trouvaient sous le contrôle d'un conseil international. Celui-ci a décidé alors que l'hypnotisme était trop dangereux, et a jeté l'interdit sur tout ce qui touchait à ce domaine. Il a fallu quelques siècles pour en effacer le moindre souvenir, mais on y est arrivé : la meilleure preuve, c'est que tu n'en avais jamais entendu parler.

— Est-ce qu'on a perdu du même coup les bienfaits de l'hypnotisme ? demanda Jane.

— Naturellement. Mais la science médicale avait tellement progressé entre-temps que ce n'était pas une grande perte. Aujourd'hui les médecins réussissent à guérir, grâce à un traitement physique, tout ce que l'hypnotisme pouvait guérir autrefois.

Caquer, qui s'était arrêté à la porte, se retourna et dit :

— Mon cher professeur, croyez-vous que quelqu'un aurait pu louer à Deem un livre Noirdex et apprendre tous ces secrets ?

— C'est fort possible, répondit Gordon en haussant les épaules. Peut-être Deem avait-il de temps à autre des livres Noirdex, mais il était trop avisé pour essayer de m'en louer ou de m'en vendre : par la suite je n'en ai jamais entendu parler.

Au poste de police, Caquer trouva le lieutenant Borgesen à deux doigts d'une attaque d'apoplexie.

— Tiens, te voilà ! s'exclama-t-il à la vue de son collègue.

Après quoi, il ajouta d'un ton plaintif :

— Le monde entier a perdu la boule. Dis-moi un peu : Brager a bien découvert le corps de Willem Deem, hier matin à dix heures, n'est-ce pas ? Et il est bien resté de garde dans la boutique jusqu'à l'arrivée des types du service sanitaire de Skidder et de toi-même ?

— Oui ; pourquoi me demandes-tu ça ?

L'expression du visage de Borgesen montrait combien il était bouleversé par les événements.

— Pour rien, absolument rien : sauf que, hier matin, de neuf heures à onze heures, Brager se

trouvait à l'hôpital où il se faisait soigner une foulure de la cheville. Donc, il ne pouvait pas être dans la boutique de Deem. Sept médecins et infirmières jurent leurs grands dieux qu'il n'a pas quitté l'hôpital avant onze heures et quart.

— Effectivement, dit Caquer en fronçant les sourcils, j'ai remarqué qu'il boitait aujourd'hui quand nous avons fouillé ensemble la librairie. Lui-même, que dit-il ?

— Il prétend qu'il était bel et bien dans la boutique, et qu'il a découvert le cadavre de Deem. C'est tout à fait par hasard que nous avons appris la vérité... en admettant que ce soit la vérité. Rod, je deviens cinglé. Quand je pense que j'ai eu l'occasion d'être chauffeur à bord d'un astronef, et que j'ai pris ce foutu boulot !... Est-ce que tu as du nouveau, mon vieux ?

— Peut-être. Mais, d'abord, parle-moi un peu de ces neuf mabouls que tu as arrêtés. Quelqu'un a-t-il essayé de les identifier ?

— Non. Je les ai relâchés.

Caquer regarda le visage cramoisi de son collègue d'un air complètement abasourdi.

— Tu les as relâchés ? Mais, tu n'en avais pas le droit ! Voyons, mon vieux, ils étaient inculpés ! Tu ne devais pas leur rendre la liberté avant qu'ils aient été jugés.

— Je m'en fous. Je leur ai ouvert la porte et j'en prends toute la responsabilité. Après tout, Rod, ils avaient bien raison, tu ne trouves pas ?

— Tu dis ?

— Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Il est temps de révéler aux gens ce qui se passe dans le Deuxième Secteur. Ces sacrés fumistes ont besoin qu'on leur rabatte le caquet, et c'est nous qui devons nous en charger. C'est chez nous que devrait se trouver le bureau central de Callisto. Rends-toi compte, Rod : une Callisto unie pourrait damer le pion à Ganymède.

— Borg, y a-t-il eu quelque chose à la télévision ce soir ? Quelqu'un a-t-il prononcé un discours que tu as écouté ?

— Bien sûr. Tu n'es donc pas au courant ? C'est notre ami Skidder qui a parlé. Ça a dû se passer pendant que tu venais ici, car tous les appareils de télé ont fonctionné automatiquement.

— Et... a-t-il fait des suggestions précises à propos du Deuxième Secteur et de Ganymède ?

— Bien sûr : rassemblement général sur la place demain matin à dix heures. Nous sommes tous censés nous y rendre ; je t'y verrai, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai peur. Et maintenant, il faut que je parte, Borg.

Rod Caquer savait désormais ce qui clochait. Il tenait essentiellement à ne pas rester au poste, en train d'écouter son collègue débiter des insanités sous l'influence de ce qui semblait être une Roue de Vargas. L'hypothèse du professeur Gordon se révélait de plus en plus exacte de minute en minute : c'était la seule explication possible de ces faits extravagants.

Caquer poursuivit sa route en aveugle, dans la nuit éclairée par la lumière verte de Jupiter. Il passa devant l'immeuble où se trouvait son appartement sans éprouver la moindre envie d'y entrer.

Les rues du Troisième Secteur semblaient bien encombrées à cette heure tardive. Mais, au fait, était-il si tard que ça ? Il regarda sa montre, et siffla doucement. Deux heures du matin : en temps normal, il aurait dû n'y avoir personne dans les rues.

Or, ce soir, il n'en était rien. Seuls ou par petits groupes, des gens erraient dans un silence surnaturel. On entendait le bruit de leurs pas traînants, mais pas même le murmure d'une voix. Pas même...

Des murmures... Ces rues et ces gens rappelèrent soudain à Rod son rêve de la veille. Et il comprit alors qu'il n'avait pas rêvé, pas plus qu'il n'avait eu un accès de somnambulisme au sens propre du mot.

Hier au soir, il s'était bel et bien habillé pour sortir ensuite de son immeuble. Hier au soir non plus les rues n'avaient pas été éclairées, ce qui prouvait que les employés préposés à ce service avaient abandonné leur poste, et s'en étaient allés errer avec les autres.

Oui, il avait écouté des murmures, la nuit dernière. Des murmures qui disaient... voyons, il s'en souvenait partiellement...

« Il faut tuer, tuer, tuer... Tu les détestes !... »

Rod Caquer frissonna de tout son corps en comprenant soudain l'importance du fait qu'il n'avait pas rêvé. Cela réduisait à d'infimes proportions le meurtre d'un petit libraire.

Il s'agissait d'une force mystérieuse qui étreignait une ville entière, qui pouvait bouleverser le monde et amener une période de terreur et de carnage inconcevable, telle qu'on n'en avait plus connu depuis le ^eXXIV^e siècle. Et toute cette horreur avait commencé sous la forme d'une simple affaire d'assassinat !

Quelque part devant lui, Caquer entendit une voix d'homme en train de prononcer un discours. Une voix aiguë, empreinte d'une frénésie fanatique. Il se hâta de tourner le coin de la rue, et se trouva dans les derniers rangs d'une foule groupée autour d'un orateur posté en haut d'un perron.

— ... et je vous dis que demain sera le grand jour. Puisque le Régent est avec nous, il n'y a plus aucune raison de le déposer. Des hommes travailleront toute la nuit à faire les préparatifs nécessaires. Après la réunion de demain matin, nous pourrons...

— Hé là ! hurla Rod. L'orateur s'interrompit pour se tourner vers lui, et, d'un seul bloc, très lentement, la foule l'imita.

— Je vous mets en état d'arres...

Conscient de la futilité de cette intervention, le lieutenant Caquer n'acheva pas sa phrase.

Non pas qu'il eût peur de la masse humaine en train de marcher sur lui. La violence eût été la bienvenue : elle l'aurait délivré de cette terreur surnaturelle, lui aurait donné l'occasion de frapper ces gens du plat de son épée.

Mais derrière l'orateur se trouvait un homme en uniforme : Brager. Et Caquer se rappela que Borgesen, qui assurait le service de nuit au poste de police, était du côté des révoltés. À quoi bon arrêter l'agitateur, puisque Borg refuserait de l'incarcérer ? À quoi bon susciter une émeute et faire du mal à des innocents qui n'agissaient pas de leur propre volonté, mais sous cette influence insidieuse décrite par le professeur Gordon ?

La main sur la poignée de son épée, il recula lentement. Personne ne le suivit. Tels des automates, tous se retournèrent vers l'orateur qui reprit sa harangue comme s'il n'avait pas été interrompu. L'agent de police Brager n'avait pas fait un geste, n'avait même pas jeté un coup d'œil vers son supérieur. Il était le seul à n'avoir pas bougé au moment de l'intervention de Caquer.

Le lieutenant se hâta de reprendre la direction dont il s'était détourné pour écouter l'orateur. Il allait regagner ainsi le centre de la ville ; il y trouverait sans doute un lieu public où il pourrait utiliser un visiphone et alerter le Coordinateur : c'était un cas d'urgence.

À coup sûr, l'influence de celui qui possédait la Roue de Vargas ne s'étendait pas encore au-delà des limites du Troisième Secteur.

Il s'arrêta dans un restaurant ouvert toute la nuit. La salle était éclairée, mais complètement déserte : pas de clients, pas de garçons, pas de caissier. Il entra dans la cabine visiphonique, et appuya sur le bouton des communications interurbaines. La préposée parut sur l'écran presque aussitôt.

— Coordinateur du Secteur, Callisto Ville, dit Caquer. Et grouillez-vous.

— Désolée, Lieutenant. Toutes les communications extérieures sont suspendues par l'inspecteur

en chef du Service sanitaire, pendant la durée des opérations.

— Quelles opérations ?

— Nous ne sommes pas autorisés à fournir des renseignements sur ce point.

Caquer serra les dents. Il connaissait à tout le moins une personne capable de le renseigner.

— Donnez-moi le professeur Gordon, Maison de l'Université, dit-il en se forçant à garder tout son calme.

— Bien, Lieutenant.

Le petit bouton rouge indiquant que le vibreur fonctionnait apparut et disparut alternativement pendant quelques secondes, mais l'écran demeura sombre.

— Il n'y a personne, Lieutenant.

Gordon et sa fille devaient dormir trop profondément pour entendre l'appel. L'espace d'un moment, Caquer songea à se rendre chez eux. Mais ils habitaient à l'autre bout de la ville, et, par ailleurs, ils n'auraient pu lui apporter aucun secours. Il ne devait pas oublier que le professeur était un vieillard fragile et malade.

Non, il lui faudrait... Il appuya sur un second bouton ; un instant plus tard il parlait à l'employé de service au hangar des aéronefs.

— Sortez-moi l'appareil ultra-rapide réservé à la police, ordonna-t-il d'un ton bref. Mettez-le en état de vol, je serai là dans quelques minutes.

— Je regrette, Lieutenant, répliqua l'autre. Les courants de force en direction de l'extérieur ont été coupés par ordre spécial. Tous les appareils doivent rester au sol.

« J'aurais pu m'en douter », songea Caquer. Mais qu'allait-il advenir de l'enquêteur envoyé par le bureau du Coordinateur ?

— Est-ce que les aéronefs venant de l'extérieur sont autorisés à atterrir ? demanda-t-il.

— Oui ; mais ils ne peuvent pas repartir sans un ordre spécial.

— Merci, répondit Rod Caquer.

Il sortit dans la blême clarté de l'aube... Il lui restait donc une chance : l'enquêteur pourrait peut-être l'aider.

Seulement, il faudrait aller le cueillir à son arrivée et lui raconter toute l'histoire avant qu'il fût soumis, comme les autres, à l'influence de la Roue de Vargas. Le lieutenant gagna le terminus en toute hâte. Peut-être que le détective avait déjà atterri et que le mal était fait.

De nouveau il croisa un groupe de gens rassemblés autour d'un orateur frénétique. Presque tout le monde devait être soumis à cette force mystérieuse à l'heure actuelle. Pourquoi donc lui seul avait-il été épargné ? Pourquoi n'avait-il pas cédé à l'influence maléfique ?

À vrai dire, il s'était trouvé dans la rue au moment où Skidder prononçait son discours télévisé. Mais cela ne constituait pas une explication suffisante. Tous ces gens n'avaient sûrement pas vu et entendu cette émission. Certains d'entre eux, même, avaient dû dormir profondément.

D'autre part, lui, Caquer, avait été touché au cours de la nuit précédente, la fameuse nuit des murmures. Sans aucun doute, l'influence de la Roue s'était exercée sur lui pendant son enquête sur le crime, ou plutôt sur les crimes.

Pourquoi donc se trouvait-il libre à présent ? Était-il le seul de son espèce ? Ou bien d'autres avaient-ils échappé comme lui et jouissaient-ils de leur pleine lucidité ?

S'il était le seul, pourquoi était-il libre ?

Mais était-il vraiment libre ?

Se pouvait-il qu'il fût manœuvré par quelqu'un à l'instant même, et que ses actes fissent partie d'un plan bien arrêté, ignoré de lui ?

S'il continuait à se plonger dans ce genre de réflexions, il allait devenir fou. Il lui faudrait continuer à agir de son mieux, en espérant que les choses étaient bien telles qu'elles lui semblaient être.

Alors, il se mit à courir, car devant lui s'étendait le vaste terrain du terminus, et un petit aéronef, argenté par la lumière de l'aube, s'apprêtait à se poser. C'était un appareil officiel, de modèle ultrarapide, qui devait transporter l'enquêteur spécial. Caquer contourna le bâtiment de contrôle des entrées, franchit la porte de la clôture en fil métallique, et se dirigea vers l'aéronef. Celui-ci était déjà au sol. La portière s'ouvrit.

Un petit homme maigre descendit de l'appareil, et sourit à la vue de celui qui l'attendait.

— Vous êtes le lieutenant Caquer ? demanda-t-il d'un ton aimable. Le Coordinateur m'envoie pour étudier une affaire dont vous n'arrivez pas à vous sortir. Je me nomme...

Rod Caquer, pétrifié d'horreur, regarda fixement les traits familiers, la verrue trop bien connue sur un côté du nez ; puis il prêta l'oreille dans l'attente des paroles que le petit homme, il le savait, n'allait pas manquer de prononcer.

— ... Willem Deem. Voulez-vous que nous nous rendions à votre bureau ?

Il est certains moments où n'importe quel homme au monde ne peut plus supporter ce qui lui arrive.

Le lieutenant de police Rod Caquer, du Troisième Secteur de Callisto, en avait trop vu depuis la veille. Comment pouvez-vous enquêter sur l'assassinat d'un homme tué deux fois ? Que devez-vous faire quand la victime vous apparaît, bien vivante et heureuse, pour vous aider à résoudre le problème ?

Même si vous savez qu'elle n'est pas là en réalité, ou, à tout le moins, qu'elle n'est pas ce que voient vos yeux, qu'elle ne dit pas ce qu'entendent vos oreilles.

Au-delà d'un certain point, l'esprit humain ne peut plus fonctionner rationnellement : alors, des gens différents réagissent de façons différentes.

Rod Caquer réagit par un terrible accès de colère aveugle dirigée, faute d'un autre objet, contre l'enquêteur spécial (en admettant que ce fût bien lui, et non un fantôme dû à l'hypnose).

Son poing se détendit et rencontra un menton. Ceci, d'ailleurs, ne prouvait qu'une seule chose : si le petit homme était vraiment une illusion, il était une illusion du toucher autant que de la vue. Le poing explosa littéralement sur le menton : l'enquêteur chancela et tomba. Sans cesser de sourire, parce qu'il n'avait pas eu le temps de changer d'expression.

Il tomba le visage en avant, puis roula sur le dos, les paupières closes, mais souriant toujours au ciel de plus en plus clair.

Caquer, tout tremblant, se pencha et posa la main sur la tunique du petit homme. Pas de doute : il sentait nettement les pulsations du cœur. (L'espace d'un instant, il avait craint d'avoir donné un coup mortel.)

Alors, il ferma les yeux, volontairement, et palpa le visage de sa victime ; c'était toujours les traits de Willem Deem : la verrue familière se révélait au toucher aussi bien qu'à la vue.

Deux hommes étaient sortis du bâtiment de contrôle, et se ruaient vers lui au pas de course à travers le terrain. Rod, ayant discerné l'expression de leur visage, songea au petit aéronef à quelques pas de lui. Il devait quitter au plus vite le Troisième Secteur, pour raconter à quelqu'un ce qui se passait, avant qu'il fût trop tard.

Si seulement on avait pu lui mentir au sujet de la coupure des courants de force en direction de l'extérieur ! Il sauta par-dessus le corps inerte, monta dans l'appareil, et essaya d'actionner les commandes : l'aéronef ne bougea pas. Non, on ne lui avait pas menti...

Il était inutile de rester là pour livrer un combat qui ne pouvait rien décider. Il sortit par l'autre portière de l'appareil, du côté opposé aux nouveaux arrivants, et se précipita vers la clôture.

Celle-ci était chargée d'électricité. Pas assez pour tuer quelqu'un, mais suffisamment pour le clouer sur place jusqu'à ce que des hommes gantés de caoutchouc vinssent sectionner les fils. Toutefois, si on avait coupé les courants de force, on avait dû couper également celui de la clôture.

Comme elle était trop haute pour qu'il pût la franchir d'un bond, il risqua sa chance : il n'y avait pas de courant. Pendant qu'il escaladait l'obstacle tant bien que mal, ses poursuivants s'arrêtèrent et revinrent sur leurs pas pour s'occuper de l'homme étendu près de l'aéronef.

Caquer ralentit son allure, sans interrompre sa marche en avant. Il ne savait pas où il allait, mais il ne pouvait s'empêcher de cheminer. Au bout d'un certain temps, il s'aperçut qu'il se dirigeait vers l'extrémité nord du Troisième Secteur, du côté de Callisto Ville.

Arrivé dans un petit parc, il se rendit compte à quel point il serait vain de tenter de gagner la destination qu'il se proposait. En même temps il s'aperçut que ses muscles lui faisaient mal, qu'il souffrait d'une atroce migraine, et qu'il ne pourrait pas aller plus loin s'il n'avait pas un but valable, facile à atteindre.

Il s'écroula sur un banc, et se prit la tête à deux mains : il ne trouva pas la moindre réponse.

Ayant levé les yeux, il vit un objet qui le fascina : un petit moulin d'enfant au bout d'un bâton fiché dans une pelouse, en train de tourner plus ou moins vite au gré du vent.

Il tournait en rond, comme son esprit : l'esprit d'un homme incapable de distinguer l'illusion de la réalité pouvait-il faire autre chose que tourner en rond ? Comme un moulin d'enfant, comme une Roue de Vargas.

En rond.

Pourtant, il devait y avoir un moyen de mettre fin à cette situation. Un homme porteur d'une Roue de Vargas n'était pas absolument invincible : sans cela, le Conseil n'aurait jamais pu réussir à détruire celles qui avaient été fabriquées. En vérité, les différents possesseurs des roues auraient fini par s'annihiler mutuellement, pour ainsi dire, mais il avait dû en rester au moins une entre les mains de quelqu'un. Quelqu'un qui désirait gouverner la totalité du monde solaire.

Or, le Conseil avait arrêté cette roue.

Donc, celle qui valait tant de tourment à Rod Caquer pouvait être arrêtée. Mais comment ? Comment, puisqu'il était impossible de la voir ? Ou, plutôt, puisque la vue de ce maudit engin exerçait sur l'esprit humain une telle influence qu'on ne le voyait plus après le premier coup d'œil...

Certes, il devait arrêter la roue : il n'existait pas d'autre solution. Mais comment ?

Pour autant qu'il en sût, ce moulin d'enfant pouvait être une Roue de Vargas réglée de façon à créer l'illusion qu'elle était un simple jouet. Son possesseur, casque en tête, pouvait fort bien se trouver dans l'allée, devant lui, à ce moment même, en train d'observer Caquer dont l'esprit avait reçu l'ordre de ne pas le voir.

Néanmoins, si cet homme était là, il devait y être en *réalité*, n'est-ce pas ? Et alors, si lui, Rod Caquer, frappait avec son épée, la menace prendrait fin, n'est-ce pas ? Naturellement.

Mais comment trouver une roue qu'on ne pouvait pas voir ? Qu'on ne pouvait pas voir parce que...

Les yeux toujours fixés sur le moulin d'enfant, Caquer entrevit une chance, une toute petite chance de réussir.

Sa montre-bracelet lui apprit qu'il était neuf heures et demie. La grande manifestation sur la place allait avoir lieu dans une demi-heure. Le possesseur de la roue s'y trouverait sûrement.

Oubliant la fatigue de ses muscles endoloris, Rod Caquer se mit à courir vers le centre de la

ville. Les rues étaient désertes, car tout le monde avait reçu l'ordre de se rendre sur la place.

Il fut essoufflé après avoir dépassé quelques blocs, et dut ralentir son allure. Peu importait : il aurait le temps d'arriver avant la fin de la manifestation, même s'il manquait le début.

Oui, il aurait largement le temps. Et alors, si son projet se réalisait...

Il était presque dix heures quand il passa devant l'immeuble où se trouvait son bureau. Il continua sa marche, et entra quelques portes plus loin. Le liftier n'étant pas là, Caquer fit monter lui-même l'ascenseur. Une minute plus tard, il crocheta la serrure du laboratoire de Perry Peters.

L'inventeur ne se trouvait pas chez lui, naturellement, mais les lunettes étaient là, les lunettes équipées avec les petits essuie-glaces qui permettaient leur utilisation dans les mines de radite.

Rod Caquer les glissa sur ses yeux, mit le moteur électrique dans sa poche, et pressa le bouton. Le dispositif de Perry fonctionnait à merveille : le lieutenant put voir vaguement pendant que les essuie-glaces allaient et venaient comme l'éclair. Mais, une minute plus tard, ils s'arrêtèrent.

Bien sûr. Perry lui avait dit que les tiges s'échauffaient et se dilataient au bout d'une minute. Peu importait, après tout : ce bref laps de temps pourrait lui suffire, et le métal se serait refroidi lorsqu'il aurait atteint la place.

Néanmoins, il lui faudrait pouvoir varier la vitesse. Dans le fouillis qui jonchait l'établi, il trouva un petit rhéostat et le brancha sur l'un des fils qui reliait le moteur aux lunettes.

C'était là tout ce qu'il pouvait faire : il n'avait pas le temps de procéder à un essai. Ayant relevé les lunettes sur son front, il sortit de la pièce en toute hâte, prit l'ascenseur, et gagna la rue. Un instant plus tard, il courait vers la place, située à deux blocs de distance.

Bientôt il atteignit le dernier rang de la foule massée devant la résidence du Régent, les yeux fixés sur les deux balcons. Sur celui du bas, il reconnut plusieurs personnes : entre autres le docteur Skidder, Walter Johnson, le lieutenant Borgesen.

Sur celui du haut, Barr Maxon haranguait le public. Sa voix sonore débitait des phrases ronflantes exaltant la puissance de l'empire. À peu de distance, Rod Caquer aperçut les cheveux gris du professeur Gordon et les boucles dorées de Jane. Il se demanda s'ils subissaient le charme, eux aussi. Mais ils devaient certainement partager l'illusion générale : sans quoi ils n'auraient pas été là. Il comprit qu'il serait inutile de leur parler, de leur dire ce qu'il allait tenter de faire.

Le lieutenant Rod Caquer fit glisser les lunettes sur ses yeux, et devint momentanément aveugle parce que les tiges des essuie-glaces n'étaient pas dans la bonne position. Ses doigts trouvèrent le rhéostat, et se déplacèrent lentement sur le cadran depuis zéro jusqu'au maximum.

Alors, tandis que les essuie-glaces commençaient leur danse frénétique, il fut à même de voir confusément autour de lui. Sur le balcon inférieur il n'aperçut rien d'anormal ; mais sur celui du haut, la silhouette du régent Maxon s'estompa soudain.

Maintenant, il y avait là un homme portant un casque de forme étrange muni de fils, au sommet duquel se trouvait une roue de neuf centimètres de diamètre, composée de miroirs et de prismes.

Une roue qui paraissait immobile à cause de l'effet stroboscopique des lunettes. L'espace d'un instant, la vitesse des essuie-glaces, fut en synchronisme parfait avec celle de la roue, si bien que, pour Rod Caquer, la roue sembla ne plus bouger, et, par suite, lui devint visible.

Puis les essuie-glaces se coincèrent.

Mais il n'en avait plus besoin.

Il savait que Barr Maxon (ou celui qui incarnait le personnage de Barr Maxon) était le porteur de la roue.

Sans bruit, en prenant soin de ne pas trop attirer l'attention, Caquer contourna la foule au pas de course, et atteignit la porte latérale du bâtiment.

Un homme en faction lui barra le passage en disant :

— Je regrette, Lieutenant ; personne n'est autorisé à...

La sentinelle essaya de se baisser brusquement, mais il était trop tard. Rod Caquer l'assomma d'un coup du plat de son épée.

L'intérieur du bâtiment semblait désert. Caquer monta trois étages en courant, puis traversa le couloir aboutissant à la porte du balcon supérieur sur lequel il fit irruption.

Le régent Maxon se retourna : il n'avait plus de casque sur la tête. Caquer avait perdu ses lunettes ; néanmoins il savait bien que le casque et la roue se trouvaient toujours à leur place ; il savait bien que c'était sa dernière chance.

Maxon se retourna, et vit le lieutenant de police l'épée à la main.

Alors, brusquement, le Régent disparut. Caquer eut l'impression de se trouver en présence de Jane Gordon. Et Jane, tout en le regardant d'un air suppliant, lui parlait d'une voix touchante.

— Rod, je t'en conjure..., commença-t-elle.

Mais ce n'était pas Jane, il le savait bien. Le manipulateur de la Roue de Vargas venait de lui communiquer cette pensée, pour essayer de sauver sa vie.

Le lieutenant leva son épée et l'abattit de toutes ses forces.

Il y eut un cliquetis de verre brisé, puis un tintement métallique tandis que la lame fendait le casque.

Et maintenant, bien sûr, ce n'était plus Jane, mais le cadavre d'un homme gisant sur le sol, coiffé d'un casque bizarre et compliqué, complètement fracassé, d'où coulait un filet de sang. Un casque visible à tout le monde, y compris le lieutenant Caquer.

Et tout le monde, y compris le lieutenant Caquer, pouvait reconnaître celui qui le portait.

C'était un petit homme maigre, au nez enlaidi par une vilaine verrue.

Oui, c'était Willem Deem. Et, cette fois, Rod Caquer savait que c'était *vraiment* lui.

— Je croyais, déclara Jane Gordon, que tu allais partir pour Callisto Ville sans nous dire au revoir.

— Oh, tu sais, répondit Rod, en jetant son chapeau vers une patère, je ne suis pas très sûr d'occuper le poste de coordinateur qu'on vient de m'offrir dans la capitale. J'ai une semaine pour me décider, et je resterai ici au moins pendant tout ce temps-là. Comment vas-tu, Glaçon ?

— Très bien, merci. Assieds-toi donc. Papa ne tardera pas à rentrer, et je sais qu'il a des tas de choses à te demander. Pourquoi ne t'avons-nous pas revu depuis la grande manifestation ?

Vraiment, il arrive parfois à un homme intelligent d'être très bête !

Mais, d'autre part, Caquer avait essuyé tant de refus que nul ne saurait lui en vouloir.

Il se contenta de la regarder sans souffler mot.

— Rod, on n'a jamais révélé toute l'histoire dans le journal télévisé. Je sais bien qu'il faudra que tu la racontes en détail quand papa sera là, mais, en attendant son arrivée, est-ce que tu ne pourrais pas me donner quelques tuyaux ?

— C'est simple comme bonjour, Glaçon, répondit-il en souriant. Willem Deem a mis la main sur un livre Noirdex qui lui a enseigné à fabriquer une Roue de Vargas. Il en a effectivement fabriqué une, et ça lui a donné des idées.

» Tout d'abord, il a tué Barr Maxon et a pris sa place, en réglant le casque de façon à pouvoir incarner le personnage du Régent. Il a déposé le corps de sa victime dans sa propre boutique, et s'est payé une pinte de bon sang grâce à son propre meurtre. Comme il avait un sens de l'humour complètement pervers, ça l'a émoustillé de nous faire tourner en rond.

— Et après ?

— Il a joué le rôle de Brager et a feint de découvrir son propre cadavre sur les lieux du crime. Il a donné sa version de la cause du décès, puis il s'est arrangé pour que chacun des autres témoins (Skidder, les types du service sanitaire et moi-même) voie une blessure différente. Pas étonnant qu'on ait tous failli devenir cinglés.

— Pourtant Brager s'est rappelé qu'il avait découvert le corps...

— À ce moment-là, il se trouvait à l'hôpital ; mais Deem l'a vu peu de temps après, et lui a mis ce pseudo-souvenir dans la tête. C'est pourquoi Brager s'est imaginé qu'il s'était trouvé dans la boutique.

» Ensuite, Deem a tué le secrétaire privé de Maxon, car celui-ci connaissait trop bien le Régent pour ne pas soupçonner qu'il y avait quelque chose de louche sans trop savoir quoi au juste. Ça a été le deuxième cadavre de Willem Deem qui a dû s'amuser follement en nous jouant ce tour.

» Comme tu peux le penser, il n'a jamais demandé au Coordinateur d'envoyer un enquêteur spécial. Il s'est contenté de se moquer de moi en me faisant rencontrer un type qui, lui aussi, semblait être Willem Deem ! Cette fois-là, il s'en est fallu de rien que je perde la boule.

— Mais, dis-moi un peu, Rod, pourquoi étais-tu moins touché que les autres ? Par exemple, en ce qui concerne la conquête de Callisto, tu échappais complètement à l'influence hypnotique : comment expliques-tu ça ?

— C'est peut-être parce que je n'avais pas entendu le discours télévisé de Skidder, suggéra-t-il en haussant les épaules. (Naturellement, ça n'était pas le toubib qui parlait, mais bien notre ami Willem Deem, sous l'aspect de Skidder, et coiffé de son casque.) Peut-être aussi m'a-t-il délibérément laissé de côté parce qu'il prenait un plaisir malsain à me voir enquêter sans résultat sur le meurtre des deux Willem Deem. C'est difficile à dire... Il est encore possible que mon surmenage mental m'ait rendu fou sur le moment, et que ça m'ait permis de résister en partie à l'hypnose collective.

— Crois-tu qu'il ait vraiment eu l'intention d'essayer de mettre la main sur la totalité de Callisto ?

— Nous ne saurons jamais exactement jusqu'où allaient ses ambitions immédiates ou lointaines. D'abord il s'est contenté de tenter des expériences sur les possibilités de l'hypnotisme, au moyen de la roue. Ainsi, la première nuit, il a obligé les gens à sortir de chez eux ; ensuite il les a fait rentrer en leur enlevant tout souvenir de leur activité nocturne : ça prouve bien qu'il s'agissait uniquement d'un essai.

Caquer s'interrompt, puis fronça les sourcils d'un air pensif avant de poursuivre :

— On ne saurait douter qu'il était fou, et je n'ose même pas deviner la nature de ses projets... Tu as bien compris comment les lunettes ont fonctionné pour neutraliser l'effet de la Roue, n'est-ce pas, Glaçon ?

— Je crois que oui. Tu as eu une idée géniale, Rod. Je suppose que c'est la même chose qui se produit quand nous photographions avec une caméra une roue en train de tourner. Si la caméra est en parfait synchronisme avec la vitesse de la roue, de sorte que chaque image successive montre celle-ci après une révolution complète, le film, quand il est projeté, donne l'impression que la roue ne bouge pas.

— C'est exactement ça, répondit Caquer en approuvant d'un signe de tête. J'ai eu une fameuse veine de mettre la main sur ces lunettes. L'espace d'une seconde, j'ai pu voir sur le balcon un homme coiffé d'un casque, et ça m'a suffi.

— Mais, voyons, Rod, quand tu t'es précipité sur le balcon, tu ne portais plus ces lunettes. Est-ce que Deem n'aurait pas pu t'arrêter en t'hypnotisant ?

— Ma foi, je crois qu'il n'a pas eu le temps de s'emparer de mon esprit. Néanmoins, il a projeté une illusion devant mes yeux. Au dernier moment, je n'ai plus vu ni Barr Maxon ni Willem Deem, mais toi-même, ma petite Jane.

— Moi ?

— Parfaitement. Il devait savoir que j'étais amoureux de toi, et il a dû songer que je n'oserais pas me servir de mon épée si tu te dressais devant moi. Mais je savais que ce n'était pas toi, malgré le témoignage de mes yeux : c'est pourquoi j'ai frappé.

Il frissonna en se rappelant quel effort de volonté il avait dû faire pour abattre son arme. Après quoi, il poursuivit :

— Le pire, c'est que je t'ai vue à ce moment-là comme j'ai toujours rêvé de te voir : les bras tendus vers moi, les yeux pleins d'amour.

— Comme ceci, Rod ?

Et, cette fois, il fut assez intelligent pour comprendre...

Mitkey

En ce temps-là, Mitkey, la souris, n'était pas encore Mitkey.

C'était une souris comme les autres, qui vivait sous les planchers et derrière les cloisons de la maison de l'éminent Herr Professor Oberburger. Ce dernier, après avoir autrefois dispensé son enseignement à Vienne et à Heidelberg, avait dû se réfugier aux États-Unis pour fuir l'excessive admiration de quelques-uns de ses compatriotes haut placés. À dire vrai, cette admiration excessive ne s'adressait pas à Herr Oberburger lui-même, mais à un certain gaz, sous-produit d'un carburant d'avion-fusée inefficace, qui aurait pu devenir un je-ne-sais-quoi d'autre remarquablement efficace...

... Si, bien entendu, le Professeur avait donné auxdits compatriotes haut placés la formule exacte dudit gaz. Chose que... Bref, quoi qu'il en fût, le Professeur avait réussi à s'échapper, et vivait maintenant dans une maison du Connecticut. Et Mitkey vivait avec lui.

Une petite souris grise, un petit homme gris. Ni l'un ni l'autre n'avaient rien d'extraordinaire. Mitkey, surtout, était la souris la plus banale qu'on pût imaginer. Il aimait le fromage, avait une nombreuse famille, et, s'il y avait eu des Rotariens parmi les souris, il en aurait certainement fait partie.

Naturellement, le Herr Professor avait ses petites excentricités. Célibataire endurci, il n'avait personne à qui parler, mais, se prenant pour un causeur distingué, il s'entretenait perpétuellement avec lui-même tout en travaillant. Ce fait, on le verra par la suite, est de la plus haute importance, car Mitkey avait l'oreille fine et entendait ces monologues des nuits entières. Bien sûr, il ne les comprenait pas. En admettant qu'il y réfléchît, il devait se représenter le Professeur sous la forme d'une hyper-souris particulièrement bruyante qui criait un peu trop souvent.

— Und maintenant, se disait Herr Oberburger à voix haute, nous allons foir si ce duyau d'échabbement a édé gonfenablement fabrigué. Il tefrait êdre achusdé à un cendième te millimèdre brès. Ach ! il est barvait ! Und maindenant.

Nuit après nuit, jour après jour, mois après mois, l'appareil luisant ne cessa de grandir, tandis que la lueur de triomphe dans les yeux du Professeur se faisait de plus en plus brillante.

Long d'un mètre dix environ, muni d'étranges ailettes, il reposait sur un bâti provisoire au centre de la table placée dans la pièce que Herr Oberburger utilisait à toutes fins. Il y avait quatre pièces dans la maison où il habitait avec Mitkey, mais il paraissait ne s'en être jamais aperçu. Tout d'abord, il avait eu l'intention d'utiliser la grande salle uniquement comme laboratoire ; mais il avait trouvé plus commode d'y dormir (quand il dormait) sur un lit de camp dressé dans un coin, et de préparer sa cuisine rudimentaire sur le même brûleur à gaz où il faisait dissoudre de petits grains dorés de T.N.T. avec lequel il préparait un redoutable brouet qu'il assaisonnait de dangereux condiments mais ne mangeait point...

— Et maindenant, che fais le ferser dans des dubes, et foir si un dube adchacent à un audre vait eggsbloser le teussième dube lorsgue le bremier dube...

Cette nuit-là, Mitkey faillit prendre la décision de déménager avec toute sa famille pour s'installer dans une maison plus stable qui n'oscillât pas sur ses bases en menaçant de s'effondrer.

Néanmoins, il finit par rester, car ce cataclysme en miniature présentait certaines compensations : de nouveaux trous de souris partout, et, joie sans pareille ! une grande crevasse dans le frigidaire où le Professeur conservait, entre autres choses, des provisions de bouche.

Naturellement, les tubes n'étaient pas plus gros que des tubes capillaires, sans quoi il n'y aurait plus eu de maison autour des trous de souris. Naturellement, Mitkey ne pouvait deviner ce qui allait arriver ni comprendre le curieux langage du Professeur (pas plus que tout autre langage), sans quoi il ne se serait pas laissé tenter par cette crevasse dans le frigidaire.

Ce matin-là, Herr Oberburger jubilait :

— Der karburads, il vongtionne ! Der teussième dube, il n'a bas eggbslosé. Et le bremier, il a eggbslosé bar sugtions gomme che m'y addendais ! Und il est blus buissant ; il y aura larchement la blace bour un gombardiment...

Ah ! ce compartiment ! c'est lui qui détermina l'entrée en scène de Mitkey, bien que le Professeur ne le sût pas encore à ce moment-là. En fait, le Professeur ignorait même l'existence de Mitkey.

— Und maindenant, disait-il, il suvvit de gombiner les dubes à karburant de façon gu'ils vongtionnent bar baires obbosées. Und alors...

À ce moment précis, le regard de Herr Oberburger se posa sur Mitkey pour la première fois. Plus exactement, il se posa sur des moustaches grises et un museau noir brillant qui émergeaient d'un trou dans la boiserie.

— Ma barole ! gue fois-che là ! C'est Mitkey Mouse en bersonne !... Mitkey gu'est-ce gue tu tirais t'un bedit foyache, la semaine brochaine ? Nous ferrons ça.

Voilà pourquoi, lorsque le Professeur envoya chercher en ville les diverses fournitures dont il avait besoin, il inscrivit sur la liste une souricière : non pas un de ces pièges qui tuent méchamment, mais une de ces espèces de cages grillagées. Dix minutes après qu'il l'eut installée près d'un trou, garnie d'un bon morceau de fromage, le petit museau de Mitkey avait senti le fromage, et Mitkey avait suivi son museau en captivité.

Néanmoins, ce ne fut pas une captivité désagréable. La souris fut traitée en invitée d'honneur dans la cage qui reposait à présent sur la table où le Professeur poursuivait la majeure partie de ses travaux. Herr Oberburger lui fournit du fromage à l'en faire crever d'indigestion, et, désormais, il ne se parla plus à lui-même.

— Fois-tu, Mitkey, ch'afais l'indention te me faire enfoyer une souris planche bar le laporatoire de Hardford, mais ça n'est blus la beine, buisgue tu es là. Che suis sûr gue tu es blus solide et blus sain gue ces souris te laporatoire, und blus gabable de subborder un long foyache. Ah ! tu achides des mousdaches, et ça feut tire oui, n'est-ce bas ? Und, gomme tu es habidué à fïfre dans des drous noirs, tu ne souffriras bas drop de glausdrovobie, n'est-ce bas ?

Mitkey, au comble du bonheur, se mit à engraisser et ne songea plus à essayer de sortir de sa cage. Il ne songea même plus, je le crains, aux membres de sa famille abandonnée ; mais il devait savoir, si tant est qu'il sût quelque chose, qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter le moins du monde à leur sujet. À moins que le Professeur ne découvrit et réparât le trou du frigidaire, chose fort improbable, car Herr Oberburger avait bien autre chose en tête.

— Und tonc, Mitkey, nous allons blacer cedde ailedde gomme ceci : elle est testinée à vacilider l'adderrissache, dans une admosvère. Elle und celles-ci te bermeddront te tescentre assez lendement bour gue les amordisseurs du gombardiment mobile vongtionnent au moment foulu et t'embêchent de te gogner la dède trop vort... du moins che l'esbère.

Naturellement, Mitkey ne saisit pas combien ce « che l'esbère » était lourd de menaces, pas plus qu'il n'avait saisi le reste du discours. Comme je l'ai déjà dit, il ne savait pas parler. Du moins, pas

à cette époque.

Mais cela n'empêchait pas Herr Oberburger de lui faire la conversation. Il lui montrait des photographies en disant :

— As-tu jamais vu la souris d'après laquelle che d'ai baptisé, Mitkey ? Gomme ? Non ? Recarde : c'est Mitkey Mouse, te Valt Disney. Mais che crois que tu es beagoup blus gentil, Mitkey.

Le Professeur devait être un peu fou, de parler ainsi à une petite souris grise. En fait, il fallait bien qu'il fût un peu fou pour avoir fabriqué une fusée qui fonctionnait. Car chose bizarre, Herr Oberburger n'était pas un inventeur. Sa fusée, comme il l'expliqua minutieusement à Mitkey, ne comportait pas un seul élément *nouveau*. Le Professeur était un simple technicien : il prenait les idées des autres et en faisait des applications pratiques. Sa seule invention réelle (le carburant qui n'en était pas un), il l'avait remise au Gouvernement des États-Unis ; mais, après examen, on s'était aperçu que le gaz était déjà connu et qu'il coûtait beaucoup trop cher à produire.

— Fois-tu, Mitkey, disait Herr Oberburger, c'est une bure guesdion de brécision madhémadigue. Si nous arifons à gombiner ces dubes, gu'est-ce que nous obdenons ? La fidesse gridigue ! À beu de chose brès, dout le broblème se réduit à ça : obdenir la fidesse gridigue. Il y a engore beagoup de facdeurs ingonnus dans l'admosvère, la drobosvère et la sdradosvère. Nous groyons gon-naître eggsagdemment la guandidé d'air tont nous tefons galguler la résisdance mais est-ce que nous en sommes drès sûrs ? Non, Mitkey, gar nous ne sommes jamais allés là-haut.

Mitkey s'en moquait éperdument. À l'ombre du cylindre de métal, il engraisait de jour en jour et connaissait une béatitude parfaite.

— *Der Tag, Mitkey, der Tag !* Und che ne fais bas de mendir, Mitkey. Che ne fais bas de faire des bromesses drombeuses. Tu fas endrebrendre un foyache danchereux, mein bedit ami.

» Nous te tonnonns cinquante chances sur cent, Mitkey. Ou pien tu addeins la lune und tu églades, ou pien tu refiens sain et sauf sur la derre. Fois-du, mon baufre bedit Mitkey, la lune n'est bas faide de vromache, et, même si elle l'édait, tu ne bourrais bas en mancher gar il n'y a bas assez d'admosvère bour de bermeddre d'adderrir sans de gasser le museau.

» Dans ce gas, fas-tu me temanter, bourguoi est-ce que che t'enfoie là-haut ? Barce que beut-être que la fusée n'addeindra bas la fidesse gridigue. Und alors, ça resde une eggsbérieence, mais c'est une eggsbérieence tifférente. La fusée, si elle n'addeint bas la lune, elle redombe sur la derre, n'est-ce bas ? Und, dans ce gas, cerdains insduments nous tonneront tes renseignements blus ambles que ceux que nous bossédons sur ce gui se basse là-haut. Und toi, selon que tu seras fifant ou mort, tu nous abbrendras si les amordisseurs et les ailedes sont suvvisants dans une admosvère éguivalente à celle de la derre. Tu gombrends ?

» Und alors, blus dard, quand nous enferrons des fusées jusqu'à Fénus où il eggsisde beud-être une admosvère, nous bosséderons dous les éléments bour galguler la timension foulue tes ailedes et tes amordisseurs, non ? Und, que du refiennes ou non, tu seras célèbre, Mitkey ! Tu seras la bremière gréature fifante gui aura débassé la sdradosvère et bénédré tans l'espace.

» Mitkey, tu seras l'Étoile tes étoiles ! Che t'enfie, Mitkey, und che foudrais pien être aussi bedit que toi, bour bardir moi aussi.

Der Tag arriva. La porte du compartiment fut hermétiquement close. « Atieu... mon bedit Mitkey... » Ténèbres. Silence. Bruit !

« La fusée, si elle n'addeint bas la-lune, elle redombe sur la derre, n'est-ce pas ? » Tel avait été le postulat du Herr Professor. Mais les projets les mieux établis des souris et des hommes sont souvent susceptibles d'échouer. C'est ce qui arriva en l'occurrence.

À cause de Prxl.

Herr Oberburger se sentait très seul. En l'absence de Mitkey, tout monologue lui paraissait ridicule et dénué de sens.

Certains diront peut-être que la compagnie d'une petite souris grise remplace bien mal la compagnie d'une épouse fidèle, mais certains autres ne seront peut-être pas de cet avis. De toute façon, le Professeur n'avait jamais eu d'épouse alors qu'il avait eu bel et bien une souris à qui parler : en conséquence, il regrettait cette dernière et, s'il regrettait la première, il ne s'en rendait pas compte.

Durant la longue nuit qui avait suivi le départ de la fusée, il n'avait pas quitté son télescope, suivant avec attention la trajectoire du projectile à mesure qu'il prenait de la vitesse. Les explosions du tuyau d'échappement formaient un minuscule point lumineux que l'on pouvait apercevoir si l'on savait où regarder.

Le lendemain, Herr Oberburger se sentit tout désœuvré et c'est en vain qu'il essaya de dormir car il était beaucoup trop surexcité pour cela. En conséquence, il résolut de faire un peu de ménage. Pendant qu'il récurait sa batterie de cuisine, il entendit plusieurs cris aigus de terreur et s'aperçut qu'une autre petite souris grise, aux moustaches et à la queue plus courtes que celles de Mitkey, venait d'entrer dans la cage grillagée.

— Diens, diens, dit le Professeur ; que fois-che là ? Est-ce gue ça ne serait bas Minnie à la recherche te son Mitkey ?

Herr Oberburger avait beau ne pas être biologiste, il ne se trompait pas en l'occurrence. C'était bel et bien Minnie. À tout le moins, c'était la compagne de Mitkey ; par suite, le nom lui convenait à merveille. Le Professeur eût été bien incapable de dire quel caprice l'avait poussée à pénétrer dans un piège dépourvu d'appât. D'ailleurs, il s'en souciait fort peu. Ravi de l'incident, il se hâta de remédier au manque d'appât en poussant un gros morceau de fromage à travers le grillage.

C'est ainsi que Minnie en vint à remplacer son époux, le lointain voyageur, comme dépositaire des confidences de Herr Oberburger. Nul ne saurait dire si elle s'inquiétait au sujet de ses enfants, mais, en vérité, elle aurait eu bien tort de se faire du mauvais sang pour eux. Ils étaient assez grands pour se débrouiller tout seuls, surtout dans une maison riche en cachettes, où l'on accédait facilement au frigidaire.

— Ah, und maindenant, Minnie, il vait assez noir bour gue nous cherchions où se droufe don bedit mari. Nous allons foir son sillache te feu tans le ciel. En féridé, Minnie, c'esf un sillache minusgule und der asdronomes ne le remargueront bas barce g'uils ne safent bas où il faut recarder. Mais, nous, nous le safons.

» Il fa êdre drès celèpre, tu sais, Minnie, nodre cher Mitkey, quand nous ragonderons au monde endier son hisdoire et celle de mein fusée. Vois-tu, Minnie, nous n'en afons barlé à bersonne jusgu'à brésent. Nous addendrons d'afoir dous les dédails bour tonner un récit gomblet. Temain madin, à l'aupe, nous...

» Ah, le foilà, Minnie ! Une drace drès léchère, mais elle est là. Je d'amènerais pien chusgu'au délesgobe bour de laisser recarder, mais che ne sais bas vaire la mise au boint bour tes yeux...

» Bresgue cent mille miles, Minnie, und l'aggsélération gontinue douchours, mais bas bour longdemp. Nodre Mitkey suit pien son horaire ; en fait, il fa blus fide gue nous ne l'afions galgulé. À brésent nous sommes sûrs gu'il échabbera à l'addragtion te la derre und gu'il dombera sur la lune.

Par simple coïncidence, la souris prisonnière poussa un léger cri.

— Ah, oui, Minnie, ma bedide Minnie ! Che sais, che sais ! Nous ne referrons blus chamais nodre baufre Mitkey, et che recrette bresgue gue nodre eggsbérience n'ait bas échoué. Mais il y a des

gombensations, Minnie : il sera célèbre endre doudes les souris. L'Étoile tes étoiles ! La bremière gréadure fifante gui aura débassé le champ d'addragtion grafidationnelle de la derre !

La nuit fut longue. De temps à autre, de gros nuages rendaient toute observation impossible.

— Minnie, che fais d'insdaller blus gonfordablement gue tans cedde bedide gâche. Tu aimerais pïen afoir l'imbreSSION d'êdre lipre, n'est-ce bas, gomme les animaux tans les zoos motemes ?

Et ainsi, pour remplir une heure pendant laquelle un gros nuage obscurcissait le ciel, Herr Oberburger aménagea un nouveau logis pour sa pensionnaire : le fond d'une caisse en bois, mesurant trente-cinq centimètres carrés posé à plat sur la table, sans aucune barrière visible.

Il recouvrit le bord supérieur de cette planchette d'une feuille de métal, et la plaça sur une planche plus grande arrangée de la même façon. Ensuite, il disposa deux fils reliés par une extrémité aux deux rubans de métal, et par l'autre aux bornes d'un petit transformateur.

— Und maindenant, Minnie, che fais de blacer sur don île où che de vournirai audant de vromache et d'eau gue tu foudras, und tu t'abercefras gue c'est un endroit eggcellent bour y fifre. Si tu essaies te sordir te l'île, tu recefras un on deux bedits chocs : ça ne de fera bas drès mal, mais tu n'aimeras bas ça, und abrès quelgues dendatifes, du abbrendras à ne bas regommencer, non ? Und...

De nouveau, ce fut la nuit.

Après avoir bien appris sa leçon, Minnie se trouva très heureuse sur son île, et ne songea même plus à s'approcher de la bande métallique de la planche supérieure. En vérité, c'était un véritable paradis pour souris. Il y avait une falaise de fromage plus grosse que Minnie elle-même, ce qui lui donnait beaucoup d'occupation. Souris et fromage : bientôt la souris ne serait plus que du fromage assimilé.

Néanmoins, le professeur Oberburger songeait à tout autre chose. Le professeur Oberburger était fort préoccupé. Après avoir fait et refait ses calculs, orienté son télescope à travers le trou du toit et éteint les lumières...

(Après tout, le célibat présente des avantages indiscutables. Si on a envie de faire un trou dans le toit, on fait un trou dans le toit, et personne ne vient vous traiter de maboul. Si l'hiver arrive ou s'il se met à pleuvoir, on peut toujours faire venir un charpentier ou installer une bâche.)

... Le sillage lumineux n'était plus dans le ciel. Le Professeur fronça les sourcils, refit et re-refit ses calculs, déplaça son télescope de trois dixièmes de seconde : la fusée n'était plus dans le ciel.

— Minnie, il y a quelgue chose gui ne fa bas. Ou pïen les dubes ont cessé te vongtionner, ou pïen...

Ou bien la fusée ne suivait plus une ligne droite par rapport à son point de départ. Par ligne droite, j'entends, naturellement, la trajectoire normale qu'aurait dû lui faire décrire sa vitesse de propulsion.

En conséquence, Herr Oberburger fit la seule chose qui lui restât à faire : il se mit à scruter la voûte céleste avec son télescope en décrivant des cercles de plus en plus grands.

Il lui fallut deux heures avant de trouver la fusée : elle avait dévié de cinq degrés de sa route normale, et elle semblait effectuer une... Ma foi, il n'y avait qu'une expression pour décrire exactement ce mouvement : une descente en vrille.

Cette sacrée fusée tournait en cercles, constituant, semblait-il, une sorte d'orbite autour de quelque chose qui ne pouvait absolument pas se trouver là. Puis, elle traça dans l'air une spirale concentrique.

Puis... plus rien. Disparition totale. La nuit noire. Pas le moindre point lumineux.

Le Professeur tourna vers sa pensionnaire un visage blême.

— C'est imbossible, Minnie. Avec mes brobres yeux che l'ai fu, et bourdant che ne beux bas le

groire. Même si une bardie des dubes a cessé de vongtionner, la fusée n'aurait bas dû tescentre en cergles si brusquement... Und, fois-tu, Minnie, elle a berdu de sa fidesse beaugoup blus rabidement gu'elle n'aurait dû le vaire. Même si augun dube ne vongtionnait blus, sa fidesse aguise aurait suvvi à...

Il passa le reste de la nuit à faire des observations et des calculs sans découvrir aucun indice. Du moins aucun indice *croyable*. Une force mystérieuse avait agi : force qui n'était pas inhérente à la fusée et qu'on ne pouvait expliquer par la gravitation.

— Mein baufre bedit Mitkey !

Vint l'aube grise, insondable.

— Mein bedide Minnie, il nous vaudra carter le segret. Nous n'oserons bas bublier ce gue nous afons fu, gar on ne nous groirait bas. Moi-même che n'arrive bas à le groire. Beud-êdre gue ch'ai imachiné ce gue ch'ai fu, parce gue ch'édais drop vadigué à vorce de ne bas tonnir...

Un peu plus tard.

— Malgré dout, Minnie, ne berdons bas esboir. La fusée édait à cent cinquante mille miles. Elle redombera sur la derre. Mais che ne beux bas tire à guel endroit ! J'afais gru boufoir galguler sa route, und... Mais, abrès ces cercles goncendrigues... fois-tu, Minnie, Einstein lui-même ne bourerait bas galguler où elle fa domber. Bersonne ne bourrait galguler ça, bas même moi ! Tout ce gue nous bouvons esbéer, c'est gue nous abbrendrons où elle sera dombée.

Jour nuageux. Nuit noire gardant jalousement ses mystères.

— Mon baufre bedit Mitkey !... Et bourdant, Minnie, il n'y afait augune gause bossible...

Or, il y avait eu bel et bien une cause.

Prxl.

Prxl est un astéroïde. Il n'a pas été baptisé par les astronomes terrestres, car, pour d'excellentes raisons, ils ne l'ont pas encore découvert. En conséquence, nous le désignerons par ce groupe de consonnes qui figure approximativement le nom que lui donnent ses habitants : mais oui, mes amis, ce corps céleste est habité.

Tout compte fait, l'expérience du professeur Oberburger eut d'étranges résultats. Et cela, grâce à Prxl.

Vous n'auriez jamais cru, j'en jurerais, qu'un astéroïde pût corriger un ivrogne de son vice. Pourtant, un certain Charles Winslow, alcoolique invétéré, résidant à Bridgeport, Connecticut, devint un incorruptible buveur d'eau à partir du moment où, au beau milieu de Grove Street, une souris lui demanda la route de Hartford. La souris portait des culottes rouge vif et des gants d'un jaune éclatant...

Mais ceci se passa quinze mois après que le Professeur eut perdu sa fusée. Aussi ferions-nous mieux de reprendre l'histoire au commencement.

Prxl est un astéroïde. Un de ces corps célestes méprisés par les astronomes terrestres : ceux-ci les appellent « la vermine du ciel », car ces fichues poussières d'astres laissent sur le réflecteur des traînées qui brouillent les observations beaucoup plus importantes des nébuleuses et des novæ. Cinquante mille puces sur le chien-noir de la nuit.

Pour la plupart, ils sont minuscules. On a découvert récemment que certains d'entre eux passaient près de la Terre. Prodigieusement près. En 1932, il y eut un certain émoi lorsque Amor fila à dix millions de miles de notre planète : ce qui, pour les astronomes, représente un simple saut de puce... Un peu plus tard, Apollon fit mieux : cinq millions de miles. Puis, en 1936, Adonis améliora cette performance : un million cinq cent mille miles.

En 1937, Hermès battit tous les records : moins de cinq cent mille miles. Les astronomes

calculèrent son orbite et furent très impressionnés en s'apercevant que ce petit astéroïde d'un mile de long pourrait fort bien passer à deux cent vingt miles de la Terre, plus près que notre lune.

Ils seront beaucoup plus impressionnés le jour où ils repéreront (si tant est qu'ils le repèrent jamais) l'astéroïde Prxl, d'un demi-mile de long, en train de passer sur le disque lunaire, et découvriront qu'il se trouve assez souvent à moins de cent miles de notre globe.

Ils ne pourront le découvrir qu'à la faveur d'un « passage », car Prxl ne reflète pas la lumière. Du moins, il ne la reflète plus depuis plusieurs millions d'années. Depuis que ses habitants l'ont entièrement recouvert d'un pigment noir extrait de son sous-sol, qui absorbe tous les rayons lumineux. Tâche monumentale que de peindre un monde, pour des créatures d'un centimètre et demi de haut. Mais, à cette époque, elle en valait la peine : l'orbite de Prxl une fois déplacée, les Prxliens se trouvèrent à l'abri de leurs ennemis. Il y avait des géants dans ce temps-là, pirates de huit centimètres de haut, venus de Deimos. Charmants petits géants qui tuaient par plaisir. Les archives des villes de Deimos, aujourd'hui complètement détruites, pourraient peut-être expliquer ce qui est arrivé aux dinosaures ; et aussi la disparition des Cro-Magnons, à la civilisation pleine de promesses quelques minutes cosmiques après l'anéantissement des reptiles précités.

Prxl survécut. Ce monde minuscule qui ne reflétait plus les rayons solaires échappa aux tueurs quand son orbite eut été déplacée.

Prxl. Pourvu d'une civilisation vieille de plusieurs millions de siècles. Avec sa couche de peinture noire soigneusement entretenue et renouvelée, plus par respect de la tradition que par crainte d'ennemis aujourd'hui disparus. Civilisation grandiose mais stagnante sur un monde qui file dans l'espace comme une balle de fusil.

Et, d'autre part, Mitkey.

Klarloth, chef des services scientifiques d'une race de savants, tapa sur ce qui aurait été l'épaule de son adjoint Bemj, si ce dernier avait eu des épaules :

— Vois donc ce qui approche de Prxl, dit-il. De toute évidence, il s'agit de propulsion artificielle.

Bemj colla son œil contre l'oculaire encastré dans le mur, puis dirigea une onde psychique sur le mécanisme qui grossit l'image mille fois grâce à une altération du champ électronique.

— Objet fabriqué, déclara-t-il. Extrêmement rudimentaire. Fusée primitive mue par un explosif. Attends un peu : je vais vérifier son lieu d'origine.

Il lut les indications des divers cadrans et les lança sous forme de pensées contre le psychobobine du calculateur puis attendit que la machine eût digéré toutes les données et préparé la réponse. Ensuite, il mit son esprit en relation avec le projecteur de ladite réponse. Klarloth, lui aussi, écouta cette émission muette.

Point et heure de départ exacts. Courbe de la trajectoire et point de cette trajectoire où la fusée avait été déviée de sa route par l'attraction de Prxl. Destination évidente de la fusée : la lune de la Terre. Heure et lieu d'arrivée sur Prxl si la fusée suivait toujours son parcours actuel.

— La Terre, dit Klarloth d'un ton pensif. La dernière fois que nous l'avons observée, les Terriens étaient bien loin des voyages interplanétaires. Autant que je me rappelle, il y avait une croisade chez eux, une espèce de bataille entre deux croyances différentes, n'est-ce pas ?

Bemj approuva d'un signe de tête :

— Oui, Catapultes. Arcs et flèches. Ils ont fait un fameux pas en avant depuis cette époque. Néanmoins, cette fusée est un simple projectile expérimental : faut-il la détruire avant qu'elle arrive ici ?

— Examinons-la plutôt. Ça nous épargnera peut-être un voyage sur la Terre, car nous pourrions

nous faire une idée assez juste du degré de civilisation qu'ils ont atteint.

— Mais alors, nous allons être obligés de...

— Bien sûr. Appelle la Station. Dis aux gardiens de braquer leurs attracto-répulseurs sur la fusée et de la faire tourner selon une orbite temporaire jusqu'à ce qu'ils aient préparé un terrain d'atterrissage. Qu'ils n'oublient pas surtout de mouiller l'explosif avant de la faire tomber.

— Champ magnétique autour du point d'atterrissage pour parer à toute éventualité ?

— Naturellement.

Ainsi, malgré l'absence totale d'atmosphère permettant aux ailettes de fonctionner, la fusée se posa si doucement que Mitkey, dans son compartiment noir, ne s'aperçut de rien sinon que le bruit infernal avait cessé.

Se sentant beaucoup mieux, il mangea un peu du fromage dont il avait une ample provision. Puis il s'attaqua de nouveau au revêtement de bois de sa prison, épais de trois centimètres, que le Professeur avait ajouté à son projectile, par pure bonté d'âme, pour le réconfort mental du voyageur. Herr Oberburger savait que, en rongant le bois pour tâcher de s'échapper, Mitkey ne se rendrait pas compte de la longueur du trajet et éviterait la folie. Conformément à ses prévisions, la petite souris ayant eu fort à faire n'avait pas souffert de sa réclusion dans le noir. Et maintenant, tout étant redevenu calme, elle se remettait à jouer des crocs avec un entrain sublime, sans se douter que, au-delà du bois, elle trouverait du fer qu'elle serait incapable de ronger. Mais bien des gens, de par le monde, ont trouvé des choses qu'ils ont été incapables de ronger !

Cependant, Klarloth, Bemj et quelques milliers de Prxliens contemplaient l'énorme fusée qui, même couchée sur le flanc, s'élevait très haut au-dessus de leur tête. Certains jeunots, oubliant l'invisible champ de force électrique, s'avancèrent un peu trop près et reculèrent aussitôt en se frottant la tête d'un air piteux.

Klarloth en personne était au psychographe.

— Il y a un être vivant dans la fusée, dit-il à Bemj, mais je ne subis que des impressions confuses. Je n'arrive pas à suivre le processus mental de cette créature. Pour l'instant, elle semble faire quelque chose avec ses dents.

— Ça ne peut pas être un des Terrestres de la race dominante, car ce sont des géants beaucoup plus grands que cette énorme masse. Peut-être que, se trouvant dans l'incapacité de construire un projectile assez vaste pour contenir l'un d'entre eux, ils ont envoyé un animal qui leur a servi de sujet d'expérience.

— Tu dois avoir raison, Bemj. Malgré tout, nous allons explorer son esprit de fond en comble. Je vais ouvrir la porte.

— Mais les créatures de la Terre ont besoin d'une atmosphère lourde, presque dense. Celle-ci ne pourra pas vivre sur Prxl.

— Le champ électrique maintiendra l'air à l'intérieur. De toute évidence, il y a une source d'air dans la fusée ; sans quoi la créature serait morte au cours du voyage.

Klarloth manœuvra des leviers. Du champ de forces électriques saillirent d'invisibles pseudopodes qui ouvrirent la porte extérieure, puis celle du compartiment.

Toute la population de Prxl retint son souffle lorsqu'une monstrueuse tête grise sortit de l'énorme ouverture béante. Elle était ornée d'épaisses moustaches dont chaque poil était aussi long que le corps d'un Prxlien.

Mitkey sauta sur le sol et fit un pas en avant. Son museau noir se cogna contre quelque chose qui n'était pas là. Il se rejeta en arrière en poussant un glapisement aigu.

Bemj le regarda d'un air dégoûté, puis déclara :

— Pas la moindre trace d'intelligence. Il n'y a plus qu'à lui faire subir le rayon de la mort.

— Pas du tout, dit Klarloth. Tu oublies des faits évidents. Je t'accorde que cette créature est dépourvue d'intelligence, mais tout animal garde dans son subconscient chaque souvenir, chaque impression, chaque image sensorielle de sa vie passée. Si ce monstre a jamais entendu le langage des Terrestres et s'il a vu quelques-uns de leurs travaux autres que cette fusée, tout cela est indélébilement gravé en lui.

— Bien sûr ! J'ai été stupide, Klarloth !... En tout cas, si j'en juge par la fusée elle-même, nous n'avons rien à craindre des Terrestres pendant au moins quelques millénaires. Donc, inutile de nous presser, et c'est fort heureux. En effet, pour renvoyer la mémoire de cette créature jusqu'au moment de sa naissance et suivre au psychographe chacune de ses impressions sensorielles, il nous faudra un laps de temps équivalent à son âge, plus un autre laps de temps indispensable à l'interprétation et à l'assimilation des sensations.

— Cela ne sera pas nécessaire, Bemj.

— Comment ça ?... Ah ! tu fais allusion aux ondes X-19 ?

— Exactement. Concentrées sur le cerveau de cette créature, elles peuvent, sans troubler ses souvenirs, être ajustées de façon à porter son intelligence, qui doit être à présent au degré 0,0001, jusqu'au niveau de celle d'un être doué de raison. Au cours de ce processus, notre visiteur assimilera automatiquement ses propres souvenirs et les comprendra tout aussi bien que s'il avait été doué d'intelligence à l'époque où il a reçu ces impressions. Il triera les faits essentiels et pourra répondre à nos questions.

— Mais, est-ce que tu vas le rendre aussi intelligent que...

— Que nous ? Non, les ondes X-19 ne pourraient pas aller jusque-là. Je crois que nous l'amènerons jusqu'au degré 0,2 : ce doit être à peu près le niveau actuel de l'intelligence des Terrestres, si nous en jugeons d'après cette fusée et les renseignements recueillis par nous au cours de notre dernier voyage.

— Bon, très bien. À ce degré, il comprendra suffisamment ses aventures sur la Terre et il ne sera tout de même pas dangereux pour nous... Est-ce que nous allons lui apprendre notre langue ?

— Attends un peu, dit Klarloth.

Il observa avec soin le psychographe pendant quelques instants avant de poursuivre :

— Non, je ne crois pas. Il doit avoir un langage à lui. Je vois dans son subconscient des souvenirs de plusieurs longues conversations. Chose étrange, toutes semblent être les monologues d'une même personne. Mais il a certainement un langage, un langage très simple. Il lui faudrait beaucoup de temps pour saisir les concepts de notre méthode de communication ; par contre, nous pourrions apprendre la sienne en quelques minutes pendant qu'il sera exposé à l'action des X-19.

— Est-ce qu'il comprend, à l'heure actuelle, une partie de ce langage ?

— Non, je ne crois pas, répondit Klarloth après avoir observé à nouveau le psychographe. Toutefois, il me semble qu'un mot doit avoir un sens pour lui... Oui, je ne me trompais pas, c'est le mot « Mitkey ». J'ai l'impression que c'est son nom, et qu'il l'associe vaguement à lui-même parce qu'il l'a entendu prononcer plusieurs fois.

— Il faut sans doute prévoir un logement pour lui, avec des poches d'air et autres dispositifs du même genre ?

— Naturellement. Donne les ordres voulus pour en faire bâtir un.

Nous resterions bien en deçà de la vérité en disant que ce fut une étrange expérience pour Mitkey. Le savoir est chose bien étrange, même si on l'acquiert petit à petit. Mais quand vous devez l'acquérir en bloc, d'un seul coup...

De plus, il y avait certains petits détails à régler. Par exemple, les cordes vocales de Mitkey n'étaient pas adaptées au langage dont il avait maintenant connaissance. Bemj mit bon ordre à cela. Nous ne saurions dire que ce fût une opération, car le patient ne s'aperçut de rien, encore qu'on ne l'eût pas endormi. On ne parla pas non plus à Mitkey de la dimension qui permet d'aller à l'intérieur des choses et des êtres sans percer leur enveloppe extérieure.

Klarloth, Bemj et une douzaine d'autres savants ne se souciaient guère de lui enseigner quoi que ce fût. Par contre ils désiraient apprendre de lui le plus possible : il y en avait toujours un parmi eux qui était en train de lui parler.

Leurs interrogatoires incessants contribuaient beaucoup à développer son intelligence. D'habitude, il ignorait qu'il connaissait la réponse à une question jusqu'à ce que cette question lui fût posée. Alors, il assemblait, sans savoir comment (pas plus que nous ne savons, vous ou moi *comment* nous faisons les choses), les éléments de la réponse ; et la leur donnait.

Bemj :

— Ce lankache gué tu barles, est-ce gue c'est un lankache unifersel ?

Et Mitkey, sans avoir jamais réfléchi à ce sujet, répondait tout aussitôt :

— Non. C'est le lankache gu'on barle en Amérique. Mais che me rabelle gue le Herr Brovesseur mentionnait barfois l'eggsisdence d'audres lankaches tans le monte. Je grois gue lui-même en barlait un autre afant te fenir en Amérigüe. Mais, debuis son arrifée tans ce bays, il barlait douchours le lankache gue fous endendez bour se vamiliariser afec lui.

Klarloth :

— Und les gréadures de ta race : les souris, est-ce gu'elles sont pien draidées ?

— Bas soufent, répondit Mitkey qui se lança dans une longue explication.

» Che foutrais pien vaire guelgue chose bour elles, ajouta-t-il. Est-ce gue che ne bourrais bas rabborder afec moi le brocédé gui m'a tonné l'indellichence ? Est-ce gue che ne bourrais pas l'abbliguer aux audres et gréer une race de sur-souris ?

— Bourguoi bas ? demanda Bemj.

Il vit Klarloth lui lancer un coup d'œil bizarre, et mit immédiatement son esprit en communication avec celui de son chef, tandis que Mitkey restait en dehors de cette conversation muette.

— Oui, je comprends, dit Bemj ; ça provoquerait des troubles formidables. Deux classes égales d'êtres aussi différents que les souris et les hommes ne pourraient pas vivre en paix. Mais est-ce que ça ne serait pas une très bonne chose pour nous ? Le chaos qui en résulterait ralentirait la marche du progrès sur la Terre, nous donnerait encore quelques millénaires de tranquillité avant que les Terrestres découvrent notre existence et nous attirent les pires ennuis. Tu connais leur mentalité...

— Sans doute. Mais vas-tu donner les ondes X-19 aux souris ? Elles pourraient...

— Bien sûr que non. Néanmoins, nous pouvons enseigner à Mitkey à construire une machine rudimentaire d'une puissance limitée, capable uniquement de porter la mentalité des souris du degré 0,0001 au degré 0,2 : celui de Mitkey et des Terrestres bifides.

— C'est possible, en effet. Il leur faudra des millions de siècles pour en comprendre le principe de base.

— Mais, ne pourraient-ils pas utiliser même une machine rudimentaire pour élever le niveau de leur intelligence ?

— Tu oublies le point faible des ondes X-19 : personne, pas même nous, ne peut construire un projecteur susceptible d'élever une mentalité au-dessus du niveau de la sienne propre.

Et ainsi de suite, pendant de longues minutes.

Puis, Klarloth :

— Mitkey, nous tefons t’aferdir t’une chose drès imbordande. Tu dois vaire drès addention à l’égledricidé. La noufelle gombinaison molégulaire de ton cerfeau est eggdrêmement insdable, und...

Bemj :

— Es-tu sûr gue ton Herr Brovesseur est le blus afancé de dous ceux gui ont vait des eggsbériences mitt der fusées ?

— Sur le blan chénéral, je beux tire gue oui. Il y en a d’autres gui, sur des boints sbécivigues dels gue : eggsblosifs, madhémadigues, asdrovisigue, en safent blus que lui, mais bas beaugoup blus. Und, bour ce gui est te gombiner doudes ces connaissances, c’est lui le blus vort.

— Barvait, dit Bemj.

Une petite souris grise se dressant comme un dinosaure au-dessus de petits Prxliens d’un centimètre et demi de haut. Tout pacifique et herbivore qu’il fût, Mitkey aurait pu tuer d’un seul coup de dent n’importe lequel d’entre eux. Mais, naturellement, il n’y songea même pas ; et eux, de leur côté, ne songèrent même pas à craindre cette éventualité.

Ils étudièrent son intellect de fond en comble. Ils étudièrent tout aussi minutieusement son petit corps au moyen de la dimension J dont Mitkey ne soupçonnait même pas l’existence.

Ils découvrirent ce qui faisait fonctionner ses organes. Ils découvrirent tout ce qu’il savait, et certaines choses dont il ne savait même pas qu’il les savait. Et ils se prirent d’une grande affection pour lui.

— Mitkey, dit un jour Klarloth, doudes les races ciffilisées de la Derre bordent des fêdements, n’est-ce bas ? Eh pien, si tu tois élefer les souris au nifeau tes hommes, ne gonfiendrait-il pas gue du bordes, doi aussi, des fêdements ?

— Eggcellende idée, Herr Klarloth. Und che sais drès pien quel chenre te gostume che foudrais. Der Herr Brovesseur m’a mondré un chour le bordrait d’une souris beint bar l’ardisde Valt Disney, und cette souris bordait des fêdements. Ça n’éduit bas une souris fêridable, mais une souris imachinaire, und le Brovesseur m’a tonné le nom te la souris te Disney.

— Quel gostume bordait-elle, Mitkey ?

— Des gulottes rouches mitt teux boudons chaunes bar-defant et teux autres bar-terrière, und tes souliers chaunes bour les battes de terrière und une baire te cants chaunes bour les battes te tefant. Il y a fait aussi un drou au vond de la gulotte bour laisser basser la gueue.

— Barvait, Mitkey. Tu auras un gostume bareil dans cinq minudes.

C’était la veille du départ de Mitkey. Tout d’abord Bemj avait suggéré d’attendre le moment où l’orbite excentrique de Prxl ramènerait l’astéroïde à cent cinquante mille miles de la Terre. Mais, comme l’avait fait remarquer Klarloth, cela eût représenté un laps de temps égal à cinquante-cinq années terrestres, et Mitkey n’aurait pas duré jusque-là. À moins que... Et Bemj avait convenu qu’il valait mieux ne pas courir le risque d’envoyer un pareil secret sur la Terre.

En conséquence, ils avaient décidé de munir la fusée d’un carburant qui abolirait la distance de quelque douze cent cinquante mille miles que le voyageur devrait parcourir. C’était là un secret au sujet duquel ils n’avaient pas besoin de s’inquiéter, car le carburant serait complètement volatilisé lorsque la fusée parviendrait à destination.

Vint le jour du départ.

— Mitkey, nous afons fait de nodre mieux bour gue tu adderrisses à l’endroit même d’où tu es bardi ou, tu moins, drès brès de cet entroit. Mais il ne vaut bas s’addendre à drop de brécision tans un foyache bareil. Tu adderriras assez brès. Ensuite, tu te déprouilleras gomme du bourras. Nous afons éguibé la fusée en brévision de doudes les éfendualidés.

— Merci, Herr Klarloth ; merci, Herr Bemj. Atieu.

— Atieu, Mitkey. Nous sommes tésolés de te foir bardir.

— Atieu, Mitkey.

— Atieu, atieu...

Étant donné la distance, les Prxliens avaient fort bien visé. La fusée tomba dans le goulet de Long Island, à dix miles de Bridgeport, à environ soixante miles de la demeure de Herr Oberburger près de Hartford.

Naturellement, Klarloth et Bemj avaient prévu un amerrissage. La fusée sombra comme un plomb, mais, avant qu'elle fût parvenue à quinze pieds de profondeur, Mitkey ouvrit la porte (munie d'un dispositif spécial permettant de la manœuvrer de l'intérieur) et sortit.

Sur ses vêtements, il portait un joli petit scaphandre qui, étant plus léger que l'eau, lui permit de gagner rapidement la surface et d'ôter son casque.

Il avait assez de nourriture synthétique pour une semaine ; en l'occurrence, il n'en eut pas besoin. Le bateau de nuit venant de Boston le transporta jusqu'à Bridgeport sur la chaîne de son ancre. Dès que la terre fut en vue Mitkey se débarrassa du scaphandre qu'il jeta au fond de l'eau après avoir crevé les minuscules compartiments qui lui permettaient de flotter, comme il l'avait promis à Klarloth.

Son instinct lui fit comprendre qu'il ferait bien d'éviter les êtres humains jusqu'à ce qu'il eût retrouvé Herr Oberburger. Mais, lorsqu'il atteignit le quai à la nage, il se heurta à un grave danger sous la forme de rats dix fois plus gros que lui, capables de le couper en deux d'un seul coup de dents.

Cependant, l'esprit triomphe toujours de la matière. Mitkey pointa vers eux un gant jaune en disant : « Dégambes ! » et les rats décampèrent aussitôt, car ils n'avaient jamais rien vu de semblable.

L'ivrogne à qui Mitkey demanda le chemin de Hartford ne fut pas moins impressionné que les rats. Nous avons déjà mentionné cet épisode. Ce fut la seule fois où notre héros essaya d'entrer en relation directe avec un être humain. Naturellement, il fit preuve d'une grande prudence. Avant de formuler sa requête, il eut soin d'occuper une position stratégique à quelques centimètres d'un trou dans lequel il aurait pu se sauver, le cas échéant. Mais ce fut l'ivrogne qui se sauva, sans même se donner la peine de répondre.

Mitkey gagna par ses propres moyens le nord de la ville et se cacha derrière une pompe à essence jusqu'à ce qu'il entendît un automobiliste demander la route de Hartford. Quand la voiture repartit, elle emportait Mitkey comme voyageur clandestin.

Le reste s'avéra très facile. D'après les calculs des Prxliens, le point de départ de la fusée se trouvait à cinq miles terrestres au nord-ouest de la cité marquée sur leurs cartes télescopiques, et dont Mitkey savait, s'il fallait en croire les propos de Herr Oberburger, que c'était la ville de Hartford.

Il parvint à destination.

— Ponchour, Brovesseur.

Herr Oberburger sursauta et leva les yeux. Il n'y avait personne en vue.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à l'air environnant.

— C'est moi, Brovesseur, Mitkey la souris, gue fous afez enfoyé tans la lune. Mais che n'y suis bas arrifé. Che suis allé...

— Guoi ? C'est imbossible, imbossible ! Guelgu'un me choue un mauvais dour ! Mais... mais bersonne n'est au gourant de l'eggsidence de cette fusée. Guand mon eggsbérience a échoué, che ne

l'ai tit à bersonne. Che suis le seul à safoir...

— Che le sais aussi, Brovesseur.

— C'est le surmenache, murmura Herr Oberburger en poussant un profond soupir. Che tefiens fou, ma barole...

— Non, Brovesseur ; c'est pien moi, Mitkey. À brésent, che beaux barler. Eggsagdement gomme fous.

— Tu tis gue tu beaux... Che ne le grois bas. Si tu es là, bourguoi est-ce gue che ne te fois bas. Où es-tu ?

— Che me gâche tans le gros drou au bïed du mur. Je foulais être sûr gue dout irait pien afant te me mondrer, bour éfider gue fous ne fous meddiez en golère et que fous ne me cheddiez guelgue chose à la dêde.

— Gomment ? Foyons, Mitkey, si c'est fraiment toi et si che ne suis bas fou... Foyons, Mitkey, tu sais pien gue che suis ingabable te vaire une chose bareille !

— Barvait, Brovesseur.

Mitkey sortit de son trou. Herr Oberburger le regarda, se frotta les yeux, le re-regarda, se refrotta les yeux, puis finit par dire :

— Bas te toute, che suis gomblètement fou. Foilà maindenant gu'il borde des guloddes rouches et des cants chaunes... C'est imbossible, absolument imbossible.

— Mais non, Brovesseur. Égoudez-moi, che fais dout fous ragonder.

Et Mitkey raconta.

Quand vint l'aube grise, une petite souris grise parlait toujours avec ardeur à un petit homme gris.

— Mais, Mitkey...

— Oui, pien sûr, Brovesseur, je gombrends fotre boint de fue : fous esdimez gu'une race de souris indellichendes ne bourrait bas fifre gote à gote afec une race d'hommes indellichents. Mais les teux races ne fifraient bas gote à gote. Gomme che fous l'ai tit, il y a drès beu d'hapitants tans le gondinent de l'Ausdralie. Und ça ne goûterait bas drès cher te les insdaller ailleurs et te nous meddre à leur blace, nous audres, souris. Nous l'abbellerions Sourisdralie, et la gapitale, Sydney, tefientrait Dissney en l'honneur te...

— Mais, Mitkey...

— Mais, Brovesseur, gonsidérez ce gue nous abordons à ce gontinent. Doudes les souris s'y rendraient. Nous en cïfïliserions guelgues-unes gui nous aïteraient à en addraber d'audres et à les soumeddre à l'agtion de la machine ; und ces audres nous aïteraient à en addraber engore d'autres und à gonsdruire engore d'audres machines, und ça ne vait gue crossir gomme une poule te neiche, und nous signons un bagde te non-accreSSION afec les hommes, und nous resdons en Sourisdralie, und nous guldivons nous-mêmes nodre nourriture und...

— Mais Mitkey...

— Et gu'ovvrons-nous en échanche, Brovesseur ? Nous eggsderminons vos bires ennemis : der rats ! Nous non blus, nous ne les aimons bas. Und un badaillon te mille souris, éguibées afec tes masgues à caz et tes bedides pompes à caz, bourrait endrer dans dous les drous à rats und eggsderminer dous les rats t'une fille en teux ou drois chours. En un an, nous bourrions eggsderminer dous les rats tu monte entier, und, en même demps, addraber et cïfïliser doudes les souris et les embarguer bour la Sourisdralie, und...

— Mais, Mitkey...

— Guoi donc, Brovesseur ?

— Ça réussirait sur un blan, mais, sur un audre blan, ça ne réussirait bas. Fous eggsdermineriez

les rats, c'est endendu. Mais, biendôt, des gonflits d'indérêt amèneraient les souris à essayer d'eggsderminer les hommes, ou les hommes à essayer d'eggsderminer les...

— Ils n'oseraient bas, Brovesseur ! Nous vapriguerions tes armes gui...

— Tu fois, Mitkey ?

— Mais ça n'arrifera bas. Si les hommes resbegdent nos droits, nous resbegderons...

Herr Oberburger soupira.

— Che... che feux bien te serfir d'indermédiaire, Mitkey, und brésender ta brobosition, und...

Ma foi, c'est pien frai que la tisbarition des rats serait un grand pienfait bour la race humaine. Cebendant...

— Merci, Brovesseur.

— À brobos, Mitkey, j'ai addrabé Minnie. Oui, je grois pien gue c'est da vemme, à moins qu'il n'y ait eu d'audres souris tans la maison. Elle est tans la bièce foisine. Che l'y ai mise afant ton arrifée bour lui bermeddre te tormir tans le noir. Est-ce gue du feux gue che te la mondre ?

— Ma vemme ? dit Mitkey d'un ton vague.

Depuis tant de temps il avait oublié sa famille abandonnée, et le souvenir lui revint lentement.

— Hum ! oui, c'est chusde, reprit-il. Che fais aller la foir ; und je gonsdruirai rabidement un petit brochegdeur X-19 und... Ma foi, oui... Ça fous aitera tans fos négociations afec les coufernements si nous sommes blusieurs à nous brésender : ça leur vera gombrendre gue che ne suis bas un monsdre.

Ce ne fut pas prémédité. Ce n'aurait pas pu l'être, car le Professeur ignorait l'avertissement de Klarloth à Mitkey : « Tu dois faire drès addention à l'égeldricidé. La noufelle gombinaison molégulaire de ton cerfeau est eggsdrêmement insdable... »

D'ailleurs Herr Oberburger était encore dans la pièce éclairée lorsque Mitkey pénétra dans la salle obscure où Minnie dormait sur son île. À sa vue, le hardi voyageur se rappela soudain son passé de bonheur conjugal et comprit combien il avait été seul.

— Minnie ! appela-t-il, oubliant qu'elle ne pouvait pas le comprendre.

Après quoi, il monta sur la planche où elle reposait... « Couic ! » Il se heurta au courant électrique entre les deux feuilles de métal.

Le silence régna pendant quelques instants.

Puis :

— Mitkey ! cria le Professeur, refiens fite bour gue nous tisgutions cedde...

Il franchit le seuil de la pièce, et, dans la grise lumière de l'aube, il vit les deux petites souris grises blotties l'une contre l'autre. Elles étaient parfaitement semblables, car Mitkey avait arraché ses vêtements qui lui avaient paru soudain bizarres et détestables.

— Gue s'est-il bassé ? demanda le Professeur.

Ensuite, il se rappela le courant électrique, et devina tout.

— Mitkey ! Est-ce gue tu ne beux blus barler ? Est-ce gue...

Silence.

Alors, le Professeur dit en souriant :

— Mitkey, mon Étoile tes étoiles, che grois gue tu es beaugoup blus heureux gomme ça.

Il contempla le couple d'un air affectueux, puis, étendant la main, il coupa le courant qui entourait l'île de son invisible barrière. Naturellement, les deux souris ne comprirent pas qu'elles étaient libres ; néanmoins, dès qu'il les eut posées avec précaution sur le plancher, l'une d'elles courut immédiatement vers le trou au pied du mur. L'autre la suivit, mais, avant de disparaître, elle se retourna et jeta un regard en arrière : ses petits yeux noirs exprimaient encore une légère surprise qui s'effaça presque aussitôt.

— Atieu, Mitkey. Tu fas êdre beagoup plus heureux. Et il y aura douchours tu vromache bour toi.

— Couic ! fit la petite souris grise en plongeant dans son trou.

Peut-être cela voulait-il dire : « Atieu ! »

Ou rien du tout.

Tu seras fou

I.

Il en avait eu l'impression, sans savoir pourquoi, dès son réveil. Maintenant il en était sûr. Pendant qu'il regardait, par la fenêtre de la salle de rédaction, le soleil de ce début d'après-midi décliner au-dessus des grands bâtiments, il avait la certitude que, bientôt, peut-être aujourd'hui même, il allait lui arriver une chose importante. Il ne savait pas si elle serait bonne ou mauvaise, mais il s'en méfiait vaguement. Non sans raison. Il y a fort peu de bonnes choses qui peuvent arriver à un homme à l'improviste : j'entends des choses d'une importance durable. Par contre, le malheur peut frapper de toutes les directions imaginables, de façons prodigieusement diverses.

— Hé, m'sieu Vine, dit une voix.

Il se détourna de la fenêtre avec lenteur : cela même était étrange, car ce petit homme plein d'entrain avait des réactions et des mouvements aussi rapides que ceux d'un chat.

Or, en l'occurrence, il se détourna très lentement de la fenêtre, comme s'il s'était attendu à ne jamais revoir ce clair-obscur d'un début d'après-midi.

— Bonjour, Poil de Carotte, dit-il.

— L'patron, y veut vous voir, déclara le grouillot au visage constellé de taches de rousseur.

— Tout de suite ?

— Mais non, bien sûr. À vot' convenance. Un jour d'la semaine prochaine, par exemple. Des fois qu'vous seriez trop occupé, vous avez qu'à lui fixer un rencart.

Plaçant son poing sous le menton de Poil de Carotte, il poussa doucement, et le gamin recula en chancelant avec une angoisse feinte.

Il se dirigea vers le lavabo, appuya son pouce sur le bouton, emplit un gobelet de papier.

Harry Wheeler entra d'un pas nonchalant et lui dit :

— B'jour, Poléon. Qu'est-ce qui se passe ? T'es convoqué par les autorités ?

— Bien sûr : on veut me donner de l'augmentation.

Il but, écrasa le gobelet dans sa main, et le jeta dans la corbeille à papier. Puis, il gagna la porte où on lisait : « Entrée interdite », l'ouvrit, et franchit le seuil.

Le rédacteur en chef, Walter J. Candler, leva les yeux de sur les papiers qui encombraient son bureau en disant d'un ton aimable :

— Asseyez-vous, Vine, je suis à vous tout de suite. Après quoi, il reprit son travail.

Le reporter se coula dans le fauteuil en face de Candler, tira une cigarette de la poche de sa chemise, et l'alluma. Ensuite, il examina le verso du feuillet que le rédacteur en chef était en train de lire : la page était blanche.

Candler passa son papier et le regarda fixement :

— Vine, j'ai une histoire loufoque pour vous : c'est tout à fait dans vos cordes.

— Si c'est un compliment, je vous remercie, répondit-il en souriant.

— Sûr que c'est un compliment. Vous avez déjà fait pour nous des trucs assez coton. Mais cette fois, il s'agit d'une histoire très différente. Je n'ai jamais demandé à un reporter de faire une chose

que je n'aurais pas voulu faire moi-même. Or, dans le cas présent, je ne voudrais pas entreprendre le boulot en personne : c'est pourquoi je ne vous demande pas de vous en charger.

Il souleva la feuille de papier qu'il venait de lire, puis la reposa sur le bureau sans même y jeter un coup d'œil :

— Avez-vous jamais entendu parler d'Ellsworth Joyce Randolph ?

— Le directeur de l'asile d'aliénés ? Bon sang, oui. Je l'ai même rencontré une fois en passant.

— Quelle impression vous a-t-il produite ?

Il se rendit compte que son chef le regardait fixement, que sa question n'était pas une question banale.

— Que voulez-vous dire ? rétorqua-t-il. De quel point de vue vous placez-vous ? Voulez-vous savoir si c'est un bon gars ? Ou si c'est un bon politicien ? Ou s'il a du tact en tant que psychiatre ? Ou...

— Je voudrais savoir si vous jugez qu'il a toute sa raison.

Il jeta un coup d'œil à Candler et comprit que le rédacteur en chef ne plaisantait pas. Il se mit à rire, s'arrêta court, se pencha au-dessus du bureau, et demanda :

— C'est bien d'Ellsworth Joyce Randolph que vous parlez ?

— Oui, répondit l'autre en hochant la tête. Le docteur Randolph était ici ce matin. Il m'a raconté une histoire assez bizarre. Pas pour que je la publie mais pour que j'envoie mon meilleur reporter vérifier son exactitude. Il a ajouté que, si nous découvriions qu'elle est vraie, nous pourrions l'imprimer tout au long à l'encre rouge... Je dois dire que ça vaudrait vraiment le coup !

Vine écrasa sa cigarette dans le cendrier tout en scrutant le visage de Candler :

— Mais l'histoire vous semble tellement loufoque que vous vous demandez si le docteur Randolph lui-même n'est pas fou ?

— Exactement.

— Et qu'est-ce qu'il y a de coton dans cette enquête ?

— Le toubib prétend qu'un reporter ne pourrait vérifier les choses que de l'intérieur.

— Vous voulez dire qu'il devrait entrer à l'asile comme infirmier ou... autrement ?

— Autrement.

— Ah, je vois.

Il se leva et gagna la fenêtre devant laquelle il s'immobilisa, le dos tourné à son chef. Le soleil ne s'était guère déplacé, mais le dessin des ombres dans les rues paraissait différent. Tout comme le dessin des ombres au fond de lui-même... Ainsi, c'était cela dont il avait eu le pressentiment dès son réveil... Il fit demi-tour et déclara d'une voix ferme :

— Bon sang, non ! Je ne marche pas !

— Ça n'est pas moi qui vous le reprocherai, répliqua Candler en haussant légèrement les épaules. Remarquez d'ailleurs que je ne vous ai rien demandé. Je ne voudrais pas m'en charger moi-même.

— Mais, dites-moi : d'après Randolph, qu'est-ce qui se passerait dans cette cabane de cinglés ? Ça doit être assez ébouriffant puisque vous vous demandez si le toubib lui-même ne déraile pas.

— Je ne peux pas vous répondre, Vine. J'ai promis de lui garder le secret, même si vous acceptiez le boulot.

— Comment ? Il faudrait que je fasse cette enquête sans savoir de quoi il retourne ?

— Exactement. Sans ça, vous auriez des idées préconçues, vous manqueriez d'objectivité. Vous chercheriez quelque chose de précis, et vous pourriez croire l'avoir trouvé même si ça n'était pas là. Ou bien, au contraire, vous seriez tellement décidé à ne pas le trouver que vous refuseriez de le voir même si ça vous crevait les yeux.

Vine gagna le bureau à grandes enjambées, et asséna sur le meuble un violent coup de poing :

— Bon sang de bonsoir, Candler ! Pourquoi est-ce moi que vous avez choisi ? Vous savez bien ce qui m'est arrivé il y a trois ans.

— Bien sûr. Une crise d'amnésie.

— Et vous croyez que c'est si simple que ça ? Pourtant je n'ai jamais caché à personne que je suis toujours en proie à cette amnésie. J'ai trente ans... à ce qu'on m'a dit. Mais ma mémoire ne porte que sur les trois dernières années de mon existence. Vous représentez-vous ce que c'est que de se heurter à un mur quand on essaie de regarder au-delà de trois ans ?

» Naturellement, je sais ce qu'il y a de l'autre côté du mur : je le sais parce que tout le monde me l'a raconté. Je sais où et quand je suis né. Je sais que mes parents sont morts ; je connais leur visage parce que j'ai vu leur photographie. Je sais que je n'ai jamais eu ni femme ni enfants parce que ça m'a été affirmé par tous ceux qui me connaissaient. Faites bien attention à ce détail : tous ceux qui me connaissaient et non pas tous ceux que je connaissais. Car, moi, je ne connaissais personne.

» J'admets que je me suis très bien comporté depuis. Une fois sorti de l'hôpital (et je ne me rappelle même pas l'accident qui m'y a fait entrer), je me suis admirablement tiré d'affaire comme journaliste parce que j'étais toujours capable d'écrire des articles ; mais j'ai été obligé d'apprendre à nouveau les noms de tous les membres du personnel. Je me suis trouvé exactement dans la situation d'un nouveau reporter qui débute dans un journal d'une ville inconnue. Et tout le monde s'est mis en quatre pour m'aider, bon sang, oui !

Candler leva une main conciliante pour endiguer le flux :

— Ça va, Poléon. Vous refusez, ça suffit. Je ne vois pas ce que votre histoire a à faire avec ma proposition. Vous ne voulez pas vous charger du boulot : c'est bon, n'y pensez plus.

Le reporter, un peu détendu, reprit d'une voix plus calme :

— Vous ne voyez vraiment pas ce que mon histoire a à faire avec votre proposition ? Vous me demandez (ou, si vous aimez mieux, vous me suggérez) de me faire reconnaître pour fou afin d'être interné dans un asile. Alors que je... Comment voulez-vous que j'aie confiance dans mon équilibre mental, étant donné que je ne me rappelle rien au-delà de mes trois dernières années : ni mon enfance, ni mes études, ni ma première rencontre avec les gens que je vois tous les jours ici, ni mes débuts dans la profession que j'exerce ?

Il administra soudain un nouveau coup de poing sur le bureau. Après quoi, il déclara d'un air contrit :

— Je m'excuse de m'être emporté comme un imbécile, Candler.

— Asseyez-vous.

— Ma réponse est toujours : non.

— Asseyez-vous quand même.

Il obéit, tira une cigarette de sa poche, et l'alluma.

— J'avais l'intention de ne pas vous en parler, reprit Candler, mais, après ce que vous m'avez dit, je ne peux pas garder le silence. J'ignorais que votre amnésie vous affectait à ce point. Je croyais que c'était pour vous de l'histoire ancienne.

» Écoutez-moi bien. Quand le docteur Randolph m'a demandé quel était le reporter le plus qualifié pour s'occuper de son affaire, je lui ai tout de suite parlé de vous et de ce qui vous était arrivé. Il s'est rappelé vous avoir rencontré, mais il ne savait rien de votre amnésie.

— Est-ce pour ça que vous m'avez mis en avant ?

— Laissez-moi en venir au fait, je vous prie. Randolph m'a dit que, pendant votre séjour à l'asile, il serait heureux de vous soumettre à un nouveau traitement du genre électrochocs mais

beaucoup plus doux, grâce auquel vous pourriez retrouver la mémoire. Selon lui, ça vaut la peine d'essayer.

— Il ne vous a pas dit que ça réussirait.

— Il m'a dit que ça pourrait réussir, et que, dans tous les cas, ça ne vous ferait aucun mal.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier après en avoir tiré à peine trois bouffées. Puis il jeta à Candler un regard furieux particulièrement éloquent.

— Calmez-vous, mon petit, poursuivit le rédacteur en chef. J'ai mis ça sur le tapis uniquement parce que vous m'aviez raconté combien votre amnésie vous tourmentait. Je ne gardais pas ce sujet en réserve. Je l'ai mentionné par souci de probité et de franchise à votre égard.

— De probité et de franchise ! Vous en avez de bonnes !

— Vous avez refusé de vous charger du boulot. J'ai accepté votre refus. Là-dessus vous avez commencé à délirer, à râler contre moi, et, finalement, je me suis trouvé contraint de vous dire une chose à laquelle j'avais à peine pensé sur le moment. N'y songeons plus... Où en est l'affaire des pots-de-vin ? Avez-vous de nouveaux tuyaux ?

— Vous allez mettre un autre type sur cette histoire de l'asile d'aliénés ?

— Non. Vous êtes le seul dont la présence serait plausible.

— Mais, bon sang, de quoi s'agit-il ? Pourquoi tant de mystère ? Pourquoi doutez-vous de l'équilibre mental du docteur Randolph ? Est-ce qu'il s'imagine, par hasard, que ses malades devraient prendre la place de ses médecins ?

Il eut un rire sarcastique :

— Bien sûr, vous ne pouvez pas me répondre. Vous avez juré de garder le secret. Ainsi, vous me tendez deux appâts au lieu d'un : la curiosité et l'espoir de renverser ce fichu mur qui borne ma mémoire. Mais il y a autre chose à considérer. Si j'accepte, combien de temps resterai-je enfermé à l'asile et dans quelles conditions ? Quelles chances aurai-je d'en sortir ? Comment ferai-je pour y entrer ?

— Vine, répondit Candler d'une voix lente, je ne suis plus du tout sûr de vouloir vous confier ce boulot. N'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire. À tout le moins, répondez à mes questions.

— Soit. Vous garderiez l'anonymat pour entrer à l'asile, de sorte que, en cas d'échec de votre enquête, vous n'auriez pas à redouter le moindre commentaire désobligeant. Si vous réussissiez, vous révéleriez toute la vérité en spécifiant que vous avez été enfermé et relâché avec la complicité du docteur Randolph. Par ailleurs, vous pourriez peut-être découvrir ce que vous désirez savoir au bout de quelques jours. De toute façon, vous ne resteriez pas enfermé plus d'une quinzaine.

— En dehors de Randolph, combien de membres du personnel de l'asile sauraient qui j'étais et pourquoi j'y suis entré ?

— Pas un seul.

Candler se pencha en avant et se mit à compter sur les doigts tendus de sa main gauche :

— Il y aurait quatre personnes dans le secret vous, moi, Randolph, et un autre reporter du journal.

— Moi, je veux bien, mais pourquoi faut-il un autre reporter ?

— Pour servir d'intermédiaire. En premier lieu, il vous accompagnera chez un psychiatre (Randolph vous en recommandera un que vous pourrez duper assez facilement). Il se présentera comme votre frère et il demandera un certificat d'internement. Vous convaincrez le psychiatre que vous êtes cinglé, et il signera sans rechigner. Il faut l'attestation de deux médecins pour faire interner quelqu'un, mais Randolph sera là pour un coup : votre frère présumé exigera que ce soit lui qui procède au second examen.

— Tout ça sous un nom d'emprunt ?

— Si vous voulez, quoique ça ne soit absolument pas nécessaire.

— Je préfère dissimuler mon identité. Naturellement, arrangez-vous pour qu'on ne parle de rien dans les journaux. Dites à tout le monde ici, sauf à mon... Ah, mais zut ! dans ce cas, impossible de me trouver un frère... Attendez... Charlie Doerr, du service de la diffusion, est mon cousin, mon plus proche parent vivant. Il fera l'affaire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. En ce cas, c'est également lui qui servira d'intermédiaire quand vous serez enfermé.

Il ira vous rendre visite à l'asile et en rapportera tous les tuyaux que vous pourrez lui donner.

— Et si je n'ai rien trouvé au bout de deux semaines, vous me faites sortir ?

Candler fit un signe de tête affirmatif :

— J'avertirai Randolph : il vous interrogera et vous déclarera guéri. Vous reviendrez au journal où tout le monde croira que vous étiez en congé. Et le tour sera joué.

— Quel genre de folie dois-je simuler ?

Il lui sembla que Candler se tortillait sur son siège d'un air gêné avant de répondre :

— Ma foi... est-ce que cette histoire de Napoléon ne serait pas très naturelle ? Comprenez-moi bien : la paranoïa est une forme de folie qui, si j'en crois le docteur Randolph, ne présente aucun symptôme physique. C'est une simple illusion étayée par un support de rationalisation systématique. Un paranoïaque peut être parfaitement sain d'esprit sur tous les plans sauf un seul.

— Donc, d'après vous, je devrais feindre d'être Napoléon ? dit-il en regardant le rédacteur en chef d'un air sarcastique.

— Vous pouvez choisir l'illusion qui vous plaira le mieux. Mais celle-là me paraît tout indiquée, vu que les gars du bureau vous appellent toujours « Poléon » pour se moquer de vous, et... et tout le reste, conclut Candler assez piteusement.

Après quoi, regardant son reporter bien en face, il demanda :

— Vous acceptez le boulot ?

— Je crois que oui, répondit l'autre en se levant. Je vous donnerai une réponse ferme demain, mais, en principe, c'est oui. Ça vous va comme ça ?

Candler fit un signe de tête affirmatif.

— Je me mets en congé pour le reste de la journée, continua le reporter. Je vais aller à la bibliothèque me documenter sur la paranoïa. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire. D'accord ?

— D'accord, et merci.

Le jeune homme se pencha en souriant au-dessus du bureau de son chef, et déclara :

— Au point où nous en sommes, je peux bien vous confier un petit secret. Ne le dites à personne, mais je suis bel et bien Napoléon.

Cette réplique lui fournissant une bonne sortie, il quitta le bureau sans attendre de réponse.

II.

Il mit son chapeau, enfila son veston, et passa de la pièce climatisée dans la chaude lumière du soleil. De la calme maison de fous qu'est une salle de rédaction après la tombée du journal, dans cette maison de fous encore plus calme que sont les rues d'une ville par un étouffant après-midi de juillet.

Ayant rejeté son panama sur la nuque, il s'épongea le front. Où allait-il ? Sûrement pas à la bibliothèque pour bûcher la paranoïa : il avait raconté cette blague à Candler afin de profiter du reste

de l'après-midi. Voilà déjà plus de deux ans qu'il avait lu tous les livres de la bibliothèque traitant de la paranoïa et des sujets connexes. Il était devenu un véritable expert en la matière. Il aurait pu monter le coup à n'importe quel psychiatre du pays et l'amener à croire qu'il était sain d'esprit... ou fou à lier.

Il gagna le parc, s'assit sur un banc ombragé, se décoiffa et s'épongea le front à nouveau.

Il contempla l'herbe d'un vert vif sous le soleil éclatant, les pigeons qui marchaient en faisant de ridicules plonges de la tête, un écureuil roux qui descendait d'un côté d'un arbre, jetait un regard furtif autour de lui, et regrimpait à toute allure de l'autre côté du tronc.

Il se prit à songer à ce mur d'amnésie dressé dans sa mémoire au-delà des trois dernières années de son existence.

À vrai dire, il ne s'agissait pas d'un mur, mais d'un changement brutal. Une ligne de démarcation avait été tracée entre deux vies : vingt-sept années avant l'accident, trois années après l'accident.

Deux vies entièrement différentes.

Cela, personne ne le savait. Jusqu'à cet après-midi il n'avait jamais soufflé mot de la vérité à quiconque, en admettant que ce fût bien la vérité.

Il l'avait exprimée dans sa dernière réplique avant de sortir du bureau de Candler parce qu'il savait que son chef prendrait ça pour une blague. Malgré tout, il fallait se montrer prudent : à force de répéter souvent des blagues pareilles, on finissait par donner à penser aux gens...

S'il était libre à l'heure actuelle au lieu de se trouver enfermé dans un asile, il le devait sans doute au fait qu'il avait eu la mâchoire cassée (entre autres choses) à la suite de son accident. Cette mâchoire cassée (elle était plâtrée lorsqu'il avait repris conscience quarante-huit heures après que sa voiture se fut jetée contre un camion) l'avait empêché de parler pendant trois semaines.

Or, au bout de ces trois semaines, malgré les souffrances et le désarroi qui venaient de le tourmenter sans relâche, il avait pu enfin réfléchir. C'est alors qu'il avait inventé le mur, l'amnésie commode, infiniment plus vraisemblable que la vérité telle qu'il la connaissait.

Mais est-ce que la vérité était bien telle qu'il la connaissait ?

Cette idée angoissante n'avait pas cessé de le hanter depuis trois ans, depuis l'heure où il s'était éveillé dans une chambre toute blanche, pour voir un inconnu vêtu de façon bizarre assis au chevet d'un lit dont il n'avait jamais vu le pareil dans aucune ambulance. Un lit surmonté d'une espèce de cadre. Et, quand il avait détourné les yeux du visage de l'inconnu pour regarder son propre corps, il s'était aperçu qu'une de ses jambes et ses deux bras se trouvaient dans le plâtre, la jambe étant soulevée au moyen d'une corde passant sur une poulie.

Il avait essayé d'ouvrir la bouche pour demander où il était et ce qui lui était arrivé : à ce moment, il avait découvert que sa mâchoire aussi se trouvait dans le plâtre.

Il avait regardé l'inconnu dans l'espoir que ce dernier aurait le bon sens de lui fournir de lui-même les renseignements désirés ; mais l'autre s'était contenté de sourire en disant :

— B'jour, George. Te voilà enfin revenu parmi nous ! À présent tu es tiré d'affaire, mon vieux.

Tout d'abord le langage qu'il venait d'entendre lui avait paru bizarre ; puis il avait compris que c'était de l'anglais. Était-il donc prisonnier des Anglais ? Par ailleurs, bien qu'il connût très mal leur langue, il avait parfaitement compris les paroles de cet homme. Et pourquoi celui-ci l'appelait-il George ?

Ses doutes et son désarroi durent se lire dans ses yeux, car l'inconnu se pencha en avant et dit :

— Peut-être que tu n'as pas encore retrouvé tes esprits. George. Tu as eu un sérieux accident. Ton coupé est entré dans un gros camion. Il y a deux jours de ça, et tu viens à peine de reprendre connaissance. Tu ne cours aucun danger, mais tu devras rester quelque temps à l'hôpital jusqu'à ce

que tes os se soient ressoudés.

À ce moment, des ondes de souffrance parcoururent tout son corps et balayèrent les idées confuses qui se mêlaient dans sa tête. Il ferma les yeux.

— Nous allons vous faire une piqûre, monsieur Vine, dit une autre voix. Il n'osa plus rouvrir les paupières : il était plus facile de lutter contre la douleur quand on avait les yeux fermés.

Une aiguille s'enfonça dans le gras de son bras droit, et, bientôt, ce fut le néant.

Lorsqu'il revint à lui, douze heures plus tard, il se trouvait toujours dans la même salle blanche, dans le même lit inconnu. Mais, cette fois, il y avait, debout à son chevet, une femme vêtue d'un étrange costume blanc, en train d'examiner une feuille de papier fixée sur une planchette.

Elle lui sourit en voyant qu'il avait les yeux ouverts :

— Bonjour, monsieur Vine, dit-elle. J'espère que vous vous sentez mieux. Je vais annoncer au docteur Holt que vous êtes de retour parmi nous.

Elle s'éloigna pour revenir bientôt, accompagnée d'un homme aussi bizarrement habillé que l'inconnu qui l'avait appelé George.

Le médecin le regarda et dit avec un petit rire :

— Pour une fois, j'ai un malade incapable de me répliquer, ou même de m'écrire une lettre.

Ensuite, son visage prit une expression sérieuse tandis qu'il ajoutait :

— Est-ce que vous souffrez, mon vieux ? Si c'est oui, clignez les yeux une fois ; si c'est non, clignez deux fois.

La douleur étant très supportable, il cligna une seule fois. Le médecin fit un signe de tête satisfait et poursuivit :

— Votre cousin n'a pas cessé de nous téléphoner. Il sera heureux d'apprendre que vous n'allez pas tarder à pouvoir écouter sinon parler. Je crois que ça ne vous fera pas de mal de le voir pendant quelques minutes à la fin de l'après-midi.

L'infirmière retapa son lit ; puis, à son grand soulagement, elle s'en alla avec le médecin, le laissant seul pour tâcher de mettre en ordre ses pensées chaotiques.

Les mettre en ordre ! Cela s'était passé trois ans auparavant, et il n'avait pas encore réussi à s'y retrouver...

Plusieurs faits stupéfiants s'étaient offerts à ses réflexions.

D'abord tous ces gens avaient parlé anglais, et il avait parfaitement compris cette langue barbare dont il ne possédait jusqu'alors que des notions rudimentaires. Comment un accident avait-il pu lui faire acquérir brusquement la connaissance d'un langage presque ignoré de lui ?

D'autre part, ils lui avaient donné un nom qui n'était pas le sien. Son visiteur de la veille l'avait appelé George ; l'infirmière avait dit : « Monsieur Vine. » George Vine était sûrement un nom anglais.

Mais il y avait encore une chose mille fois plus ahurissante que ces deux-là : c'était la phrase prononcée par l'inconnu de la veille (serait-ce le « cousin » mentionné par le docteur ?) au sujet de son accident : « Ton coupé est entré dans un gros camion. »

Ce qu'il y avait d'ahurissant c'est qu'il savait fort bien ce qu'étaient un « coupé » et un « camion ». Non qu'il se rappelât avoir jamais conduit l'un ou l'autre, pas plus qu'il ne se rappelait son accident ni quoi que ce fût d'autre à partir de ce moment où il avait été assis sous sa tente après la bataille de Lodi... Mais, alors, comment l'image d'un coupé, d'un engin mû par un moteur à essence, avait-elle pu surgir dans son esprit qui n'avait jamais auparavant renfermé un pareil concept ?

Il ne parvenait pas à s'évader de ce mélange démentiel de deux mondes.

L'un, nettement défini, était le monde où il avait vécu pendant vingt-sept ans ; le monde où il était

né, en Corse, le 15 août 1769 ; le monde où il s'était endormi (pas plus tard que la veille, lui semblait-il) sous sa tente, à Lodi, après sa première grande victoire en tant que général de l'armée d'Italie.

Et puis il y avait ce monde déconcertant dans lequel il s'était éveillé ; ce monde tout blanc où les gens parlaient un anglais (maintenant qu'il y pensait) très différent de celui qu'il avait entendu à Brienne, à Valence, à Toulon, un anglais qu'il comprenait pourtant à la perfection, et dont il savait instinctivement qu'il aurait pu le parler si sa mâchoire n'avait pas été plâtrée ; ce monde où on l'appelait George Vine, où les gens employaient des mots qu'il ignorait, qu'il ne pouvait pas ne pas ignorer, et qui, néanmoins, suscitaient des images précises dans son esprit.

Coupé, camion : c'étaient deux formes de (les mots lui vinrent instantanément) véhicules automobiles. Il se concentra sur la notion de véhicule automobile, sur le fonctionnement de cet engin, et il trouva tous les renseignements voulus : cylindres, pistons actionnés par les explosions de vapeur d'essence enflammée par une étincelle électrique provenant d'un générateur...

Une étincelle électrique... Il ouvrit les yeux pour regarder la lampe fixée au plafond, et il sut, sans s'expliquer comment, que c'était une lampe électrique. Puis il se rendit compte aussitôt qu'il savait ce qu'était l'électricité en général.

À vrai dire, l'italien Galvani... Oui, il avait lu quelque chose sur les expériences de Galvani, mais elles n'avaient été couronnées par aucune application pratique comparable à celle-ci. Et, pendant qu'il contemplait l'ampoule, il vit dans son esprit des dynamos actionnées par la force hydraulique, des kilomètres de fil, des générateurs. Il eut le souffle coupé tandis que ce concept naissait brusquement dans son esprit ou, plutôt, dans une partie de son esprit.

Les tâtonnements de Galvani, ses expériences sur de faibles courants appliqués à des cuisses de grenouille, n'avaient guère laissé entrevoir le mystère si peu mystérieux de cette lampe fixée au plafond. Car, une fois de plus, il se trouvait dans la même situation bizarre : une partie de son esprit jugeait cet éclairage mystérieux ; une autre le tenait pour tout naturel et en comprenait plus ou moins le fonctionnement.

« Voyons, songea-t-il, l'éclairage électrique a été inventé par Thomas Alva Edison vers... » Ridicule ! Il avait failli dire : vers 1900, et on n'était qu'en 1796 !...

À ce moment, au comble de l'horreur, il tenta vainement de s'asseoir sur son lit. Car, sa mémoire venait de le lui dire, l'invention datait bien de 1900, et Edison était mort en 1931... Et un homme appelé Napoléon Bonaparte était mort cent dix ans plus tôt, en 1821...

Le choc avait failli le rendre fou.

En vérité, qu'il fût frappé de démence ou sain d'esprit, seul le fait qu'il ne pouvait pas parler lui avait permis d'échapper à l'asile d'aliénés. Son mutisme forcé lui avait donné le temps de réfléchir, de comprendre qu'il ne pouvait s'en tirer qu'en prétendant ne rien se rappeler de son existence avant l'accident. On n'enferme pas les amnésiques. On leur raconte qui ils sont, on les laisse revenir à la vie qu'on affirme avoir été la leur. On leur laisse le temps de ramasser les fils et de les tisser, pendant qu'ils essaient de se souvenir...

... Il y avait trois ans qu'il avait fait cela. Et voilà que, demain, il devait aller trouver un psychiatre pour lui dire qu'il était... Napoléon !

III.

Le soleil avait baissé à l'horizon. Un avion semblable à un gros oiseau bourdonnait dans le ciel.

Il leva les yeux vers l'appareil et se mit à rire doucement. Ce n'était pas un rire de fou, mais un rire bien franc suscité par une idée incongrue : l'idée de Napoléon Bonaparte, voyageant dans un avion semblable.

Autant qu'il s'en souvînt, lui-même n'était jamais monté en avion. Peut-être que George Vine avait utilisé ce moyen de transport. Sans aucun doute, à un moment quelconque de ses vingt-sept ans de vie, George Vine avait voyagé en avion. Mais cela voulait-il dire que lui-même en avait fait autant ? Cette question faisait partie du grand problème.

Il se leva et se remit en marche. Il était presque cinq heures : bientôt Charlie Doerr quitterait le journal pour rentrer dîner chez lui. Peut-être ferait-il mieux de lui téléphoner afin de s'assurer qu'il ne sortait pas dans la soirée.

Il gagna le bar le plus proche et entra dans la cabine. Il eut Charlie juste au moment où celui-ci allait partir :

— Ici, George. Tu seras chez toi ce soir ?

— Bien sûr, mon vieux. Je devais aller faire une partie de poker, mais je me suis décommandé en apprenant que tu devais venir.

— Comment l'as-tu su ?... Ah, oui ! Candler t'a parlé ?

— Naturellement. Dis donc, si j'avais prévu que tu me téléphonerais, j'aurais passé un coup de fil à Marge, mais pourquoi ne viendrais-tu pas dîner avec nous ? Je sais que ça ne la dérangera pas ; si tu es libre, je vais l'appeler.

— Je regrette, Charlie, je dois dîner avec quelqu'un. Par ailleurs, pour ce qui est de cette partie de poker, ne t'en prive pas. Je peux être chez toi à sept heures, et nous ne passerons pas toute la nuit à bavarder : une heure nous suffira ; tu seras libre à huit heures.

— T'occupe pas de ça, mon vieux. Je n'ai pas envie d'aller jouer aux cartes. D'ailleurs, il y a longtemps que tu n'es pas venu nous voir. Entendu pour sept heures.

Il quitta la cabine, gagna le bar, commanda une bière. Il se demanda pourquoi il avait refusé l'invitation à dîner : peut-être que, inconsciemment, il voulait rester seul pendant deux heures avant de parler à quiconque, fût-ce à Marge et à Charlie.

Il but sa bière lentement, à petites gorgées : il devait rester parfaitement sobre cette nuit-ci. Il avait encore le temps de changer d'avis. Il s'était réservé une échappatoire. Il pouvait aller trouver Candler le lendemain matin et lui dire qu'il renonçait à cette enquête.

Par-dessus le bord de son verre, il se regarda dans la glace. Petit, trapu, les cheveux roux, le nez couvert de taches de rousseur. Petit et trapu, ça cadrerait très bien, mais pour ce qui était du reste... pas la moindre ressemblance !

Il but une autre bière, ce qui l'amena à cinq heures et demie.

De nouveau il se mit en route, vers la ville, cette fois. En passant devant les bureaux de *La Lame*, il leva les yeux vers la fenêtre du troisième étage par laquelle il avait regardé lorsque Candler l'avait fait venir. Il se demanda s'il lui arriverait jamais de se rasseoir près de cette fenêtre pour regarder une rue ensoleillée.

Peut-être que oui ; peut-être que non.

Puis, il pensa à Clare. Avait-il envie de la voir ?

En toute franchise, non. Mais, s'il disparaissait pendant deux semaines sans lui avoir dit au revoir, il devrait la rayer de ses papiers.

Il valait mieux prendre congé d'elle.

Il s'arrêta dans un drugstore pour téléphoner :

— Clare ? Ici, George. Écoutez, mon petit : je quitte la ville demain matin pour aller faire une

enquête. Je ne sais pas combien de temps je serai absent ; c'est un de ces trucs qui peuvent durer quelques jours ou quelques semaines. Est-ce que je pourrais passer dans la soirée pour vous dire au revoir ?

— Mais, bien sûr, George. À quelle heure ?

— Un peu après neuf heures : est-ce que ça vous va ? Il faut d'abord que je voie Charlie pour affaires, et je ne pourrai sans doute pas le quitter avant neuf heures.

— C'est entendu, George. Venez quand ça vous sera possible.

Il entra dans un buffet-bar. Bien qu'il n'eût pas du tout faim, il parvint à avaler un sandwich et une tranche de gâteau. Il était à présent six heures et quart : en allant à pied, il arriverait chez Charlie vers sept heures. Il partit donc à pied.

Son « cousin » vint lui ouvrir la porte. Posant un doigt sur ses lèvres, il fit un signe de tête vers la cuisine où Marge lavait la vaisselle, et murmura :

— Je n'ai rien dit à la patronne, George. Elle se serait inquiétée à ton sujet.

Il eut envie de demander à Charlie pourquoi Marge aurait dû s'inquiéter à son sujet, mais il n'en fit rien. Peut-être avait-il un peu peur de la réponse, peur de s'entendre dire que Marge nourrissait déjà certaines inquiétudes. Il croyait pourtant avoir bien caché son jeu pendant ces trois dernières années...

De toute façon, il n'aurait pas eu le temps de poser la question, car Charlie l'entraînait déjà dans le living-room, à portée de voix de la cuisine, et lui disait d'un ton désinvolte :

— Je suis content que tu te sois décidé à venir jouer aux échecs avec moi, George. Marge va voir un film au cinéma du coin. Je me proposais d'aller faire une partie de poker uniquement pour lui rendre la monnaie de sa pièce, mais je n'en avais pas la moindre envie.

Il tira l'échiquier du placard, le posa sur la table à thé, et commença à disposer les pièces.

Marge entra, portant un plateau chargé de grands verres de bière couverts de buée.

— Bonsoir, George, dit-elle. Il paraît que tu pars pour quinze jours ?

— Oui, mais je ne sais pas où. Candler, le rédacteur en chef, m'a demandé si j'étais libre pour aller faire un boulot hors de la ville. J'ai répondu que oui, et il m'a dit qu'il m'apprendrait demain de quoi il s'agissait.

Charlie tendait ses deux mains fermées dont chacune renfermait un pion. L'homme qu'on appelait George Vine toucha la main gauche et eut les pièces blanches.

Il joua le pion de son roi en 24, puis, Charlie ayant joué le sien en 25, il avança le pion de sa dame.

Marge ajustait son chapeau devant la glace :

— Si tu n'es plus là à mon retour, George, au revoir et bonne chance.

— Merci, Marge. Au revoir.

La jeune femme s'approcha d'eux, embrassa Charlie, puis posa un baiser sur le front du visiteur en disant :

— Fais bien attention à toi, George.

L'espace d'un instant, ses yeux bleu pâle se fixèrent sur ceux du jeune homme, et il songea : « Ma parole, c'est vrai qu'elle s'inquiète à mon sujet. » Cela lui inspira une crainte vague.

Dès que Marge eut fermé la porte derrière elle, il déclara :

— Laissons la partie en plan, Charlie, et venons-en tout de suite au fait, parce que je dois aller voir Clare vers neuf heures. Comme j'ignore la durée de mon absence, je ne peux pas partir sans lui dire au revoir.

— C'est sérieux, Clare et toi ? demanda Charlie en le regardant bien en face.

— Je ne sais pas.

Charlie prit son verre, but une gorgée, et dit d'un ton net :

— C'est bon, venons-en au fait. Nous avons un rendez-vous demain matin à onze heures avec un type nommé Irving, le docteur W.E. Irving. C'est un psychiatre recommandé par le docteur Randolph.

» Je lui ai téléphoné cet après-midi après ma conversation avec Candler qui avait déjà passé un coup de fil à Randolph. Je lui ai donné mon vrai nom et lui ai raconté ma petite histoire : un de mes cousins se comportant de façon bizarre depuis quelque temps, je serais désireux de le faire examiner. Je ne lui ai pas donné le nom du cousin. Je ne lui ai pas dit en quoi ta conduite pouvait paraître bizarre : j'ai éludé la question en déclarant que je préférais m'en remettre à son jugement impartial. J'ai prétendu avoir réussi à te persuader de consulter un psychiatre : j'avais d'abord téléphoné à Randolph que je connaissais de réputation, mais celui-ci m'avait répondu qu'il ne faisait guère de clientèle privée et m'avait recommandé Irving. J'ai ajouté que j'étais ton plus proche parent vivant.

» Ceci nous permet de prendre le docteur Randolph comme deuxième signataire du certificat d'internement. Si tu arrives à faire croire à Irving que tu es fou, et s'il décide de te faire interner, je peux insister pour avoir Randolph à qui je me suis adressé en premier lieu. Et, cette fois, naturellement, Randolph acceptera.

— Tu n'as pas soufflé mot du genre de folie dont tu me soupçonnes d'être atteint ?

Charlie fit un signe de tête négatif, et poursuivit :

— Donc, toi et moi nous n'irons pas au boulot demain. Je quitterai la maison à l'heure habituelle pour que Marge ne se doute de rien, mais je te rencontrerai en ville, disons dans le hall du Christina, vers onze heures moins le quart. Si tu arrives à persuader Irving que tu dois être enfermé, nous nous mettrons immédiatement en rapport avec Randolph pour que tout soit réglé dès demain.

— Et si je change d'avis ?

— En ce cas, j'annulerai le rendez-vous, sans plus... Dis donc, je crois que c'est tout ce que nous avons à discuter. Si nous finissions cette partie d'échecs ? Il n'est que sept heures vingt.

— J'aimerais mieux continuer notre conversation, Charlie. D'ailleurs, tu as oublié quelque chose. Que se passera-t-il après mon internement ? Combien de fois viendras-tu me voir pour prendre mes rapports destinés à Candler ?

— Tiens, oui, ça m'était passé de l'idée. Je viendrai aussi souvent que le permettront les heures de visite. Trois fois par semaine : les lundi, mercredi et vendredi après-midi. Demain, c'est vendredi ; donc, si on t'enferme, je ne pourrai pas te voir avant lundi.

— D'accord. Dis-moi, mon vieux, est-ce que Candler a fait allusion devant toi au boulot que je dois faire à l'asile ?

— Il n'en a pas soufflé mot. Peux-tu me l'apprendre, ou bien est-ce un truc ultra-secret ?

Il regarda fixement Charlie sans trop savoir quoi répondre. Puis, soudain, il se sentit incapable de dire la vérité, à savoir que lui aussi ignorait tout de l'affaire. Ça lui aurait donné l'air trop bête. Il n'avait pas trouvé la chose tellement stupide lorsque Candler lui avait fourni la raison (ou plutôt, une raison) de son mutisme ; mais, à présent, il passerait vraiment pour un idiot.

— S'il ne t'a rien dit, je crois que je ferais mieux de me taire, mon vieux.

Et, comme cela ne semblait pas très convaincant, il ajouta :

— J'ai promis à Candler de la boucler.

Les deux verres étant vides, Charlie les porta à la cuisine pour les remplir à nouveau.

Vine suivit son hôte, car la cuisine lui semblait plus propice à une conversation intime. Il s'assit à califourchon sur une chaise, les bras croisés sur le dossier, tandis que son « cousin » s'appuyait contre le frigidaire.

— Prosit ! dit Charlie avant de boire. Après quoi, il demanda : As-tu préparé une histoire pour le docteur Irving ?

Il fit un signe de tête affirmatif, puis, il déclara :

— Est-ce que Candler t'a dit ce que je dois lui raconter ?

— Que tu es Napoléon ? fit l'autre en riant.

Est-ce que ce rire sonnait bien franc ? Il regarda son compagnon et comprit que l'idée qu'il venait de concevoir était parfaitement invraisemblable. Il n'y avait pas d'homme plus droit et plus honnête que Charlie. Lui et Marge étaient ses meilleurs amis depuis trois ans ; depuis beaucoup plus longtemps que ça, s'il fallait en croire Charlie. Seulement, au-delà de ces trois ans, il y avait, pour lui, tout autre chose...

Il s'éclaircit la gorge parce que les mots allaient passer difficilement. Mais il était obligé de parler, obligé d'acquiescer une certitude...

— Charlie, je vais te poser une drôle de question. Est-ce que cette affaire est tout ce qu'il y a de régulier ?

— Comment ?

— C'est idiot de te demander ça, mais... dis-moi, toi et Candler, vous ne me prenez pas pour un cinglé, hein ? Vous n'avez pas combiné ça entre vous pour me faire enfermer (ou, du moins, examiner) à mon insu, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour que je puisse me défendre, n'est-ce pas ?

— Bon Dieu, George, répliqua Charlie, les yeux exorbités, est-ce que tu me crois capable d'une chose pareille ?

— Non, bien sûr. Mais... tu pourrais t'imaginer que c'est pour mon bien. Dans ce cas, laisse-moi te faire remarquer que c'est déloyal. Si je vais voir un psychiatre demain, c'est pour lui mentir, pour essayer de le convaincre que j'ai des hallucinations, et non pour être franc avec lui. C'est pour ça que ça ne serait pas juste envers moi. Tu t'en rends bien compte, n'est-ce pas mon vieux ?

Charlie était devenu blême. Il déclara lentement :

— Je te jure devant Dieu, George, que je n'ai rien envisagé de pareil. Je ne sais rien de cette histoire en dehors de ce que vous m'avez raconté, Candler et toi.

— Tu crois que je suis entièrement sain d'esprit ?

Charlie s'humecta les lèvres avant de répondre :

— Tu veux que je te parle en toute franchise ?

— Oui.

— Eh bien, je n'en ai jamais douté jusqu'à présent. À moins que... ma foi, je suppose que l'amnésie est une forme d'aberration mentale, et que tu ne t'en es jamais remis... mais ce n'est pas à ça que tu fais allusion, n'est-ce pas ?

— Non.

— En ce cas, jusqu'à aujourd'hui... Vois-tu, George, si tu m'as parlé sérieusement tout à l'heure, je suis porté à croire que tu es atteint de folie de la persécution. Un complot pour te faire... Allons donc ! c'est parfaitement ridicule ! Pour quel motif Candler et moi pourrions-nous te pousser à mentir à un psychiatre afin de te faire enfermer ?

— Excuse-moi, Charlie : c'est une idée idiote qui m'est passée par l'esprit. Non, je n'ai jamais cru ça, bien sûr...

Puis, après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre-bracelet, il ajouta :

— Si on finissait la partie ?

— D'accord. Attends un peu que je refasse le plein.

Il joua négligemment et s'arrangea pour perdre en un quart d'heure. Ayant refusé la revanche que

lui offrait son adversaire, il se renversa contre le dossier de son fauteuil.

— Dis-moi, Charlie, demanda-t-il, as-tu jamais entendu parler de pièces d'échecs rouges et noires ?

— Ma foi, non. Je n'ai jamais vu que blancs contre noirs ou rouges contre blancs. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Vois-tu, répliqua-t-il en souriant, j'ai peut-être tort de te dire ça après t'avoir amené à te demander si j'avais toute ma raison, mais je fais depuis quelque temps des rêves récurrents. Ils n'ont rien de plus extravagant que des rêves ordinaires, sauf que ce sont toujours les mêmes choses qui reviennent. Entre autres, il y a une partie entre rouges et noirs : j'ignore même s'il s'agit d'une partie d'échecs. Tu sais ce qui se passe lorsqu'on rêve : tout nous semble avoir un sens même quand ça n'en a pas. Au cours de mon rêve, je ne me demande pas si cette partie entre rouges et noirs est une partie d'échecs ou non ; je sais, je devine, ou je crois savoir. Mais cette connaissance ne reste pas dans mon esprit. Tu saisis ce que je veux dire ?

— Bien sûr. Continue.

— Je me suis demandé si ça n'avait pas un rapport quelconque avec l'autre côté de ce mur d'amnésie que je n'ai jamais pu franchir. Pour la première fois de ma vie (ou, plus exactement, pour la première fois des trois dernières années de ma vie), je fais des rêves récurrents. Je me demande si... si ma mémoire n'essaie pas de revenir. Peut-être que j'ai eu autrefois un jeu d'échecs avec des pièces rouges et noires. Ou bien, dans une des écoles que j'ai fréquentées, on organisait peut-être des parties de base-ball ou de basket-ball entre équipes rouges et équipes noires. Qu'en penses-tu ?

Charlie réfléchit longuement, puis secoua la tête et déclara :

— Non, je ne crois pas. Bien sûr, il y a le rouge et le noir à la roulette ; et ce sont aussi les deux couleurs d'un jeu de cartes...

— Je suis certain que ça n'a rien à voir ni avec les cartes ni avec la roulette. Ça n'y ressemble pas du tout. C'est une lutte entre rouges et noirs qui doivent être des joueurs. Réfléchis bien, Charlie : ne te demande pas où tu aurais pu prendre cette idée, mais cherche à trouver où, moi, j'aurais pu la prendre.

Après avoir contemplé les vains efforts de son « cousin », il finit par lui dire :

— Ça va comme ça, ne te casse pas la tête, mon vieux. Essaie plutôt cette nouvelle devinette : *la splendeur étincelante*.

— La splendeur de quoi ?

— Ces trois mots, sans plus : *la splendeur étincelante* ; est-ce qu'ils représentent quelque chose pour toi ?

— Non.

— C'est bon, n'y pense plus.

IV.

Comme il était en avance, il dépassa la maison de Clare, gagna le coin de la rue, s'arrêta sous le gros orme et acheva de fumer sa cigarette tout en s'absorbant dans une méditation stérile.

En vérité, il n'avait guère de sujet de méditation. Tout ce qu'il avait à faire, c'était lui dire adieu. Rien de plus facile : deux syllabes à prononcer. Et aussi éluder ses questions sur l'endroit où il se rendait, sur la durée exacte de son absence. Prendre la chose d'un air calme, désinvolte, comme s'ils n'étaient rien l'un pour l'autre.

Il fallait qu'il en fût ainsi. Il connaissait Clare Wilson depuis un an et demi, et il ne lui avait jamais demandé de l'épouser. C'était très moche de sa part. Il fallait rompre, pour le plus grand bien de celle qu'il aimait. Il n'avait pas le droit d'offrir le mariage à une femme ; il n'en avait pas plus le droit que... qu'un fou qui se prend pour Napoléon !

Il jeta son mégot, l'écrasa furieusement sous son talon, puis gagna la maison, monta les marches du porche et sonna.

Clare parut sur le seuil. Derrière elle, la lumière de l'antichambre mit un nimbe doré autour de ses cheveux blonds encadrant son visage plongé dans l'ombre.

Il éprouva un si violent désir de l'étreindre qu'il serra les poings dans son effort pour garder les bras collés le long de son corps.

— Bonsoir, Clare. Comment va le monde ?

— Je ne sais pas, George. Je peux vous retourner la question. Vous ne voulez pas entrer ?

Elle s'était effacée pour lui laisser le passage, et la lumière éclairait à présent son visage doux et grave. « Elle a compris qu'il y a quelque chose d'anormal », songea-t-il ; car la jeune femme n'avait essayé de déguiser ni l'expression de ses traits ni le ton de sa voix.

Il n'avait pas envie d'entrer, et lui dit :

— La nuit est si belle, Clare. Allons nous promener.

— Comme vous voudrez, George, répondit-elle en s'avançant sous le porche.

— Les étoiles sont magnifiques, ajouta-t-elle en se tournant vers lui. Est-ce que l'une d'elles est la vôtre ?

Il sursauta, fit un pas en avant, prit Clare par le coude et l'aida à descendre les marches du perron, tout en disant :

— Elles sont toutes à moi. Vous voulez en acheter ?

— Pourquoi ne m'en donneriez-vous pas une ? Une toute petite, minuscule, que je ne pourrais pas voir sans utiliser un télescope...

Ils se trouvaient maintenant sur le trottoir, si bien qu'on ne pouvait plus les entendre de la maison. Aussitôt, sa voix perdit son ton enjoué tandis qu'elle lui demandait à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce qui ne va pas, George ?

Il ouvrit la bouche pour déclarer que tout allait bien, puis la referma sans avoir parlé. Il ne pouvait inventer un mensonge, et il ne pouvait pas non plus lui dire la vérité. La manière abrupte dont elle avait posé cette question aurait dû faciliter les choses : or, elle les rendait plus difficiles. Mais il fut bien obligé de répondre à la question suivante :

— Vous avez l'intention de me dire adieu pour... pour de bon, n'est-ce pas. George ?

— Oui.

Il avait la bouche si sèche qu'il fut incapable de se rendre compte s'il avait vraiment prononcé ce monosyllabe. C'est pourquoi il s'humecta les lèvres et fit une nouvelle tentative :

— Oui, je le crains, Clare.

— Pourquoi ?

Il ne put se résoudre à tourner la tête vers elle, et c'est en regardant dans le vide, droit devant lui, qu'il répondit :

— Je... je ne peux pas vous donner d'explication. Mais c'est la seule chose qu'il me soit permis de faire. Ça vaut mieux pour nous deux.

— Dites-moi, George, est-ce que vous quittez vraiment la ville, ou bien est-ce un simple prétexte ?

— Il est parfaitement vrai que je pars. J'ignore pour combien de temps ; et je vous prie de ne pas me demander où je vais, car je ne peux pas vous le révéler.

— Peut-être que je peux vous le dire, moi. Est-ce que ça vous embêterait si je vous le disais ?

Bien sûr que ça allait l'embêter. Terriblement. Mais il lui était impossible de répondre « oui » aussi bien que « non ». C'est pourquoi il garda le silence.

Ils se trouvaient maintenant près du petit parc voisin qui, s'il n'offrait guère d'intimité, possédait quelques bancs. Il la guida (ou elle le guida) dans une allée et ils s'assirent. Il n'y avait personne près d'eux. Il n'avait toujours pas répondu à la question de Clare.

Celle-ci était serrée tout contre lui :

— Vous vous inquiétez au sujet de votre état mental, n'est-ce pas, George ? demanda-t-elle.

— Eh bien, oui, en un sens.

— Et c'est pour ça que vous partez ? Vous allez vous faire mettre en observation quelque part, ou, peut-être, suivre un traitement ?

— Il y a un peu de ça, mais c'est beaucoup plus compliqué, Clare, et je... je ne peux absolument pas tout vous dire.

Elle posa une main sur la sienne qu'il avait placée sur son genou, et reprit :

— Je savais bien qu'il s'agissait d'une chose de ce genre. Je ne veux pas que vous m'en appreniez davantage. Tout ce que je vous demande, c'est de renoncer à rompre définitivement avec moi ce soir. Dites-moi au revoir et non pas adieu. Ne m'écrivez même pas si vous n'en avez pas envie. Mais cessez de prendre cette attitude noble, et ne parlez plus de me quitter pour mon plus grand bien. Attendez au moins d'être revenu de l'endroit où vous allez. Voulez-vous y consentir ?

Il avala péniblement sa salive. Elle présentait sous un jour très simple une situation très compliquée.

— C'est bon, Clare, comme vous voudrez, fit-il d'un air lamentable.

Elle se leva soudain en déclarant :

— Rentrons, George.

— Voyons, il est encore tôt, protesta-t-il en imitant son exemple.

— Je sais ; mais, parfois... Il y a un moment psychologique pour mettre fin à un rendez-vous. Je sais que ça a l'air idiot, mais, après les paroles que nous venons d'échanger, est-ce que ça ne serait pas... heu... une chute un peu plate... de...

— Je vois ce que vous voulez dire, répliqua-t-il en riant. Ils regagnèrent la maison en silence. Il ne savait pas si c'était un silence heureux ou malheureux, car la plus grande confusion régnait dans son esprit.

Sous le porche obscur, devant la porte, elle se retourna vers lui et prononça son nom : « George. »

Il resta muet.

— Que le diable vous emporte, George ! Je vous le répète : cessez de poser au noble martyr.

Sauf, bien sûr, si vous ne m'aimez pas ; si tout ceci n'est qu'une comédie destinée à me donner le change.

Il ne lui restait plus que deux solutions possibles. L'une consistait à ficher le camp au triple galop. Il choisit l'autre. Il étreignit la jeune femme et l'embrassa avidement.

Quand ce baiser eut pris fin (et il dura un laps de temps appréciable), le jeune homme ne devait plus avoir les idées très nettes, car il s'entendit dire ce qu'il n'avait jamais eu l'intention de dire :

— Je vous aime, Clare, ma chérie. Je vous aime éperdument.

— Et moi aussi, je vous aime. George. Vous me reviendrez, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie, n'en doutez pas.

Quatre bons miles le séparaient de son appartement, mais il parcourut cette distance à pied et le trajet lui sembla ne durer que quelques secondes.

Une fois dans sa chambre, toutes lumières éteintes, il se mit à songer, assis près de la fenêtre, ses pensées tournant toujours dans les mêmes cercles, comme elles n'avaient cessé de le faire au cours des trois dernières années.

Un seul facteur nouveau : à présent, il était prêt à courir n'importe quel risque. Il y avait une mince chance que son cas fût réglé dans un sens ou dans l'autre.

Au-dehors, les étoiles étincelaient comme des diamants. Y avait-il parmi elles l'étoile de sa destinée ? Si oui, il allait la suivre n'importe où, dût-elle le mener dans un asile d'aliénés jusqu'à la fin de ses jours. Tout au fond de lui-même, il y avait une certitude inébranlable : ce n'était pas un simple hasard qui voulait qu'on lui demandât de dire la vérité sous couleur de mensonge.

L'étoile de sa destinée.

D'une splendeur étincelante ! Non, l'expression qu'il avait apprise dans ses rêves ne se rapportait pas à une étoile. Elle n'avait pas une valeur qualificative ; c'était un nom suivi d'un adjectif : *la splendeur étincelante*. Que pouvait bien être *la splendeur étincelante* ?

Et les rouges et les noirs ? Il avait réfléchi à toutes les suggestions de Charlie, ainsi qu'à certaines autres : un damier, par exemple. Mais rien ne collait.

Les rouges et les noirs...

Quelle que fût la réponse, il allait se précipiter vers elle au lieu de l'éviter.

Il ne tarda pas à se coucher, mais il lui fallut longtemps avant de trouver le sommeil.

V.

Charlie Doerr sortit du bureau sur la porte duquel on lisait : « Entrée interdite », et tendit la main en disant :

— Bonne chance, George. Le toubib est prêt à te parler.

— Il vaut mieux que tu t'en ailles, répondit Vine en serrant la main tendue. Je te verrai lundi prochain.

— Je vais t'attendre ici, mon vieux. N'oublie pas que je suis en congé pour toute la journée. De plus, peut-être que tu ne seras pas obligé d'aller à l'asile.

Il lâcha la main de Charlie, le regarda bien en face, et demanda d'une voix lente :

— Que veux-tu dire par là ? Pourquoi n'irais-je pas à l'asile ?

L'autre prit un air intrigué :

— Ma foi, peut-être que le docteur décidera que tu n'as rien. Ou bien il te suggérera de venir le voir régulièrement jusqu'à ce que tu sois remis d'aplomb... ou encore quelque chose de ce genre...

Il contempla Charlie d'un air incrédule. Il avait envie de lui demander : « Qui est fou de nous deux, toi ou moi ? » Mais, vu les circonstances, cette question lui parut insane. Néanmoins, il lui fallait s'assurer à tout prix que son « cousin » ne venait pas de parler ainsi par inadvertance. Peut-être s'était-il trop bien mis dans la peau du rôle qu'il avait dû jouer auprès du médecin.

— Charlie, commença-t-il, as-tu donc oublié que...

Il n'acheva pas sa question. À quoi bon la poser, alors que la réponse était nettement inscrite sur le visage effaré de son interlocuteur ?

— Je vais t'attendre, mon vieux, répéta Charlie. Bonne chance, George.

Il regarda son « cousin » dans les yeux, lui adressa un signe de tête, puis pénétra dans le bureau du médecin. Tout en refermant la porte derrière lui, il observa l'homme qui venait de se lever à son entrée : grand et fort, large d'épaules, les cheveux gris.

— Le docteur Irving ?

— Lui-même, monsieur Vine. Voulez-vous vous asseoir, s'il vous plaît ?

Il se laissa glisser dans le fauteuil confortable placé en face de la table de travail derrière laquelle le psychiatre était installé.

— Monsieur Vine, une première entrevue de ce genre est toujours un peu pénible. J'entends : pour le patient. Jusqu'à ce que vous me connaissiez mieux, il vous sera difficile de vaincre une certaine répugnance à parler de vous. Voulez-vous raconter les choses à votre manière, ou bien préférez-vous que je vous pose des questions ?

Il réfléchit quelques instants. Il avait une histoire toute prête, mais sa courte conversation avec Charlie dans la salle d'attente avait modifié son projet initial.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous m'interrogiez.

— Très bien, dit le docteur Irving en s'armant d'un crayon. Où et quand êtes-vous né ?

Il respira profondément avant de répondre :

— Autant que je sache, je suis né en Corse, le 15 août 1769. Naturellement, je ne me rappelle pas ma venue au monde. Mais j'ai des souvenirs très précis de mon enfance en Corse où je suis resté jusqu'à l'âge de dix ans. Ensuite, on m'a envoyé à l'école de Brienne.

Au lieu d'écrire, le psychiatre tapait légèrement sur une feuille de son bloc-notes avec la pointe de son crayon.

— Quel mois et quelle année sommes-nous ? demanda-t-il.

— Août, 1947. Oui, je sais que je devrais, par conséquent, avoir plus de cent soixante-dix ans. Ne me demandez pas d'expliquer cela : j'en suis incapable. Tout comme je suis incapable d'expliquer le fait que Napoléon Bonaparte est mort en 1821.

Il se renversa dans son fauteuil et se mit à contempler le plafond, les bras croisés, avant de poursuivre :

— Je n'essaie pas d'expliquer les paradoxes et les contradictions. Je les reconnais comme tels. Néanmoins, si je dois en croire ma mémoire, en dehors de toute considération logique, j'ai été Napoléon pendant vingt-sept ans. Je ne vous raconterai pas ce qui s'est passé pendant ce laps de temps : on le trouve dans tous les manuels d'histoire. Mais, en 1796, après la bataille de Lodi, alors que je commandais l'Armée d'Italie, je me suis endormi sous ma tente, d'une façon très normale, comme cela aurait pu arriver à n'importe qui.

» Or, quand je me suis réveillé (sans éprouver, soit dit en passant, la moindre impression de *durée*), je me trouvais dans un hôpital de cette ville, où on m'a appris que je me nommais George Vine, que nous étions en 1944, et que j'avais vingt-sept ans. Mon âge collait très bien ; mais c'était tout, absolument tout.

» Je n'ai aucun souvenir de la vie de George Vine avant son réveil (le mien), à la suite de l'accident. Si, à l'heure actuelle, je connais assez bien les faits principaux de son existence, c'est uniquement parce qu'on me les a appris. Je sais où et quand il est né, quelles écoles il a fréquentées. Je sais à quelle date il a commencé à travailler pour *La Lame*, à quelle date il s'est engagé dans l'armée, à quelle date il a été renvoyé dans ses foyers (fin 1943) à la suite d'une blessure au genou. J'ajouterai même à ce propos que sa feuille de démobilisation ne mentionnait aucune espèce de trouble mental.

Le psychiatre cessa de tracer des griffonnages sur son bloc-notes, et demanda :

— Il y a trois ans que vous êtes dans cet état, et vous l'avez caché à tout le monde ?

— Oui. Ayant eu le temps de réfléchir après mon accident, j'ai décidé d'accepter l'identité qu'on m'imposait sans ça on m'aurait enfermé, naturellement. Je me suis également efforcé de trouver une solution à l'énigme. J'ai étudié la théorie du temps de Dunne ; j'ai même lu Charles Fort !... Vous vous souvenez du cas de Casper Hauser ? demanda-t-il en souriant brusquement.

Le docteur Irving fit un signe de tête affirmatif.

— Peut-être qu'il cachait son jeu, exactement comme moi... J'en suis venu à me demander combien d'autres amnésiques ont feint d'ignorer ce qui s'était passé avant une certaine date, plutôt que d'admettre que leurs souvenirs étaient en contradiction formelle avec les faits.

— Votre cousin m'a appris, bien avant votre accident... que vous étiez complètement... hum... « mordu » est le mot qu'il a employé... en ce qui concerne Napoléon. Comment expliquez-vous cela ?

— Je vous ai déjà, dit que je n'expliquais rien. Cependant, j'ai pu contrôler l'exactitude de ce détail, en dehors de ce que peut raconter Charlie Doerr. À ce qu'il semble, je m'intéressais beaucoup (ou, du moins, George Vine s'intéressait beaucoup) à Napoléon. Il avait lu des tas de bouquins sur lui, en avait fait un héros, et en parlait souvent aux uns et aux autres. Si bien que les types du journal l'avaient surnommé « Poléon ».

— Je remarque que vous établissez une distinction entre vous-même et George Vine. Êtes-vous cet homme, ou ne l'êtes-vous pas ?

— Je le suis depuis trois ans. Avant cette période, je n'ai pas souvenir de l'avoir été. Je ne crois pas l'avoir été. Je pense (autant que je sois en mesure de penser) que je me suis éveillé il y a trois ans dans le corps de George Vine.

— Et qu'avez-vous fait au cours de ces cent soixante-dix et quelques années ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. À titre documentaire, je vous signale que, pour moi, le corps que voici est vraiment celui de George Vine. J'en ai hérité en même temps que de ses connaissances, à l'exception de ses souvenirs personnels. Ainsi, j'ai su d'emblée faire son travail au journal, tout en ne me rappelant aucun de mes camarades ni de mes chefs. Je possède sa connaissance de l'anglais et son talent de rédacteur. J'ai su immédiatement me servir d'une machine à écrire. Mon écriture est la même que la sienne.

— Comment expliquez-vous tout cela, si vous êtes persuadé que vous n'êtes pas George Vine ?

Il se pencha en avant pour répondre :

— Je crois qu'une partie de ma personne est bien George Vine, et qu'une autre partie ne l'est pas. Je crois qu'il y a eu un transfert qui transcende l'expérience humaine. Cela ne signifie pas nécessairement que ce transfert relève du surnaturel... ni que je sois fou. *N'est-ce pas, Docteur ?*

Au lieu de répondre à cette question, le psychiatre en posa une :

— Vous avez gardé le secret sur tout ceci pendant trois ans pour des raisons très compréhensibles. Aujourd'hui, pour d'autres raisons, vous décidez de parler. Quelles sont ces autres raisons ? Pourquoi avez-vous changé d'attitude ?

C'était justement la question qui n'avait cessé de le préoccuper.

Il déclara d'une voix lente :

— Parce que je ne crois pas à une coïncidence. Parce qu'il y a quelque chose de changé dans la situation elle-même. Parce que je suis prêt à courir le risque d'être enfermé comme paranoïaque, afin de découvrir la vérité.

— En quoi la situation a-t-elle changé ?

— Hier, mon chef direct m'a suggéré de feindre la folie pour une raison d'ordre pratique. Précisément le genre de folie dont je suis atteint, en admettant que je sois fou. Il est possible que je le sois, je veux bien l'admettre ; mais je ne puis vivre que si je me crois sain d'esprit. Vous savez que vous êtes le docteur Willard E. Irving ; vous ne pouvez vivre que si vous vous basez sur cette hypothèse. Mais comment savez-vous *de façon certaine* que vous êtes bien le docteur Irving ? Peut-être êtes-vous fou, et pourtant vous ne pouvez agir que si vous êtes convaincu de ne pas l'être.

— Vous estimez donc que votre chef fait partie d'un... complot contre vous ? Vous croyez que plusieurs personnes se sont ligüées pour vous faire enfermer dans une maison de santé ?

— Je ne sais pas au juste, mais voici ce qui s'est passé depuis hier midi.

Il respira profondément, puis il raconta toute l'histoire : son entrevue avec Candler, les insinuations de celui-ci au sujet du docteur Randolph, sa conversation de la veille avec Charlie Doerr, et la volte-face déconcertante de son « cousin » dans la salle d'attente.

Quand il eut fini, il observa le visage impassible du psychiatre avec plus de curiosité que d'inquiétude, pour essayer de lire ses pensées. Après quoi, il ajouta d'un ton désinvolte :

— Naturellement, vous ne me croyez pas. Vous estimez que je suis fou.

Son regard soutint fermement celui du docteur Irving, tandis qu'il poursuivait :

— Vous n'avez pas le choix, à moins que vous ne choisissiez de croire que je vous raconte une série de mensonges compliqués pour vous convaincre que je suis fou. En votre qualité de savant et de psychiatre, vous ne pouvez même pas admettre comme une possibilité que les choses que je crois, que je *sais*, aient un caractère de vérité objective. Est-ce que je me trompe ?

— Je crains que non. Et alors ?

— Alors, allez-y : signez mon certificat d'internement. Je veux aller jusqu'au bout de cette affaire. Sans omettre le détail qui consiste à prendre le docteur Ellsworth Joyce Randolph comme second signataire.

— Vous ne soulevez aucune objection ?

— Est-ce que cela servirait à quelque chose ?

— Oui, sur un point particulier. Si un malade est prévenu, à tort ou à raison, contre un psychiatre quelconque, il est préférable qu'il ne soit pas confié à ses soins. Puisque vous croyez que le docteur Randolph fait partie d'un complot contre vous, je me permets de vous suggérer de faire appel à un autre médecin.

— Même si je choisis le docteur Randolph ? demanda-t-il doucement.

Le docteur Irving répondit, en faisant un geste désapprouvateur :

— Naturellement, si M. Doerr et vous-même préférez...

— Nous préférons.

La tête grise s'inclina, puis le psychiatre reprit :

— Il y a une chose que vous devez bien comprendre : si le docteur Randolph et moi décidons de vous envoyer dans une maison de santé, ça ne sera pas pour vous y enfermer éternellement mais pour assurer votre guérison grâce à un traitement approprié.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Excusez-moi, dit alors le médecin en se levant ; il faut que je téléphone au docteur Randolph.

Il regarda Irving disparaître dans une autre pièce, et il se mit à penser : « Il y a un appareil sur son bureau, mais il ne veut pas que j'entende la conversation. »

Il resta assis tranquillement jusqu'au retour du médecin qui lui dit :

— Le docteur Randolph va nous recevoir. J'ai téléphoné à une station de taxis pour demander qu'une voiture vienne nous prendre. Si vous voulez bien m'excuser une fois de plus, j'aimerais m'entretenir quelques instants avec M. Doerr.

Il ne regarda même pas le psychiatre quitter la pièce et gagner la salle d'attente. Il aurait pu se mettre derrière la porte pour essayer de surprendre quelques mots de la conversation qui se poursuivait à voix basse, mais il ne bougea pas. Il resta dans son fauteuil jusqu'à ce que la porte de la salle d'attente se rouvrit derrière lui tandis que la voix de Charlie disait :

— Arrive, George. Le taxi doit nous attendre.

Ils descendirent par l'ascenseur. Le taxi était là.

Le docteur Irving donna l'adresse au chauffeur. À mi-chemin de leur destination, il déclara : « Il fait rudement beau », et Charlie s'éclaircit la gorge avant de répondre : « Oui, c'est une belle journée. » Ils firent le reste du trajet en silence.

VI.

Il portait un pantalon gris et une chemise grise à col ouvert. Il n'avait pas de cravate afin de lui éviter la tentation de se pendre. Il n'avait pas non plus de ceinture, pour la même raison ; néanmoins le pantalon se boutonnait si juste autour de sa taille qu'il ne risquait pas de le perdre. Pas plus qu'il ne risquait de tomber par l'une des fenêtres : elles étaient toutes munies de barreaux.

Pourtant, il ne se trouvait pas dans une cellule mais dans une grande salle commune au troisième étage. Il y avait avec lui plusieurs hommes. Il les observait attentivement. Deux d'entre eux jouaient aux dames, assis à même le plancher. Un troisième, installé dans un fauteuil, avait les yeux fixés dans le vide. Deux autres, appuyés contre les barreaux d'une fenêtre ouverte, regardaient au-dehors et poursuivaient une conversation très raisonnable à bâtons rompus. Le sixième lisait un magazine. Le dernier, assis dans un coin, égrenait des arpèges harmonieux sur un piano absent.

Il contemplait ses compagnons, appuyé contre un mur. Il était là depuis deux heures. Deux heures qui lui avaient paru deux années.

Son entrevue avec le docteur Ellsworth Joyce Randolph s'était déroulée sans anicroche ; elle avait reproduit, à peu de chose près, son entrevue avec Irving. Par ailleurs, de toute évidence, le docteur Randolph n'avait jamais entendu parler de lui.

Ce qui, bien sûr, ne l'avait pas étonné le moins du monde.

À présent, il se sentait très calme. Il avait pris une décision : pendant quelque temps, il n'allait plus ni penser, ni s'inquiéter, ni même sentir.

Il s'approcha des joueurs de dames. Ils jouaient de façon très normale, en observant les règles.

L'un d'eux leva les yeux et lui demanda : « Quel est votre nom ? » Cette question, elle aussi, était parfaitement normale ; ce qui l'était moins, c'est que le même homme l'avait déjà posée quatre fois au cours de ces deux heures.

— George Vine, répondit-il.

— Moi, je m'appelle Bassington, Ray Bassington. Appelez-moi Ray. Êtes-vous fou ?

— Non.

— Certains d'entre nous le sont ; d'autres ne le sont pas... Celui-là est complètement cinglé, ajouta-t-il en désignant d'un signe de tête le pianiste sans piano. Est-ce que vous jouez aux dames ?

— Pas très bien.

— Ça n'a pas d'importance. Nous n'allons pas tarder à manger. Si vous voulez des tuyaux sur la maison, allez-y posez-moi des questions.

— Comment s'y prend-on pour sortir d'ici ? Non, il ne s'agit pas d'un gag. Je parle très sérieusement.

— On se présente devant le comité une fois par mois. Les toubibs vous interrogent et décident que vous partez ou que vous restez. Quelquefois, ils vous enfoncent des aiguilles dans la peau. Pourquoi vous a-t-on bouclé ?

— Comment ça ?

— Débilité mentale, folie dépressive, *dementia praecox*, neurasthénie aiguë...

— Je crois qu'il s'agit de paranoïa.

— Pas de veine. C'est dans ce cas-là qu'ils vous enfoncent des aiguilles dans la peau.

Une sonnerie retentit.

— C'est l'heure de dîner, déclara l'autre joueur de dames. Avez-vous jamais essayé de vous suicider ou de tuer quelqu'un ?

— Non.

— Alors, on vous permettra de manger à une table A, vous aurez un couteau et une fourchette.

La porte de la salle était en train de s'ouvrir vers l'extérieur. Elle laissa voir un gardien qui cria : « Allez ! » Ils sortirent tous à la file indienne, sauf l'homme assis dans un fauteuil, les yeux fixés dans le vide.

— Qu'est-ce qu'on va faire de celui-là ? demanda-t-il à Ray Bassington.

— Il ne dînera pas ce soir. C'est un maniaque dépressif qui se trouve au stade de la dépression maxima. Les types dans son cas, on leur permet de sauter un repas. Mais s'ils ne sont pas capables d'aller prendre le repas suivant, on les emmène et on les nourrit de force. Est-ce que vous êtes un maniaque dépressif ?

— Non.

— Vous avez de la veine. C'est infernal quand on commence à descendre la pente. Tenez, passez par cette porte.

Le réfectoire était très vaste. Une foule d'hommes en chemise et en pantalon gris s'entassait sur les bancs. Au moment où il franchissait le seuil, un gardien le prit par le bras en lui disant :

— Assieds-toi là.

La place qu'on lui avait assignée se trouvait près de la porte. Sur la table il vit une assiette en fer-blanc pleine de ragoût, et une cuillère.

— Est-ce que je n'ai pas droit à un couteau et à une fourchette ? demanda-t-il. On m'avait dit...

Le gardien le poussa vers le banc d'une bourrade :

— Période d'observation ; sept jours. On ne donne de couvert à personne tant que la période d'observation n'est pas terminée. Assieds-toi.

Il s'assit. Aucun de ses voisins de table n'avait ni fourchette ni couteau. Tous étaient en train de prendre leur repas. Plusieurs d'entre eux mangeaient salement et avec bruit. Il garda les yeux fixés sur son assiette, bien que ce spectacle ne fût guère appétissant. Il se força à avaler quelques morceaux de pomme de terre et deux ou trois bouts de viande moins gras que les autres.

Le café était servi dans des gobelets de fer-blanc. Il se demanda pourquoi ; puis il se rendit compte qu'une tasse ordinaire aurait été trop fragile, et qu'une de ces lourdes tasses de faïence

utilisées dans les restaurants bon marché aurait constitué une arme mortelle.

Le café était faible et froid ; il ne parvint pas à le boire.

Il redressa le buste, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, son gobelet et son assiette étaient vides, et son voisin de gauche s'empiffrait à toute allure. C'était le pianiste qui avait joué sur un clavier imaginaire.

« Si je reste ici assez longtemps, songea-t-il, je finirai par avoir suffisamment d'appétit pour avaler cette ratatouille. » L'idée d'un séjour aussi prolongé lui déplut.

Au bout d'un instant, une cloche résonna. Ils se levèrent table par table, obéissant à des signaux qu'il ne put percevoir, et sortirent un par un. Son groupe, étant entré le premier, fut le dernier à quitter le réfectoire.

Dans l'escalier, Ray Bassington, qui se trouvait derrière lui, déclara d'un ton réconfortant :

— Vous vous y habituerez, mon vieux. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— George Vine.

L'autre éclata de rire. La porte se referma sur eux ; une clé tourna dans la serrure.

Dehors, il faisait nuit. Il gagna une des fenêtres et regarda à travers les barreaux. Juste au-dessus de l'orme de la cour scintillait une étoile solitaire. Était-ce la sienne ? Ma foi il l'avait suivie jusqu'ici. Un nuage passa devant elle.

Il perçut une présence à côté de lui. Ayant tourné la tête il reconnut le pianiste. Celui-ci semblait être de nationalité étrangère. Dans son visage au teint basané brillaient deux yeux noirs au regard fixe. Il souriait, comme s'il s'amusait d'une plaisanterie secrète.

— Est-ce que vous êtes nouveau dans la maison ou simplement nouveau dans la salle ?

— Nouveau dans la maison. Je m'appelle George Vine.

— Et moi, Baroni. Je suis musicien. Du moins, je l'étais. À présent... bah ! n'en parlons plus ! Vous voulez avoir des tuyaux sur cette sacrée boîte ?

— Bien sûr. Je voudrais savoir comment on peut en sortir.

Baroni eut un rire également dépourvu de joie et d'amertume :

— D'abord, il faut les convaincre que vous avez retrouvé la raison. Ça vous est égal de me dire ce qui cloche chez vous ? Ou bien est-ce que vous préférez ne pas en parler ? Parmi nous il y en a qui veulent bien, et d'autres qui ne veulent pas.

Il regarda Baroni en se demandant à quelle catégorie il appartenait. Finalement, il déclara :

— Ma foi, ça m'est égal. Je... je crois que je suis Napoléon.

— Est-ce que vous l'êtes vraiment ?

— Je... je ne sais pas.

— Voyez-vous, c'est très important. Si vous n'êtes pas Napoléon, vous avez de fortes chances de vous en aller dans cinq ou six mois. Si vous l'êtes vraiment, rien à faire. Vous resterez ici jusqu'à votre dernier jour.

— Mais, pourquoi ? Si je suis vraiment Napoléon, ça prouve que je suis sain d'esprit, et...

— Ça n'est pas la question. Ce qui compte c'est leur opinion : ou bien ils jugent que vous êtes fou, ou bien ils jugent que vous ne l'êtes pas. Or, d'après eux, si vous croyez être Napoléon, vous êtes fou. C.Q.F.D. Et vous restez ici.

— Même si je leur dis que je suis sûr d'être George Vine ?

— Ils ont déjà vu pas mal de cas de paranoïa (et vous pouvez être sûr que c'est l'étiquette qu'on vous a collée). Or, chaque fois qu'un paranoïaque en a assez d'être enfermé, il essaie de se faire libérer en racontant des mensonges. Ils le savent bien ; ils ne sont pas nés d'hier.

— D'accord. Mais comment peuvent-ils...

Soudain, un frisson glacé lui parcourut l'échine.

Il n'eut pas besoin d'achever sa question. *Ils vous enfoncent des aiguilles dans la peau...* Quand Ray Bassington lui avait dit ça, il n'y avait pas prêté attention.

Baroni hocha la tête :

— Sérum de vérité, déclara-t-il laconiquement. Lorsqu'un paranoïaque a atteint le stade où il se prétend guéri, les toubibs s'assurent qu'il dit bien la vérité avant de le lâcher.

Il s'était laissé prendre à un piège vraiment magnifique ! Selon toute probabilité, il mourrait dans cette maison de fous...

Ayant appuyé son front contre la fraîcheur des barreaux il ferma les yeux. Il entendit des pas s'éloigner, et comprit qu'il était seul.

Il ouvrit les yeux pour contempler la nuit : les nuages avaient caché la lune.

Clare, songea-t-il.

Un piège...

Mais, s'il y avait un piège, quelqu'un avait dû le lui tendre...

Ou il était fou, ou il ne l'était pas. S'il n'était pas fou, il venait de tomber dans un piège ; et, *s'il y avait un piège, il avait dû lui être tendu par une ou plusieurs personnes.*

S'il était fou...

Plût au ciel qu'il fût vraiment fou ! Alors, tout serait délicieusement simple : sa situation deviendrait claire, et, un jour, il pourrait sortir de la maison de santé pour aller reprendre son travail au journal. Peut-être même se rappellerait-il toutes les années qu'il avait passées à la rédaction de *La Lame*... Ou, plutôt, toutes les années que George Vine y avait passées.

Car c'était ça qui compliquait tout : il n'était pas George Vine.

Sans oublier une deuxième complication : il n'était pas fou.

Fraîcheur des barreaux contre son front.

Au bout de quelques instants, il entendit la porte s'ouvrir et se retourna. Deux gardiens venaient d'entrer. Un espoir insensé emplit tout son être. L'espace d'un instant.

— Au lit, les gars, dit l'un des gardiens. Il regarda le maniaque dépressif, toujours immobile dans son fauteuil, et ajouta :

— Oh, la barbe ! Hé, Bassington, aide-moi à pieuter ce type-là.

L'autre gardien, solide gaillard aux cheveux coupés ras comme ceux d'un lutteur, s'approcha de la fenêtre.

— Dis donc, c'est toi le nouveau, hein ? le dénommé Vine ?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Tu veux des embêtements, ou tu vas être sage ? demanda le gardien en fermant son poing droit et en ramenant son bras en arrière.

— Je ne veux pas d'embêtements. J'en ai assez comme ça.

L'autre se détendit un peu :

— C'est bon. Si tu t'en tiens à ça, tout ira bien. Tu as une couchette vide, là, à ta droite. Tu fais ton pageot tous les matins. Une fois pieuté, ne bouge plus et mêle-toi de tes affaires. S'il y a le moindre pétard dans la carrée, c'est nous qu'on vient remettre de l'ordre. À notre manière. Et ça te plairait pas beaucoup.

Comme il ne se sentait pas assez maître de lui pour parler, il se contenta d'incliner la tête. Après quoi, il franchit la porte de la cellule que le gardien lui avait montrée. Deux couchettes s'y trouvaient. Sur l'une d'elles, le maniaque dépressif était étendu sur le dos, ses yeux dilatés tournés vers le plafond qu'il ne voyait pas. On lui avait laissé ses vêtements, mais on lui avait retiré ses souliers.

Il gagna la couchette vide. Il savait bien qu'il ne pouvait absolument rien faire pour son compagnon : il lui était impossible de l'atteindre à travers l'impénétrable coquille de désespérance totale qui, à certains moments, enveloppe le maniaque dépressif.

Il rejeta la couverture grise, puis ôta sa chemise et son pantalon qu'il suspendit à un crochet fixé dans le mur au pied du lit. Il chercha autour de lui un interrupteur pour éteindre la lampe du plafond, mais il n'en trouva pas. À ce moment, la lampe s'éteignit.

Une seule lumière brûlait encore dans la grande salle : elle lui permit d'y voir suffisamment pour ôter ses souliers et ses chaussettes, et se glisser ensuite entre les draps.

Il resta étendu sans bouger pendant quelques instants. Il n'entendait que deux bruits légers qui lui semblaient infiniment lointains. Quelque part dans une cellule d'une autre salle, un homme se chantonait doucement une monodie sans paroles ; ailleurs, un autre homme sanglotait. Dans sa propre cellule, il n'entendait même pas la respiration de son voisin.

Des pieds nus glissèrent sur le plancher et une voix dit :

— George Vine.

— Oui.

— Chut ! pas si fort. C'est Bassington qui vous parle. Je viens vous avertir au sujet de ce gardien : ne discutez jamais avec lui.

— C'est ce que j'ai fait.

— Oui, je vous ai entendu : vous avez été très malin. Il vous mettrait en morceaux si vous lui donniez la moindre occasion de vous punir. C'est un sadique. Ils le sont presque tous, d'ailleurs ; c'est pour ça qu'ils se sont donné le nom de : « Soigne-piqués ». Si on les flanque à la porte d'une boîte pour brutalité manifeste, ils s'en vont dans une autre. Le type en question reviendra demain matin ; j'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

La silhouette qui se dressait dans l'encadrement de la porte disparut soudain.

Il resta étendu dans la pénombre, s'abandonnant à des sentiments vagues plutôt qu'à des pensées précises. S'interrogeant. Est-ce que les fous savaient qu'ils étaient fous ? Se rendaient-ils bien compte de leur état ? Chacun d'eux était-il bien sûr, tout comme lui-même... ?

Cet être immobile, couché à côté de lui, en proie à une souffrance muette, retranché du monde des humains, plongé dans un désespoir sans bornes inconcevable pour des gens sains d'esprit...

— Napoléon Bonaparte !

La voix était bien nette ; mais venait-elle du dehors ou de son cerveau ? Il se dressa sur son séant. Sur le seuil de la porte, il ne discerna ni silhouette ni ombre.

— Me voilà, dit-il.

VII.

C'est seulement après avoir répondu : « Me voilà » qu'il se rendit compte du nom qu'on venait de lui donner.

— Lève-toi. Habille-toi.

Il sauta à bas de son lit, se mit sur pieds, saisit sa chemise. Il commença à enfiler les manches, puis s'arrêta et demanda :

— Pour quoi faire ?

— Pour apprendre la vérité.

— Qui êtes-vous ?

— Inutile de parler si fort. Je peux t'entendre. Je suis en toi et en dehors de toi. Je n'ai pas de nom.

— Alors, qu'êtes-vous ?

— Je suis un instrument de la Splendeur Étincelante.

Sa main laissa tomber son pantalon. Il s'assit précautionneusement au bord de la couchette, se pencha en avant et chercha à tâtons sur le plancher.

Son esprit cherchait également à tâtons... cherchait il ne savait quoi. Finalement il trouva une question, la seule question importante. Cette fois, il ne la posa pas à haute voix. Il la pensa de toutes ses forces, pendant qu'il ramassait son pantalon et l'enfilait.

— *Suis-je fou ?*

— *Non.*

La réponse lui parut aussi claire que si elle eût été parlée. Mais l'avait-elle été réellement, ou bien le son avait-il simplement résonné dans son cerveau ?

Tout en mettant ses souliers et en nouant les lacets tant bien que mal, il pensa la question suivante : « Qu'est-ce donc que la Splendeur Étincelante ? »

— La Splendeur Étincelante est *ce qui est la Terre*. C'est l'intelligence de notre planète. C'est une de trois intelligences, du système solaire, une des nombreuses intelligences de l'univers.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprendras. Es-tu prêt ?

Il acheva de nouer son second lacet, puis se leva.

— Viens, et ne fais pas de bruit, ordonna la voix.

... Il avait l'impression d'être guidé à travers la pénombre et, pourtant, il ne sentait aucun contact physique, il ne voyait aucune présence physique à côté de lui. Tout en marchant silencieusement sur la pointe des pieds, il était plein de confiance car il savait qu'il ne trébucherait pas, qu'il ne se cognerait contre aucun meuble. Il traversa la salle, puis sa main tendue toucha un bouton de porte.

Il le tourna lentement et le battant s'ouvrit vers l'intérieur. Une vive lumière l'aveugla. « Attends », dit la voix et il s'arrêta. Il entendit le froissement d'une page qu'on tournait dans le couloir éclairé au-delà de la porte.

Ensuite un cri aigu retentit à l'autre bout du corridor. Une chaise grinça ; des pieds heurtèrent le plancher, s'éloignèrent dans la direction du cri.

— Viens, dit la voix.

Il acheva d'ouvrir la porte, sortit, passa devant le bureau et la chaise vides du gardien de nuit.

Une autre porte, un autre couloir. « Attends », ordonna encore la voix ; puis, à nouveau : « Viens. » Cette fois, le gardien dormait. Il passa devant lui, descendit les marches d'un escalier.

Il pensa une question :

— Où me conduisez-vous ?

— À la folie.

— Mais vous m'avez dit que je n'étais pas fou...

Il venait de parler tout haut : le son de sa voix le fit sursauter plus violemment que ne l'avait fait la réponse à sa dernière question. Dans le silence qui suivit, il entendit, au bas de l'escalier, le bourdonnement d'un standard téléphonique, puis les mots suivants : « Allô ?... C'est bon, Docteur ; je monte tout de suite. » Il y eut un bruit de pas ; après quoi, la porte d'un ascenseur se referma.

Il acheva de descendre l'escalier, tourna l'angle d'un mur, et se trouva dans le hall d'entrée. Il vit un bureau vide à côté du standard. Il gagna la porte et tira le lourd verrou.

Ensuite, il sortit dans la nuit.

Il sentit qu'il marchait sur du ciment, puis sur du gravier, enfin ses souliers foulèrent de l'herbe, et il cessa d'avancer sur la pointe des pieds. Il faisait aussi noir que dans un four. Il comprit qu'il y avait des arbres près de lui, car, de temps à autre, des feuilles frôlaient son visage. Mais il poursuivit sa route à vive allure, sans hésiter, et sa main se tendit en avant juste à temps pour toucher un mur de brique.

Ayant levé le bras, il constata qu'il pouvait en atteindre le faîte ; il banda ses muscles, se hissa, franchit l'obstacle. Le haut du mur était garni de verre brisé qui taillada ses vêtements et sa chair. Il n'éprouva aucune douleur : il sentit simplement l'humidité gluante de son sang.

Il parcourut une route éclairée, puis des rues vides et sombres, pour pénétrer enfin dans une ruelle encore plus sombre. Ayant ouvert la grille de la cour de derrière d'une maison, il gagna la porte de service, l'ouvrit et entra. Sur le devant se trouvait une pièce éclairée : il pouvait voir un rectangle lumineux à l'extrémité d'un couloir. Parvenu à son extrémité, il pénétra dans la pièce éclairée.

Quelqu'un se leva derrière un bureau. Un homme dont il connaissait le visage tout en étant incapable de...

— Oui, dit l'homme en souriant, tu me connais sans parvenir à m'identifier. Ton cerveau est l'objet d'un contrôle partiel qui t'empêche de savoir exactement qui je suis. Exception faite de ce point particulier et de ton analgésie (tu es couvert de sang, mais tu n'éprouves aucune douleur), tu es normal et parfaitement sain d'esprit.

— De quoi s'agit-il ? Pourquoi ai-je été amené ici ?

— Précisément parce que tu es sain d'esprit. Je n'aime pas cela, car cela ne devrait pas être. Ce que je ne puis admettre, ce n'est pas tant que tu aies gardé le souvenir de ta vie antérieure : c'est que tu saches quelque chose de ce que tu ne devrais pas savoir... par exemple au sujet de la Splendeur Étincelante et de la partie entre les rouges et les noirs. Pour ce motif...

— Pour ce motif, que comptez-vous faire ?

L'homme qu'il connaissait sans le connaître sourit doucement et poursuivit :

— Il faut maintenant que tu saches le reste, afin de ne plus rien savoir. En fin de compte tout équivaudra à rien, car la vérité te rendra fou.

— Je me refuse à le croire.

— Naturellement : si tu pouvais concevoir la vérité, elle ne te rendrait pas fou. Mais tu es incapable de t'en faire la moindre idée.

Une formidable houle de colère déferla en lui. Il regarda fixement le visage familier qu'il connaissait sans le connaître ; puis il détourna les yeux pour s'examiner à son tour. Il vit l'uniforme gris déchiqueté et ensanglanté ; ses mains déchiquetées et ensanglantées. Ses mains aux doigts recourbés en griffes par le désir de tuer... de tuer quelqu'un... de tuer l'être, quel qu'il fût, debout devant lui.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis un instrument de la Splendeur Étincelante.

— Celui qui m'a conduit ici, ou un autre ?

— Un est tout, tout est un. À l'intérieur du tout et de ses parties, il n'y a aucune différence. Un instrument en est un autre, le rouge est le noir, le noir est le blanc : il n'y a pas de différence. La Splendeur Étincelante est l'âme de la Terre. (J'emploie le mot *âme* parce que c'est l'équivalent le plus proche dans ton vocabulaire.)

Sa haine était presque devenue une lumière éblouissante. Elle était presque devenue une chose contre laquelle il pouvait s'appuyer de tout son poids.

— Qu'est-ce que la Splendeur Étincelante ? demanda-t-il en prononçant les trois derniers mots

comme une insulte.

— Si tu l'apprends, tu seras fou. Veux-tu l'apprendre ?

— Oui. (Ce monosyllabe sonna dans sa bouche comme un juron.)

La lumière baissait. Est-ce que ses yeux lui jouaient des tours ? La pièce devenait plus sombre, en même temps qu'elle reculait dans le lointain. Elle devenait un cube minuscule de douce clarté, vu à distance et du dehors, quelque part dans les ténèbres, s'éloignant sans cesse jusqu'à ne plus être qu'un point lumineux à l'intérieur duquel se trouvait toujours l'objet de sa haine, cet homme (mais, était-ce bien un homme ?) debout près de son bureau.

Au cœur de la nuit, au sein de l'abîme céleste, très haut, très loin de la Terre, une sphère de couleur sombre se détacha soudain sur les ténèbres pailletées de l'espace éternel, une sphère qui s'éloignait lentement et finit par cacher les étoiles comme un disque noir.

Elle s'immobilisa et le temps s'arrêta. À côté de lui, émanant du vide, résonna la voix de l'instrument de la Splendeur Étincelante.

— Regarde. Voici l'Essence de la Terre.

Il regarda, et il eut l'impression qu'un changement bizarre s'opérait en lui : ses sens paraissaient subir une métamorphose qui lui permettait de percevoir une chose demeurée jusqu'alors invisible à ses yeux.

Le globe qui était la Terre se mit à luire doucement, puis revêtit une *splendeur étincelante*.

— Tu contemples l'intelligence qui régit la Terre, dit la voix. La somme des noirs, des blancs et des rouges qui ne font qu'un, qui sont séparés uniquement comme les lobes d'un même cerveau. La trinité qui est une.

Le globe de feu disparut, ainsi que les étoiles, et les ténèbres s'enténébrèrent. Ensuite, il vit poindre une faible clarté qui devint de plus en plus brillante, et il se retrouva dans la pièce en compagnie de l'homme debout près du bureau.

— Tu as vu, dit celui qu'il détestait. Tu as vu, mais tu ne comprends pas. Tu te demandes ce que tu as vu, tu te demandes ce qu'est la Splendeur Étincelante. C'est une intelligence collective, la véritable intelligence de la Terre, une des trois intelligences du système solaire, une des nombreuses intelligences de l'univers.

» Qu'est-ce donc que l'homme ? Les hommes sont de simples pions dans des parties qui se jouent, pour le plaisir, entre les rouges et les noirs, ou entre les blancs et les noirs. Des parties que jouent, l'un contre l'autre, divers éléments d'un même organisme, pour passer un instant, un instant d'éternité. Il y a aussi des parties plus importantes entre galaxies ; mais l'homme n'y figure pas.

» L'homme est un parasite propre à la Terre qui tolère sa présence et la tolérera encore pendant un bref laps de temps. Il n'existe nulle part ailleurs dans le cosmos, et son séjour ici-bas ne saurait beaucoup se prolonger. Quelques secondes cosmiques, quelques batailles sur un échiquier (ces guerres qu'il s'imagine livrer de sa propre volonté !), et ce sera fini. Je vois que tu commences à comprendre...

L'orateur sourit avant de poursuivre :

— Tu veux savoir ce qui t'est arrivé personnellement. Rien ne saurait être moins important. Un coup a été joué avant Lodi. L'occasion s'est présentée de faire avancer les rouges ; on a eu besoin d'une personnalité plus forte, plus impitoyable ; ce fut un tournant de l'histoire... je veux dire : de la partie. Comprends-tu maintenant ? On a introduit un homme plus à la hauteur des circonstances pour qu'il devînt Napoléon.

Il parvint à prononcer deux mots :

— Et alors ?

— La Splendeur Étincelante ne tue pas. Il fallait donc te mettre quelque part, à un moment donné. Beaucoup plus tard, un homme nommé George Vine a été tué dans un accident. Son corps était encore utilisable. Vine n'était pas fou de son vivant, mais il avait le complexe de Napoléon. Le transfert a semblé divertissant.

— Je n'en doute pas... (Il était impossible d'atteindre l'homme debout près du bureau : la haine même dressait un mur entre eux.) Donc, George Vine est mort ?

— Oui. Et toi, qui en sais un peu trop, tu vas devenir fou afin de ne plus rien savoir. Tu seras fou parce que tu auras appris la vérité.

— Non !

L'instrument de la Splendeur Étincelante se contenta de sourire.

VIII.

Le cube de lumière s'obscurcit, se mit à pencher. Il s'aperçut que lui-même tombait en arrière et passait de la verticale à l'horizontale.

Son poids reposait sur son dos sous lequel il sentait la résistance moelleuse de sa couchette. Il était libre de ses mouvements. Il s'assit.

Venait-il de rêver ? Était-il vraiment sorti de l'asile ? Il leva les mains, les colla l'une contre l'autre : elles étaient enduites d'une substance visqueuse. Tout comme le devant de sa chemise, le haut de son pantalon.

Et il avait ses souliers aux pieds.

Le sang provenait des coupures qu'il s'était faites en escaladant le mur. L'analgésie ayant disparu, la douleur envahissait ses mains, sa poitrine, son ventre, ses jambes. Une douleur aiguë, cuisante.

Il dit tout haut : *Je ne suis pas fou. Je ne suis pas fou.* Avait-il crié ces mots ?

Une voix répondit : « Non. Pas encore. » Était-ce la voix qui l'avait conduit hors de l'asile ? Était-ce la voix de l'homme debout près du bureau dans la pièce éclairée ? Ou bien n'y avait-il eu qu'une seule et même voix ?

— Répète après moi : « Qu'est-ce que l'homme ? » ordonna la voix.

Il obéit machinalement.

— L'homme est une impasse dans l'évolution. Venu trop tard pour se mesurer avec les forces de l'univers, il a toujours servi d'instrument ou de jouet à la Splendeur Étincelante qui était déjà vieille et sage quand l'homme n'avait pas encore atteint le stade de la station debout.

» L'homme est un parasite sur une planète qui était peuplée bien avant son arrivée. Peuplée par un Être qui est un et multiple, un milliard de cellules mais un seul esprit, une seule intelligence, une seule volonté comme c'est le cas de toutes les autres planètes peuplées de l'univers.

» L'homme est une plaisanterie, un clown, un parasite. Il n'est rien ; il sera moins que rien.

» *Et maintenant, viens : tu seras fou.*

De nouveau, il sortit de son lit et se mit à marcher. Il sortit de la cellule, traversa la salle, gagna la porte donnant sur le couloir sous laquelle apparaissait un mince rai de clarté. Mais, cette fois, sa main n'essaya pas d'atteindre le bouton. Il resta debout devant la porte qui commença à luire doucement pour devenir ensuite parfaitement lumineuse.

Comme si un invisible projecteur avait été braqué sur elle, elle devint un rectangle éblouissant au cœur des ténèbres environnantes.

Et la voix résonna :

— Tu vois devant toi une cellule de ton maître, cellule inintelligente en soi, et qui est pourtant un élément minuscule d'une unité intelligente appartenant au trillion d'unités dont se compose l'intelligence qui régit la Terre et toi-même ; ladite intelligence faisant partie d'un million d'intelligences semblables, souveraines absolues de l'univers entier.

— Comment ? la porte ? Mais je ne...

La voix resta muette. Elle s'était retirée. Toutefois, il lui sembla percevoir dans son esprit l'écho d'un rire silencieux.

S'étant penché en avant, il vit ce qu'on voulait lui faire voir : une fourmi grimpait le long de la porte.

Pendant qu'il la suivait des yeux, un frisson d'horreur lui parcourut l'échine. Les différentes choses qu'on lui avait dites et montrées se combinèrent brusquement pour former un ensemble terrifiant : les noirs, les blancs, les rouges ; les fourmis noires, les fourmis blanches, les fourmis rouges ; les joueurs qui avaient les hommes pour pions, lobes séparés d'un seul et même cerveau collectif ; l'intelligence multiple et une. L'homme : un accident, un parasite ; un million de planètes dans l'univers, chacune peuplée par une race d'insectes qui constituait l'unique intelligence de la planète... et toutes les intelligences groupées constituaient cette unique intelligence cosmique qui était... DIEU !

Le mot ne sortit pas de ses lèvres.

Au lieu de le prononcer, il devint fou.

Il se mit à cogner sur la porte redevenue noire ; à cogner avec ses mains saignantes, avec ses genoux et son visage, avec tout son corps ; à cogner de toutes ses forces, bien qu'il eût déjà oublié pourquoi il cognait et ce qu'il voulait écraser...

Il était fou furieux (*dementia praecox*, et non point paranoïa), quand on lui passa la camisole de force pour libérer son corps de son agitation frénétique et lui apporter le calme.

Il était encore fou, mais d'une folie douce (paranoïa, et non point *dementia praecox*) quand on lui permit de quitter l'asile onze mois plus tard en certifiant qu'il était sain d'esprit.

Voyez-vous, la paranoïa est une curieuse maladie : elle consiste en une illusion, une idée fixe, à l'exclusion de tout symptôme physique. Une série de chocs au métrazol avait fait disparaître la *dementia praecox* pour ne laisser subsister qu'une idée fixe dans l'esprit du malade : *il croyait être George Vine, journaliste*.

Les médecins de l'asile, eux aussi, croyaient qu'il était George Vine. En conséquence, ils furent incapables de déceler qu'il s'agissait d'une illusion. Ils le relâchèrent après lui avoir délivré un certificat attestant qu'il n'était pas fou.

Il a épousé Clare. Il travaille toujours à *La Lame* pour un homme nommé Candler. Il joue toujours aux échecs avec son cousin Charlie Doerr. Il continue à voir le docteur Irving et le docteur Randolph qui l'examinent périodiquement.

Lequel d'entre eux sourit intérieurement ? À quoi cela vous servirait-il de le savoir ?

Ça n'a pas d'importance. Vous ne comprenez donc pas ? Rien n'a aucune importance !

Fin



[1] En Angleterre et en Amérique les boutiques des prêteurs sur gages ont trois boules pour enseigne (*N.d.T.*).

[2] Citation extraite du célèbre poème de Lewis Carroll intitulé : *Jabberwocky* (traduction de Henri Parisot) (*N.d.T.*).

[3] Récipient qui contient l'eau potable (*N.d.T.*).

[4] Général cubain (1832-1898) qui ne cessa d'organiser des insurrections contre la domination espagnole et, en 1898, se joignit aux forces des États-Unis devant Santiago, dont la prise marqua la défaite espagnole (*N.d.T.*).

[5] En français dans le texte (*N.d.T.*).